

eugène ceria

don Bosco avec Dieu

apostolat des éditions

EUGÈNE CERIA

DON BOSCO AVEC DIEU

APOSTOLAT DES EDITIONS - EDITIONS PAULINES

L'original de ce livre a paru aux éditions S.E.I. de Turin Valdocco en 1929.

Réédité en 1946.

Traduit de l'italien par *Jean-Baptiste Halna*, sdb

Notes par *André Barucq*, sdb

© *Apostolat des Editions*, 1980

Pour l'Europe :

Apostolat des Editions, 48 rue du Four,
75006 PARIS
ISBN 2-7122-0128-0

Pour le Canada :

Editions Paulines, 3965 est, boulevard Henri-Bourassa,
MONTREAL P. Qué. H1H 1L1

ISBN 2-89039-728-9

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Dépôt légal 2^e trimestre 1980

Rome, 24 octobre 1979

J'écris de Rome ces lignes de présentation, à mon retour de Calcutta.

J'ai pu m'entretenir personnellement avec Mère Teresa dans sa « Maison Mère » et observer l'efficacité de l'amour dans les soins dont ses Sœurs entourent les pauvres. C'est une expérience importante : à la base de tout l'immense travail réalisé par ces femmes consacrées, il y a la contemplation, l'adoration du Christ, la charge énergétique quotidienne d'un dynamisme eucharistique.

La Mère Teresa elle-même m'a donné la définition de cette activité : « une révolution de l'amour », parce qu'elle porte en elle la générosité et la lumière de Dieu.

Ici, à Rome, je vais prendre part très prochainement aux assemblées des Supérieurs Généraux et, ensuite, à la réunion plénière de la S. Congrégation des Religieux et des Instituts Séculiers pour étudier et analyser ensemble la dimension contemplative de toute vie consacrée.

C'est un sujet d'une brûlante actualité : le renouveau de la vie consacrée se concentre aujourd'hui, avec une clarté absolue, sur la valeur radicale de la dimension contemplative.

Non plus dans un dualisme, un antagonisme entre « contemplation » et « action », mais dans une synthèse vécue et multiforme, telle qu'elle resplendit à nos yeux existentielle-ment chez les grands Fondateurs, selon des charismes concrètement très différenciés.

La vie active de Don Bosco, par exemple, et celle de ses disciples, a une originalité propre profondément contemplative : St François de Sales parlait d'une « extase de l'action » (traité de l'Amour de Dieu, livre 7 c. 7 in Opera omnia V, 29-32) : Don Bosco a vécu cette « extase » sous une forme éminente.

Or, précisément, l'étude classique de Don E. Ceria, « Don Bosco avec Dieu », décrit et approfondit cette expérience substantielle de la vie dans l'Esprit, dont notre Fondateur offre le témoignage dans son existence inlassablement laborieuse.

Pouvoir méditer ces pages, c'est aborder et comprendre le secret de la sainteté dans l'action.

Veuille le Seigneur bénir celui qui, avec une intuition salésienne de l'actualité, a traduit un livre si précieux et si stimulant ; que sa lecture contribue, comme l'écrivait Don Ceria sur un volume dédié à un de ses amis, à « apprendre de Don Bosco à demeurer toujours avec Dieu ».

D. EGIDIO VIGANO
Recteur Majeur des Salésiens

AVANT-PROPOS

L'idée de ce travail m'est venue à Frascati, en 1929, année de la béatification de Don Bosco. Elle se fit jour en moi pendant que je lisais le rapport annuel que Don Rinaldi, le troisième successeur de Don Bosco, avait envoyé, en janvier, aux Coopérateurs et aux Coopératrices salésiens. Il terminait sa lettre en rappelant comment, cent ans auparavant, notre bon Père, à peine âgé de quatorze ans et employé comme garçon de ferme dans une famille de paysans aisés, ne manquait pas malgré son jeune âge, de se faire apôtre auprès de ses camarades et surtout de rester fidèle à la prière. C'est ainsi que, dans le travail et la prière, il passa environ deux ans.

Je me souvins alors que Dom Chautard dans son livre bien connu L'âme de tout apostolat comptait Don Bosco parmi les prêtres et les religieux modernes qui, consacrés à une vie active intense, avaient fait beaucoup de bien aux âmes par le seul fait qu'ils furent en même temps des hommes de profonde vie intérieure. Je me rappelais aussi que Mgr Virili, postulateur de la cause de saint Joseph Cafasso¹, témoignant dans celle de Don Bosco, déclarait qu'il le considérait comme un saint non seulement à cause de ses œuvres, mais aussi pour son esprit de prière et son recueil-

¹ Saint Joseph Cafasso fut professeur de morale, confesseur, directeur de conscience et un véritable ami pour Don Bosco de 1830, alors que celui-ci n'était encore qu'un adolescent, jusqu'à 1860, date de la mort de ce saint prêtre.

lement. Voilà, me dis-je en moi-même, voilà un aspect de Don Bosco qui n'a pas été jusqu'ici suffisamment mis en lumière et qui mériterait de l'être sérieusement en l'année qui verra probablement sa béatification².

Saisis par la vue des prodiges de son activité multiforme, ses contemporains en admirèrent les triomphes sans presque se rendre compte que « toute cette gloire venait de l'intérieur ». Même la génération qui suivit sa mort a considéré de préférence les œuvres de Don Bosco, en a étudié les formes et les développements sans guère penser à scruter à fond le principe animateur qui a toujours constitué le grand secret des saints : l'esprit de prière et d'union avec Dieu. Non ! Que l'on ne s'imagine pas comprendre D. Bosco, si l'on ne sait pas à quel point il fut un homme d'oraison. Celui qui s'attacherait trop aux faits biographiques, sans pénétrer comme il convient les mouvements intimes et habituels de sa vie admirable en retirerait un bien maigre profit.

Soulever un pan de ce voile me parut alors un sujet d'extrême édification et peut-être aussi la plus belle contribution à la glorification du nouveau Bienheureux. Je veux dire le voile recouvrant une vie, qui apparemment se déroulait comme toutes les autres, mais qui en réalité cachait des trésors de grâces et de dons surnaturels.

On peut dire de Don Bosco ce que l'on a déjà dit d'autres saints : il ressemblait à la sainte hostie : extérieurement elle a l'apparence du pain, en réalité c'est Jésus-Christ³.

Faisant ces réflexions, j'aurais bien pu me réfugier der-

² Don Bosco fut béatifié le 2 juin 1929. La première édition de ce livre avait déjà paru. Don E. Ceria, en révisant cet avant-propos pour l'édition de 1946, n'a pas corrigé cette mention. Nous la traduisons telle quelle.

³ M. Faillon, *Vie de M. Olier*, Paris, 1843, p. 136.

rière le prétexte commode, bien que nullement imploré, de mon insuffisance. Mais j'ai voulu tenter l'épreuve. Je savais d'ailleurs qu'en agissant ainsi j'obéissais au Recteur Majeur Don Philippe Rinaldi. Ainsi, durant les bribes de temps que me laissaient mes occupations, je me mis à me remémorer avec une affection filiale les exemples et les enseignements du bon Père, m'attachant à tout détail qui me semblait digne de mention en ce qui concerne sa vie d'union à Dieu.

De cette façon je réunis peu à peu un matériel suffisant et sûr pour la rédaction de ce petit travail que je déposai humblement et avec joie au pied de notre cher Bienheureux non sans souhaiter que d'autres, avec plus de fraîcheur d'âme, plus de compétence et d'habileté que moi, reprennent le sujet et nous offrent un chef-d'œuvre. Il le mérite certainement.

Le livre obtint un certain succès puisqu'on en fit deux réimpressions et quelques traductions. Maintenant, pour obéir à un autre successeur de S. Jean Bosco, je l'ai repris en main, introduisant çà et là des ajouts et des modifications de façon cependant à ne pas en altérer la forme primitive.

Les sources auxquelles je me réfère sont, en général, les *Memorie biografiche*⁴ bien connues, souvent citées ; la *Vie*⁵ en deux volumes, écrite par Don Lemoyne ; les *Actes des*

⁴ On cite sous ce titre les *Memorie biografiche* l'œuvre monumentale en 19 volumes commencée par Don G. B. Lemoyne et poursuivie par Don E. Ceria et Don A. Amadei (1898-1939) dont le titre complet est *Memorie biografiche di Don Giovanni Bosco raccolte dal Sac. Salesiano Giovanni Battista Lemoyne* (vol. I, San Benigno Canavese, 1898) titre modifié au cours des années selon que D. Bosco devenait Bienheureux ou Saint (1934). Il n'en existe pas de traduction française.

⁵ Il s'agit de la *Vie du Vénérable Serviteur de Dieu Jean Bosco* ... (en italien) 2 vol., Turin, 1911-1913, rééditions par les soins de Don A. Amadei depuis 1920.

procès canoniques et des documents d'archives. Je tenais beaucoup à donner ces précisions pour rassurer les lecteurs sur la crédibilité de ce que j'avance sans qu'il y ait besoin de beaucoup de citations. Chaque fois que j'ai dû recourir à d'autres sources, je les signale en note.

Quant au titre, il m'a paru convenable de conserver le titre antérieur qui n'enlève rien à la grandeur de celui qui, sous le simple nom de Don Bosco, a accompli tant de merveilles, nom qui d'ailleurs suffit à les rappeler aux âges suivants. Pie XI pensait d'ailleurs ainsi, lui qui, en l'audience accordée à S. Pierre le 3 avril 1934 à tous les pèlerinages organisés par les salésiens à l'occasion de la canonisation, après avoir fait allusion aux catégories très diverses dont se compose la « famille de Don Bosco », se reprit en disant: « de Saint Jean Bosco »; mais non sans faire remarquer aussitôt que le monde continuerait à l'appeler Don Bosco. « Et ce sera bien, continua-t-il, parce que c'est rappeler en somme son nom de guerre, d'une guerre bienfaisante, une de ces guerres que la divine Providence veut concéder de temps en temps, pourrait-on dire, à la pauvre humanité comme pour compenser ces autres guerres, nullement bénéfiques, mais si douloureuses et semeuses de douleurs ».

Cette édition paraît avec cinq chapitres nouveaux, diverses retouches et certaines adjonctions çà et là. On a aussi supprimé la division tripartite précédente, quelque peu artificielle.

Un matin d'août 1887, au collège de Lanzo, près de Turin, montant le grand escalier, l'auteur de ces lignes se trouva comme par enchantement à un pas de Don Bosco, arrêté dans l'attitude d'attendre quelqu'un. Très heureux de le recontrer il lui baisa la main dans un élan de joyeuse affection. Don Bosco lui demanda son nom. L'ayant entendu il poussa un « Oh ! » d'heureuse surprise. Puis il poursuivit :

« Je suis content ... » Mes deux oreilles étaient tendues en une attente anxieuse. Mais il ne finit pas la phrase parce que quelqu'un survint qui l'emmena. Au terme de cet humble travail comme je serais heureux d'entendre les lèvres du Père bien aimé redire et compléter ces trois simples mots. Il sait le motif et le mobile de ce travail. Il connaît ma bonne volonté. Qu'il bénisse cet effort et le rende totalement fructueux ...

Turin, 31 janvier 1946, fête de S. Jean Bosco.

INTRODUCTION

Pour bien des gens, le saint est l'homme des visions, des prophéties et des miracles. Mais, ce sont là des dons charismatiques, non essentiels à la sainteté, voulus par Dieu en son Eglise depuis l'origine pour témoigner de sa vertu divine. Ce sont des moyens extraordinaires pour éveiller, réveiller ou maintenir éveillée dans l'esprit des hommes la pensée des choses célestes. Le saint est un homme tout entier de Dieu ; un homme qui, selon l'expression de St Paul (Gal 2, 19) vit entièrement *pour Dieu*. Donc, un homme qui recherche en Dieu son principe et fait de lui la fin de toutes ses pensées, de toutes ses affections, de toutes ses actions. De cette vie qui dépasse la vie naturelle, tous ceux que le baptême a régénérés ont reçu en eux les éléments par la grâce que leur a accordée l'infinie bonté de Dieu ; mais en fait, il n'y a pas beaucoup de chrétiens qui, dans une correspondance parfaite aux lumières et aux inspirations de Dieu, atteignent un degré de vie spirituelle tel qu'on puisse leur appliquer pleinement la parole de l'Apôtre : « Ce n'est plus moi qui vis, mais c'est le Christ qui vit en moi » (Gal 2, 20). Or le saint se présente à nous précisément comme celui qui vit en plénitude la vie surnaturelle, dans la mesure concédée à une créature humaine évidemment, de telle sorte qu'habituellement « sa conversation est dans les cieux » (Ph 3, 20). Il demeure sur la terre, mais déjà comme citoyen du ciel, tenant toujours son cœur fixé là où il sait qu'est pour lui tout vrai bien. C'est en cela que consiste l'esprit de prière, entendu comme une ascension, une élévation, un élan affectueux de l'âme vers Dieu, sans que rien au monde ne puisse la distraire de cet objet suprême de son

amour, apprentissage ici-bas de cette vie céleste que sera la vision directe, amoureuse et éternelle de Dieu.

Il faut avoir le courage d'avouer que les *Histoires* des saints, telles qu'elles voient le jour aujourd'hui un peu partout, ne contiennent pas toujours réellement la *vie des saints*. Sans doute, les saints déploient une action qui se trouve placée dans le cadre des événements dont ils sont contemporains ; dans la part qu'ils ont prise à certains faits ou certains courants d'idées, le croyant découvrira, s'il le veut, la main de la Providence qui envoie en temps et lieu voulus les héros capables d'accomplir dans l'humanité des missions d'une haute importance religieuse et civile. A ce point de vue, nous ne nierons pas que l'hagiographie moderne a déblayé le terrain de préjugés invétérés, qui faisaient considérer les saints comme des êtres tombés des étoiles, étrangers à la vie, si ce n'est atteints de monomanies que l'on aimait à faire passer pour du mysticisme, terme dédaigneux marqué au coin de l'ignorance de la mystique et attribué avec des intentions moqueuses même à des phénomènes de nature très élevée. Oui, il est juste de reconnaître le mérite des tenants de la méthode historique, dès lors qu'elle a permis à la figure des saints de se présenter aujourd'hui en certains milieux sans soulever les antipathies d'autrefois. Mais on ne peut nier non plus que leur individualité risque d'être amoindrie de ce fait, parce que découronnée de l'auréole qui les faisait être et doit nous les faire apparaître tels qu'ils furent réellement. Il convient de savoir distinguer les deux aspects, historique et mystique, sans les isoler. Dans l'étude des saints comment faire abstraction de la sainteté ? Et qui dit sainteté dit une réalité, qu'a à peine survolée la science positive, qu'elle soit historique ou psychologique ; une science qui n'a jamais eu des yeux exercés à la recherche des faits appartenant à un ordre supérieur, où l'humain se rencontre avec le divin et s'y unit intimement. Voilà pourquoi le concept de Saint est faussé par des écrivains qui estiment qu'il ne vaut pas la peine ou qu'il est indifférent de le

considérer comme l'homme de l'union avec Dieu. C'est ainsi que nous avons eu des vies de saints pour ainsi dire laïcisées ou presque.

Et, ici, il me paraît fort à propos de faire une seconde observation. Nous avons entendu et lu bien souvent que Don Bosco est un saint moderne. Il nous semble s'agir ici d'une assertion qu'il faut faire avec prudence et entendre « cum grano salis » ; sinon, on en viendrait à se demander si la sainteté, à l'image de bien des choses humaines, n'a pas, elle aussi, à s'adapter à la marche du temps. Loin de nous l'idée qu'il existe deux sortes de sainteté, l'une bonne pour autrefois et l'autre faite exprès pour notre temps. L'action de la grâce divine qui forme les saints ne change pas pour changer de siècle, à la manière des multiples activités humaines qui sont toujours en cours de transformation pour s'adapter aux temps et aux circonstances ; pas davantage, la coopération de l'homme à l'action sanctificatrice de la grâce de Dieu ne se différencie fondamentalement aujourd'hui de ce qu'elle fut hier, en changeant de style selon les goûts. L'amour parfait de Dieu, élément essentiel de la sainteté, ressemble au soleil qui depuis le premier jour de la création vivifie la terre et l'inonde toujours de la même lumière et de la même chaleur. On ne prétend pas pour autant que cette idée de « sainteté moderne » ne puisse comporter une interprétation raisonnable, à condition cependant de lui faire dire seulement que le saint est un homme de son temps et que, par conséquent, remplissant une mission à une époque historique donnée, il prend des attitudes accidentelles qui, dans un autre âge, auraient été anachroniques. Cependant, une fois posée l'identité du principe inspirateur, de l'énergie informatrice et de la fin suprême de toute sainteté, les modes de comportement ne revêtent jamais les caractères d'une nouveauté si marquée qu'elle puisse justifier un axiome tel que celui-ci : à telle époque. telle sainteté.

C'est, en particulier, un malentendu grossier que de proclamer D. Bosco le saint moderne. En cette époque d'activité fé-

brile, celui qui parle ainsi a tout l'air de le présenter comme le saint de l'action, comme si jusqu'à ce jour l'Eglise, de St Paul à aujourd'hui, n'avait pas toujours eu des saints très actifs, et comme si de nos jours un saint de l'action devait ou pouvait faire à moins que d'être également un homme d'oraison. Il n'existe pas de sainteté sans vie intérieure, et pas de vie intérieure sans esprit d'oraison. Telle est la spiritualité authentique, hier, aujourd'hui et toujours ; action et oraison fondues, compénétrées, indivisibles, comme au jour de la Pentecôte. Un profond connaisseur de St Paul, le Père P. Prat¹, en le saisissant sur le vif dans l'exercice de son apostolat, en trace un portrait tel qu'il semble rencontrer en Don Bosco une copie fidèle : « Avec une facilité incomparable, l'Apôtre associe la mystique la plus sublime à l'ascétisme le plus pratique ; tandis que son regard pénètre les cieux, son pied ne perd jamais le contact avec la terre. Rien n'est au-dessus de lui ni au-dessous de lui. A l'instant où il se déclare crucifié au monde et vivant de la vie même du Christ, il sait trouver pour ses fils des paroles qui ravissent par leur agrément et leur grâce, et il descend jusqu'aux prescriptions les plus minutieuses sur le voile des femmes, le bon ordre des assemblées, le devoir du travail matériel, et sur le soin à donner à un estomac débile. Aussi sa spiritualité offre aux cœurs les plus humbles un élément toujours savoureux, et aux âmes les plus hautes une mine inépuisable de méditations profondes ». Et si de l'origine du christianisme nous passons au Moyen-âge nous rencontrons saint Bonaventure à propos duquel un biographe autorisé fait cette observation qui, elle aussi, semble écrite pour Don Bosco : « Les époques de lutte exigent des hommes de grande bonté, qui au-dessus des affrontements des partis réussissent à pacifier les âmes ; des hommes de vision claire qui savent ce qu'ils veulent et vont droit à leur but ; des hommes de prière

¹ F. Prat. *Théologie de S. Paul*, 2^e éd. Paris, 1923, t. II, p. 415.

pour assurer leur propre paix intérieure et obtenir force et lumière d'En-Haut²». Ainsi donc la spiritualité des saints ne subit pas de métamorphoses alors que tournent les siècles et que changent les mœurs³.

Il peut arriver que des hommes apostoliques et chrétiens versés dans les sciences sacrées, poussés souvent à raisonner des choses spirituelles, s'imaginent facilement être ce qu'ils disent. Mais une chose est de dire, autre chose est de faire ! On peut très bien discourir sur la vie spirituelle sans vivre spirituellement. Dans les pages qui suivent les prêtres spécialement consacrés aux saints ministères trouveront, grâce à Dieu, et grâce à Don Bosco, lumière et encouragement pour mener de front le « faire » et le « dire » de sorte que la pratique précède, accompagne et suive l'enseignement. Etre, comme le demande St Bernard, des réservoirs et non de simples canaux⁴. Quant au laïcs qui, parmi les soucis matériels, ne perdent pas de vue les intérêts de leur âme, ils ne liront pas sans profit les exemples d'un travailleur si infatigable, qui dans la mer immense de soucis possédait l'art de transformer en prière les œuvres de ses mains, et accomplissait avec un naturel incomparable le « *toujours prier sans jamais se lasser* » (Lc 18, 1). Nous ne parlons pas des personnes religieuses, parce que, ayant l'intelligence des choses spirituelles, à partir du peu que nous présenterons à leur regard, elles découvriront beaucoup plus que notre œil ne peut voir.

L'esprit de prière est l'atmosphère du chrétien. « Je répandrai, dit le Seigneur, sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem un esprit de bienveillance et de supplication, et ils tourneront vers moi leur regard. » (Za 12, 10). La diffusion

² L. Lemmens, *Vie de S. Bonaventure*, Milan, 1921, p. XIV.

³ Cf. Don E. Vismara, *Don Bosco il santo dei tempi moderni*, dans *Virtù e gloria di S. G. Bosco*, discours recueillis par Don Favini, Turin, SEI, 1934, p. 328.

⁴ S. Bernard, *Sermon sur le Cantique des Cantiques*, 18, 3.

de cet esprit, commencée à la grande Pentecôte, a duré, dure et durera sans cesse au sein de l'Eglise, y constituant, pour ainsi dire, l'air que doivent respirer les fidèles. Les saints l'ont respiré pur, sans interruption et à pleins poumons. Vivifiés par ce souffle et « armés de puissance par l'Esprit pour que se fortifie en eux l'homme intérieur » (Ep 3, 16) ; ils ont supprimé en eux les œuvres de la chair énumérées par l'Apôtre (Gal 5, 19-21) et ont accueilli les fruits de l'Esprit : charité, paix, joie, longanimité, serviabilité, bonté, confiance dans les autres, douceur, maîtrise de soi » (*id.* 1, 22-25). C'est cela que l'Apôtre appelle « vivre de l'Esprit et cheminer dans l'Esprit », et c'est cela qu'il entend quand il nous dit « d'être remplis de toute la plénitude de Dieu ». Merveilleuses choses ! Puissions-nous, nous aussi, les bien comprendre « avec tous les saints », et, ici, avec Don Bosco et à son école !

Voici comment s'organisent ces pages. *La vie des Justes* est comparée par l'Esprit-Saint à la lumière qui commence à resplendir ; puis s'avance et croît pour atteindre le jour parfait (Jn 12, 36; Lc 16, 8)⁵. Véritables *filis de la lumière*, les saints sont des « foyers de lumière dans le monde » (Ph 2, 15), progressant de vertu en vertu jusqu'à la perfection (II Cor 3, 18), pour arriver là-haut, au bout de leurs « Montées », (Ps 83, 6), où ils « brilleront comme le soleil dans le Royaume de leur Père » (Mat 13, 43). Nous suivrons simplement cette marche dans la vie de Don Bosco : l'aurore, le midi, le couchant. Ou mieux, du firmament de l'Eglise militante, nous passerons aux cieus sublimes de l'Eglise triomphante. Nous parlerons, pour finir, des dons surnaturels gratuits qui ont brillé en lui et qui, s'ils ne sont pas des moyens

⁵ Ceci rappelle la division tripartite de la matière adoptée par l'auteur dans la première édition de ce livre (1929) : *La montée de l'aurore, le soleil de midi, la lumière avant sa fin* non reprise dans l'édition de 1946 qui sert de base à cette traduction.

nécessaires pour atteindre à l'union à Dieu, servent pourtant, quand ils sont réels, à en révéler davantage le degré.

Notre cœur tressaille déjà d'allégresse, en pensant que de la gloire des bienheureux notre Père aimé n'éclairera plus seulement le chemin de l'exil par la seule lumière de ses enseignements et de ses exemples, mais qu'il sera notre puissant intercesseur auprès de Dieu, afin qu'il nous soit donné, à nous aussi, de le rejoindre dans la félicité de la patrie céleste.

Dans la vie spirituelle il survient des moments de grâce, dans lesquels l'âme a des intuitions imprévues, rapides et salutaires. Imprévues, quant à l'acte même de la connaissance ; mais si « l'Esprit souffle où il veut » (Jn 3, 8), d'ordinaire toutefois, dans les choses de ce genre, cette perception immédiate et sûre suppose des préparations intérieures plus ou moins longues, plus ou moins conscientes, consistant surtout dans la correspondance fidèle aux dons surnaturels.

Garçon de onze ans¹, Jean Bosco eut un de ces éclairs révélateurs. Par le jeu d'inclinations intérieures du cœur il se prit d'affection pour un digne prêtre et s'étant mis entre ses mains avec une confiance filiale, il retira de ses leçons – qui furent de courte durée – un enseignement durable : il comprit qu'il était bon pour l'âme de « faire chaque jour une brève méditation ». De cette vision claire il recueillit deux fruits : « goûter ce que c'est qu'une vie spirituelle », et ne plus agir comme auparavant, à savoir « plutôt matériellement et comme une machine, qui travaille sans savoir pourquoi »².

C'est ce qu'il dit lui-même dans ses « Souvenirs », écrits sur

¹ Cette précision a été mise en doute par les historiens récents du Saint ; cf. Don Bosco, *Souvenirs autobiographiques*, introd. de F. Desramaut, trad. de A. Barucq, Paris, Apostolat des Éditions, 1978, p. 15. Cet ouvrage que Don Bosco avait intitulé : *Mémoires pour servir à l'histoire de l'Oratoire Saint-François de Sales* sera désormais cité sous le titre D. Bosco, *Souvenirs* ... E. Ceria y renvoie fréquemment en écrivant les chapitres I à VI du présent ouvrage.

² D. Bosco, *Souvenirs* ..., p. 46.

l'ordre de Pie IX pour le bien de ses fils³. Il ne faut pas passer rapidement sur ces deux phrases très significatives, échappées à sa plume. Il dit d'abord, non pas qu'il commence à connaître ou expérimenter, mais à « goûter ce que c'est qu'une vie spirituelle ». C'est le don exquis de sagesse que St. Bernard définit « une connaissance savoureuse » des choses divines. Ce don de l'Esprit-Saint est véritablement un goût surnaturel qui fait savourer les choses divines, « par une sorte de secrète connaturalité ou sympathie ». Don Bosco dit ensuite qu'il agissait auparavant « plutôt matériellement ». Remarquez le « plutôt » qui atténue le mot suivant. C'était donc déjà, en petit, l'idée de spiritualité, vague et indéterminée (si l'on veut), mais pourtant distincte de ce qui est matérialité d'action. Ce qui nous frappe le plus, c'est de voir dans un âge si tendre la notion précoce de la forme de piété qui sera la sienne et celle des siens : accord harmonieux du « prie et travaille », c'est-à-dire de l'oraison âme de l'action.

C'est de sa mère qu'il avait appris tout d'abord l'amour de la prière. Dans la famille piémontaise du bon vieux temps, les coutumes chrétiennes, préservées des infiltrations étrangères, se perpétuaient paisiblement autour du foyer, de génération en génération. Témoignage de joies intimes, simples et fécondes, que ces prières quotidiennes communes, par lesquelles les travailleurs terminaient leur journée, en récitant le Rosaire devant l'image de la Vierge Consolatrice. La maison méritait vraiment le nom de sanctuaire domestique. Dans un milieu aussi sain, une femme de sentiments élevés, comme l'était la mère du petit Jean, était maîtresse irremplaçable de religion vécue, surtout quand, comme c'était le cas, elle pouvait joindre à la puissance éducative de l'exemple l'efficacité communicative de la parole. Nous savons, en effet, qu'avec la spontanéité propre au langage maternel, elle instillait en lui, dès son jeune âge, le sentiment

³ *ibidem*, p. 25 et 35.

de la présence de Dieu, la candide admiration de ses œuvres dans la création, la reconnaissance pour ses bienfaits, la conformité à ses volontés, la crainte de l'offenser. Jamais peut-être l'école d'une mère ne rencontra une nature de fils plus docile pour recevoir ses leçons. C'est ainsi que de l'humble logis familial l'enfant commença à monter vers la sainte maison du Seigneur, et que le cœur de l'enfant prit des élans nouveaux vers les choses célestes. La suite de son admirable vie nous invite à lui appliquer les paroles de l'Ecclésiastique : « dans ma jeunesse, je cherchais ouvertement la sagesse dans la prière ... à la porte du sanctuaire, je demandais ... elle fleurit comme le raisin qui mûrit et en elle se réjouit mon cœur » (51, 13-15).

Aux jours de fête, les offices divins auxquels il se rendait toujours avec joie et assistait avec dévotion, le remplissaient d'une telle ferveur que toute la semaine baignait dans un sentiment de suavité. Nombreux, en effet, sont les témoignages de personnes qui l'ont connu enfant et qui ont raconté comment au cours des travaux des champs, auxquels il fut occupé quelque temps, il se jetait souvent dans la prière et de sa voix argentine faisait retentir l'écho de la colline solitaire du chant des pieux cantiques. Il préparait de petits autels, comme c'est l'habitude chez les enfants, et ornait de fleurs et de feuillage l'image de la Madone ; mais, ce que ne faisaient pas les enfants de son âge, il appelait le plus grand nombre possible de ses camarades pour prier, chanter et imiter dévotement les cérémonies de l'église paroissiale.

La parole de Dieu l'attirait. Au catéchisme et au sermon il ne perdait pas une syllabe. Toute occasion lui était bonne ensuite pour rassembler les gens. Il montait sur un banc et, dans son humble habit de petit paysan mais avec une parfaite fidélité de mémoire et une entière maîtrise de soi, il redisait les sermons du curé ou racontait des faits édifiants, qu'il avait appris et tenait en réserve dans cette intention. Il ne manquait pas

d'y intercaler des prières et, si c'était l'heure, il faisait dire à la petite troupe de ses camarades les prières du soir.

Un tel zèle pour le bien chez ce garçonnet avait pour origine et pour aliment son amour filial de Dieu. Dans un âge si tendre, son cœur uni à Dieu par un lien d'amour, ne se contentait pas de l'aimer, il voulait le voir aimé et le faire aimer.

Un moyen très efficace pour promouvoir cette union est, selon les maîtres de la vie spirituelle, la mortification chrétienne, qui est mort à soi-même pour vivre en Dieu de la vie de Jésus-Christ. Les âmes qui se sentent le plus fortement attirées par Dieu s'adonnent à la mortification par une sorte d'instinct et d'amour. A la vue des saints heureux au milieu de leurs privations et de leurs souffrances volontaires, le monde ignorant se demande ébahi : *Ut quid perditio haec ?* Pourquoi un pareil mépris des biens et des aises d'ici-bas ? La réponse est aussi vieille que la question. Il y a longtemps que St Paul l'a donnée : « Ceux qui appartiennent au Christ ont crucifié leur chair » (Gal. 5, 24-25). Ceux qui sont ressuscités avec le Christ à la vie de l'Esprit sacrifient volontiers leur chair pour vivre selon l'Esprit. L'expérience nous enseigne, en effet, que c'est ainsi que se développe l'esprit de prière et que c'est de là que procède la fécondité de l'action. Et voilà que le petit Jean avait déjà compris spontanément ce grand secret de la perfection chrétienne avant même de rencontrer le prêtre qui lui apprit la méditation. Il écrit dans ses « Souvenirs » : « Entre autre chose, il m'ordonna de renoncer aussitôt à une pénitence à laquelle je m'étais astreint, mais qui n'était en rapport ni avec mon âge ni avec ma condition »⁴. Il l'encouragea, au contraire, à fréquenter les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

L'année qui précéda cette heureuse rencontre, il avait fait sa première communion. Il avait dix ans. C'était bel et bien un

⁴ *ibidem*, p. 46.

accroc à l'habitude rigide de n'admettre personne à ce sacrement avant douze ou quatorze ans ; mais, cette fois, le communiant se présentait à la table sainte si bien préparé que le curé ferma les yeux. Le petit Jean s'y prépara par trois confessions, et, quand vint le jour béni, il ne s'occupa d'aucun travail matériel mais passa tout son temps à des lectures pieuses. « Il me semble, écrivit-il, qu'à partir de ce jour ma vie s'améliora quelque peu »⁵.

Hélas ! La sainte et fructueuse amitié avec le digne prêtre qui le guidait vers la piété et le savoir fut brusquement interrompue par la mort. De dures épreuves attendaient le fils de Marguerite. Jusqu'alors il ne connaissait que la maison et l'église ; il dut quitter le toit maternel et s'engager comme valet de ferme. Lui, si riche d'intelligence et de mémoire, le voilà réduit à user ses énergies prometteuses aux travaux grossiers de la terre⁶. Dieu le voulait ainsi, afin de construire un solide édifice de vertu sur le fondement sûr de l'humilité. Il confessa plus tard qu'il en éprouvait le besoin. La prière lui était un réconfort et une nourriture. Chaque semaine il demandait respectueusement à ses patrons la permission de se rendre, le lendemain, à une bourgade distante d'une heure de marche pour y entendre la première messe qui se célébrait très tôt. Pourquoi cet empressement, puisqu'il assistait ensuite à la messe paroissiale et aux autres cérémonies ? C'est qu'il voulait se confesser et faire la sainte communion. Pendant deux ans, le dimanche et les jours de fête, il fut fidèle à cette pratique et c'est une grande chose pour un enfant éloigné des siens, et qui n'était certes pas encouragé par les exemples et les conseils de l'entourage.

Un si grand amour pour l'eucharistie est un signe manifeste

⁵ *ibidem*, p. 43.

⁶ A la ferme Moglia située sur la commune de Moncucco ; cf. G. B. Lemoyne, *Memorie biografiche* I, 193 sq. Sur l'omission de ce séjour dans les *Souvenirs*, voir F. Desramaut, *Les Memoires I ...*, Lyon, 1962, p. 123 ; et *Souvenirs ...*, p. 13.

d'un avancement peu commun dans l'esprit de prière. Les dispositions intérieures de cette âme d'enfant transparaissaient à l'évidence dans sa conduite, ses attitudes et ses paroles. Dans leurs dépositions les survivants de la famille chez laquelle il était en service, ne laissent aucun doute à cet égard. Ils n'avaient jamais vu, ni même imaginé, un serviteur aussi obéissant, travailleur et exemplaire. A la maison il remplissait ses devoirs de bon chrétien avec la régularité des vieilles habitudes toujours très tenaces dans les familles paysannes. Pourtant le petit domestique priait d'ordinaire, à genoux, il priait plus souvent que les autres, et il priait longuement. En dehors de la maison, tout en gardant les vaches, tantôt recueilli en prière, tantôt concentré dans la lecture du catéchisme, qui était son livre de méditation. Un jour on le vit à genoux, immobile, la tête découverte, sous les rayons brûlants du soleil, si absorbé qu'il ne semblait pas entendre les appels répétés ; et quand, après l'avoir secoué, on lui recommanda de ne plus dormir au soleil, il répondit qu'il ne dormait pas. Une autre fois, le vieux patron, qui rentrait fatigué du travail de la campagne, aperçut le garçon qui, agenouillé, disait tranquillement l'angelus ; il se fâcha et commença à se plaindre de ce qu'il oubliait le travail pour penser au Paradis. Jean termina dévotement sa prière, s'approcha de lui et lui répondit respectueusement : « Vous savez bien, vous, si je me ménage. Pourtant on gagne plus à prier qu'à travailler. En priant on sème deux graines et il pousse quatre épis : en ne priant pas on sème quatre graines et on n'en récolte que deux ». Pénétré de pareils sentiments, il n'est pas étonnant que, comme en font foi des témoins oculaires, on observait en lui le calme et l'égalité d'humeur, la sagesse des propos, la réserve et l'éloignement de tout ce qui pouvait non seulement ternir la candeur de l'âme, mais même paraître inconvenant à un adolescent vraiment chrétien. Pour autant, il n'oubliait pas de s'intéresser au bien des enfants, en les amusant, les catéchisant et les faisant prier. Le curé, auquel il se confessait le dimanche, pleurait de consolation en

voyant comment, grâce aux industries d'un pauvre garçon, la piété fleurissait dans la portion choisie de son troupeau. Le fait est que, après le départ du petit apôtre, l'excellent curé n'eut qu'à continuer lui-même ces réunions pour former un vrai patronage du dimanche.

De Dominique Savio à l'âge de douze ans, Don Bosco écrira être resté « fort étonné en découvrant l'œuvre que la grâce avait déjà accomplie en un garçon si jeune »⁷. C'est le même sentiment que nous éprouvons en nous souvenant, d'après les témoignages qu'ont portés avec serment ses contemporains et compatriotes, de la conduite du petit Jean Bosco.

Jean quitta son patron parce que, la pensée des études l'assaillait jour et nuit. Mais le chemin de croix fut encore long et douloureux. Dans la décourageante alternance des espoirs et des déceptions, il expérimenta, plus que jamais auparavant, l'efficacité de l'exhortation de St Bernard : « Regarde l'étoile et invoque Marie ». Il avait sucé avec le lait la dévotion à la Sainte Vierge. Dans les circonstances solennelles et les moments critiques sa mère lui recommandait : « Sois dévot envers Marie ». A mesure que s'approfondissait sa connaissance des choses divines, il goûtait toujours davantage la douceur de cette dévotion, faite d'une confiance absolue et d'amour filial, si prêchée et pratiquée par les saints, si chère aux âmes pieuses. Une chapelle solitaire dédiée à la Vierge au sommet de la colline qui domine Castelnuovo devient alors le but fréquent de ses visites. Il montait là haut, seul, ou le plus souvent en compagnie de ses jeunes amis. De ces pèlerinages faits dans sa prime jeunesse au sanctuaire marial, il garda le souvenir ineffaçable, au point, sur le déclin de sa vie, de s'attendrir en y pensant.

Avant d'aller plus loin dans notre étude, il nous semble opportun d'ouvrir une brève parenthèse pour fixer clairement

⁷ Voir : Don Bosco, *Dominique Savio*, trad. fr. F. Desramaut, Paris, Apostolat des Éditions, 1978, p. 50.

le concept fondamental de la prière. Que dans la vie chrétienne la prière soit d'une souveraine nécessité, nul n'en doutera jamais raisonnablement. St Paul, en écrivant à Timothée, la lui recommande « avant tout » (I Tim 2, 1). La prière est un *état* et un *acte*. En tant qu'état, elle consiste dans « l'oraison continue » voulue par le même Apôtre (I Th 5, 17), quand il dit: « Priez sans cesse ». Certes, on ne peut toujours rester, de fait, fixé en Dieu mais on reste toujours dans la disposition de la prière, grâce à la vertu de charité: l'âme du juste possède la grâce sanctifiante, et présente en soi la condition requise afin que se vérifient les paroles du Christ: « Nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure » (Jn 14, 23). Ainsi reçoit-elle des Trois Personnes divines, avec leur présence, la communication de leur vie, de sorte qu'elle prie « sans interruption ». De la prière ainsi entendue il existe, en dehors des états ordinaires et communs, des états très élevés et peu nombreux, des états mystiques, qui sont des privilèges. En tant qu'*acte*, la prière revêt quatre formes, comme l'enseigne St Paul qui conseille à Timothée de faire « des demandes, des prières, des supplications, des actions de grâces » (I Tm 2, 1), c'est-à-dire des prières de *demande personnelle*, des prières d'*adoration*, des prières *pour les autres*, et des *remerciements* pour les bienfaits reçus. La théologie de la prière est tout entière résumée ici. Constaté comment les saints l'ont vécue est un spectacle qui édifie et ravit.

La vie de Jean Bosco change brusquement lorsque, quittant son pays natal, il se rend à Chieri, et de villageois devient soudain citadin et étudiant. Chieri n'était pas Turin, mais tout est relatif en ce monde. C'était tout de même les embûches nouvelles d'un milieu plus raffiné. Et puis il y avait l'âge ... Mais Jean n'affrontait pas ces dangers sans atouts ; c'était le but élevé qu'il poursuivait, son humble pauvreté, et cette piété éclairée qui couvre la jeunesse d'un bouclier contre lequel se brise les traits de l'ennemi.

Cette *piété* qui est « bonne à tout » (I Tm 4, 8) parce qu'elle montre les choses dans « la vraie lumière », qui est la lumière divine, guida tout de suite ses premiers pas – les plus dangereux –, et le conduisit à faire sa première connaissance. « La première personne que je connus fut un prêtre de chère et honorée mémoire. Il me donna beaucoup de bons conseils sur le moyen de me tenir à l'écart des dangers ; il m'invitait à servir la messe, et cela lui donnait l'occasion de me glisser toujours quelques bons avis. C'est lui qui me conduisit au préfet des études et me fit faire connaissance avec les autres professeurs... Pour moi, j'avais partagé mes compagnons en trois catégories : les bons, les indifférents et les mauvais. Ces derniers les éviter absolument et toujours, dès que connus ; avec les indifférents, me montrer aimable et les rencontrer quand besoin était ; contracter amitié avec les bons, mais n'être intime qu'avec les meilleurs... Telle fut ma ferme résolution. Cependant j'ai dû lutter beaucoup avec ceux que je n'estimais pas bons ... et je me suis délivré de cette

triste compagnie, en les fuyant rigoureusement à mesure que j'arrivais à les découvrir ».

Ainsi orienté dans ses relations les plus indispensables, ce fut encore sa piété qui lui fit faire un choix d'une grande importance : « Mon aventure la plus heureuse, écrit-il, fut le choix d'un confesseur stable dans la personne d'un chanoine de la Collégiale. Il m'accueillit toujours avec grande bonté, chaque fois que j'allais chez lui. Il m'encourageait même à me confesser et à communier plus souvent. Il était assez rare à cette époque de trouver quelqu'un qui vous encourageât à la fréquentation des sacrements... Celui qui se confessait et communiait une fois par mois était catalogué parmi les plus vertueux, et beaucoup de confesseurs ne le permettaient pas. Quant à moi, je crois que c'est à mon confesseur que je dois de n'avoir pas été entraîné à certains désordres par les compagnons, désordres que les jeunes sans expérience ont trop souvent à regretter dans les grands collèges ». Il s'agit ici de collèges dans le sens d'écoles publiques, selon une dénomination locale de l'époque, et non des internats.

Loin de se laisser entraîner dans le désordre, il remit sur la bonne voie bon nombre de ses compagnons. Un garçon pieux qui réussit dans ses études et qui n'a pas une ombre d'ostentation, pourvu qu'il ait de l'allure, gagne le cœur de ses condisciples avec une incroyable facilité. C'est ainsi que Jean réussit à fonder parmi les jeunes de Chieri « la Société de la joie », dont le règlement comportait deux articles : éviter toute conversation, toute action qui ne conviennent pas à un bon chrétien, et remplir exactement ses devoirs scolaires et religieux. Chaque membre s'engageait à chercher des livres et des jeux de nature à égayer les camarades, à éviter la mélancolie et surtout tout ce qui n'est pas conforme à la loi de Dieu. Le dimanche, les membres de la Société allaient au catéchisme à l'église des Jésuites ; en semaine ils se rassemblaient tantôt chez l'un tantôt chez l'autre, en toute liberté, passaient leur temps en joyeuses récréa-

tions, en causeries pieuses, en lectures religieuses, en prière. Ils se donnaient de bons conseils et se signalaient mutuellement leurs défauts que tel ou tel avait personnellement remarqués ou dont il avait entendu parler. Outre les réunions amicales « nous allons, écrit Don Bosco, entendre les prédications, souvent nous confesser et faire la sainte communion ». Il cherchait donc la joie comme un excellent moyen de servir le Seigneur.

Il ne s'agit pas pour nous de prendre ici un ton emphatique, notre seul but étant l'édification, mais ce sont les faits eux-mêmes qui suscitent l'admiration. Des jeunes garçons pieux se rencontrent fréquemment et se soutiennent mutuellement. Mais des jeunes dont la piété est si agissante que, non contents de marcher vers Dieu ils ressentent en eux l'impulsion habituelle et comme le besoin impérieux de conduire les autres vers Dieu ou de les rapprocher de Dieu le plus possible, il est rare d'en trouver. Jean Bosco nourrissait en lui une piété semblable au bien, dont on a dit qu'il est *diffusivum sui* (qu'il cherche à se répandre). Rencontrer quelqu'un et songer tout de suite à le rendre bon ou meilleur, au sens le plus chrétien du terme, devait être un jour le programme de sa vie sacerdotale ; c'était déjà la tendance de ses « vertes années ». Nous l'avons vu déjà à l'œuvre parmi ses camarades et condisciples ; ces exemples suffisent pour mettre en évidence ce qui sera la note caractéristique de sa spiritualité.

Au souvenir des prouesses de saltimbanque du petit Jean, quelques lecteurs seront peut-être tentés de soupçonner cette activité d'un secret désir d'exhibitionnisme. Qu'ils se rassurent : rien de tel. D'abord l'ambition et les poses théâtrales, se concilient mal avec les exigences de la vie intérieure ... Ensuite voici quelques faits qui sont éclairants par eux-mêmes. Le fils de la patronne chez qui il prenait pension, polisson fieffé, fait le désespoir de tous. Jean se lie d'amitié avec lui, l'amène peu à peu à la pratique religieuse, et finit par en faire un garçon honnête. En fréquentant la cathédrale, il fait la connaissance d'un sacrifi-

tain, un adulte sans aucune instruction, peu intelligent, distrait dans son travail, et pourtant très désireux de devenir prêtre. Gratuitement pendant deux ans, il lui fait un peu de classe chaque jour et le prépare ainsi à l'examen de prise de soutane. Il lie amitié avec un jeune juif de dix-huit ans, surmonte l'opposition de sa famille et de ses coréliigionnaires et le prépare au baptême.

Cette précoce et admirable fécondité apostolique est la preuve d'une non moins précoce union à Dieu. On sait combien il est difficile d'agir et de parler avec sagesse lorsque manque le recueillement de la prière qui est, avec l'exemple, le moyen indispensable de l'apostolat.

Le proverbe bien connu : « Dis-moi qui tu fréquentes et je te dirai qui tu es » s'applique tout particulièrement à l'amitié de Jean avec un saint étudiant. C'est ainsi que l'on jugeait Louis Comollo, avant même son arrivée à Chieri. A peine en eut-il entendu parler que Jean désira le connaître ; l'ayant connu, il chercha à entrer en relation avec lui. Il y réussit, et il constata que la réalité dépassait l'attente. Il écrit dans ses « Souvenirs » : « Il fut toujours mon ami intime. J'ai mis toute ma confiance en lui, et lui en moi... Je me laissais guider où et comme il voulait. Nous allions ensemble à confesse, à la communion ; nous faisons ensemble la méditation, la lecture spirituelle, la visite au St Sacrement, le service de la messe »¹. Remarquez l'allusion à la méditation, qui nous assure de son désir de renouveler et d'enrichir chaque jour sa vie intérieure.

Quant à leur conversation, « la bouche parle de l'abondance du cœur » (Mat 12, 34). Ils s'entretenaient des choses spirituelles. « Parler avec lui de ces sujets, écrit Don Bosco, m'apportait une grande consolation. C'est avec transport qu'il rappelait l'amour immense de Jésus qui se donne à nous en nour-

¹ cf. D. Bosco, *Souvenirs* ..., p. 68 sq.

riture dans la sainte communion. Quand il parlait de la Ste Vierge, on le voyait tout pénétré de tendresse ; et après avoir raconté ou entendu raconter des grâces obtenues pour la santé du corps, il devenait tout rouge d'émotion et, parfois avec des larmes, il s'écriait : Si Marie a tant de faveurs pour ce misérable corps, quelles ne sont pas ses faveurs pour les âmes qui l'invoquent ? Oh ! si tous les hommes avaient une véritable dévotion à la Vierge, quel bonheur il y aurait en ce monde ! » Dans ces occasions, Don Bosco se présente comme un simple auditeur ; mais il n'a pas dû être un auditeur continuellement muet. De toute façon, des effusions de cette nature ne se produisent pas, et surtout ne se répètent pas fréquemment, si des deux côtés les cœurs ne sont pas capables de les comprendre et de les goûter.

Les quatre années d'études secondaires se terminèrent triomphalement. Excellents résultats aux examens, affectueuse estime des professeurs, sympathie générale de la population de la ville ; en somme, il ne manquait aucun des signes avant-coureurs par lesquels l'aube annonce le jour. Mais que de soucis, que de difficultés, que de dangers, que de privations ! Si sa persévérance ne se brisa pas, c'est parce qu'il trouvait, grâce à la prière, le refuge en Dieu, « le Dieu de toute consolation ». La Providence le voulait ainsi, afin qu'un jour il *puisse consoler ceux qui éprouvent de la tristesse* (II Cor 1, 3-4).

Toutefois les deux dernières années connurent quelques nuages ; étant donné son âge, on peut parler de crise de vocation. Il est incontestable que depuis son enfance il aspirait au sacerdoce ; il s'y sentait si vivement attiré qu'il lui semblait être né pour cela. Mais, au cours de la troisième année de ses études, deux craintes l'envahissaient, d'autant plus fortes qu'approchait le moment décisif, et qui le faisaient beaucoup souffrir. D'un côté, comprenant mieux la sublimité du sacerdoce, il s'en estime indigne à cause de son manque de vertu ; d'autre part, il n'ignore pas les écueils du monde et il a peur d'aller au naufrage s'il de-

vient prêtre séculier. L'angoisse de cette lutte transparaît, bien des années après, dans l'accent navré de ses « Souvenirs ». « Oh ! si alors j'avais eu un guide sûr qui se serait préoccupé de ma vocation, c'eût été pour moi un grand trésor, mais ce trésor me faisait défaut »². En effet son excellent confesseur, qui veillait à faire de lui un bon chrétien, ne voulut jamais se mêler de sa vocation.

Réduit à son propre conseil, il eut recours à des livres sur le choix d'un état. Un rayon de lumière éclaira son esprit : « Si je reste dans le clergé séculier, se dit-il, ma vocation court un grand danger. J'enbrasserai l'état ecclésiastique, je renoncerai au monde, j'entrerai dans un monastère, je m'adonnerai à l'étude et à la méditation ; ainsi, dans la solitude, je pourrai combattre mes passions, et particulièrement l'orgueil, qui avait jeté de profondes racines en mon cœur ». Il demanda donc son admission chez les Franciscains, et ceux-ci, connaissant son intelligence et sa piété, l'acceptèrent volontiers. Mais il n'était pas tranquille. A quoi s'ajouta que des personnes bienveillantes et sérieuses, auxquelles il avait ouvert son âme, firent l'impossible pour le dissuader de se faire religieux et l'exhortèrent vivement à entrer au séminaire. Au milieu de ces douloureuses incertitudes, la Providence l'adressa à saint Joseph Cafasso, alors jeune prêtre mais déjà bien connu pour son don de conseil. Don Cafasso l'écoula, lui dit de continuer ses études et d'entrer ensuite au séminaire.

Pendant tout ce temps, il ne changea rien à sa vie intérieure : ses études, ses pratiques de piété, ses travaux manuels pour gagner son pain se déroulaient comme si de rien n'était. Quand la pensée de Dieu règne dans une âme, elle la rend maîtresse d'elle-même et la garde calme, malgré les anxiétés qui la troublent.

Sur le moment, l'autorité de Don Cafasso impose silence à ses doutes ; mais par la suite, au cours de nouvelles lectures sur

² *ibidem*, p. 88.

la vocation, il se retrouve face aux anciennes difficultés. Il serait retourné frapper à la porte des Franciscains, s'il ne s'était décidé à tout exposer à Comollo. On s'étonne, d'ailleurs, qu'il n'ait pas mis plus tôt son ami au courant de son drame intérieur. Cependant une saine intimité ne constitue pas en elle-même un titre de compétence en matière aussi délicate. D'autre part, malgré sa richesse d'idées et sa facilité à les communiquer, Jean n'était nullement un bavard. Les deux amis prièrent ensemble, s'approchèrent ensemble des sacrements, et d'un commun accord consultèrent un prêtre estimé, oncle de Comollo. Le dernier jour de leur neuvaine à la Sainte Vierge, l'oncle répondit au neveu : « Toutes choses bien considérées, je conseille à ton compagnon de surseoir à son entrée au couvent. Qu'il prenne la soutane, et au cours de ses études, il connaîtra mieux ce que Dieu veut de lui. Qu'il n'ait pas peur de perdre la vocation parce que, avec une vie retirée et la prière, il surmontera tous les obstacles ». L'étude, la vie retirée, la piété, n'était-ce pas la vie qu'il avait toujours menée à Chieri ? Comme Don Cafasso, comme l'oncle de Comollo, son curé opinait lui aussi pour l'entrée au séminaire, remettant à plus tard sa décision pour ou contre la vie religieuse.

Tout cela rasséréna l'horizon ; aussi, écrit-il, « je me suis sérieusement appliqué à tout ce qui pouvait m'aider à préparer ma prise de soutane ».

Cette vêtue ne fut pas pour Jean Bosco une simple cérémonie³. Du recueillement et de la prière où il se plongea sans s'isoler – il s'occupait, en effet, d'une cinquantaine de garçons, qui l'aimaient et lui obéissaient, nous dit-il lui-même, comme s'il était leur père – il sortit spirituellement préparé et tout pénétré de l'importance de ce rite sacré. Nous avons, par bonheur, les pages de ses « Souvenirs », où palpitent encore les senti-

³ L'événement est raconté tout au long dans: *Souvenirs ...*, p. 93-96 où l'on peut lire les résolutions prises alors par l'abbé Jean Bosco.

ments qui furent les siens pendant la cérémonie : « Lorsque le prévôt me demanda d'ôter mes vêtements séculiers, je dis en mon cœur : Quelles vieilles hardes il s'agit de quitter ! Mon Dieu détruisez en moi toutes mes mauvaises habitudes – En revêtant la soutane, je me sentis tout ému et je dis en moi-même : Oui, mon Dieu, faites que, en ce moment, je commence une vie nouvelle, tout entière selon vos divines volontés, et que la justice et la sainteté soient l'objet constant de mes pensées, de mes paroles et de mes actions. Ainsi soit-il. O Marie soyez mon salut ».

Pour couronner le tout il se fixa par écrit un règlement de vie cléricale en sept articles, dont voici le sixième : « Outre les pratiques ordinaires de piété, je n'omettrai jamais de faire chaque jour un peu de méditation et un peu de lecture spirituelle ». Pour que ces bonnes dispositions ne restent pas lettre morte, il voulut s'engager solennellement : agenouillé devant l'image de la Vierge Marie, il lut chaque article et, après une fervente prière, fit « la promesse formelle à cette céleste Bienfaitrice de les observer au prix de n'importe quel sacrifice ».

Le lecteur aura remarqué que nous employons indifféremment les termes de « piété » et « d'esprit de prière », comme si c'était une même chose. A dire vrai, l'esprit de prière s'explicite ordinairement en un ensemble d'actes par lesquels on honore Dieu et que dans l'usage courant on nomme piété ; si l'on veut trouver une différence entre les deux termes, disons que l'esprit de piété est une piété profonde, habituelle et sentie. Ajoutons que si, dans la piété, on attribue à un élément une prévalence sur les autres, on pourra la qualifier spécifiquement : par exemple la piété liturgique bénédictine, la piété des vérités éternelles, celle des Rédemptoristes. Peut-on dès maintenant découvrir chez Jean Bosco ce qui sera la piété salésienne ? Ne semble-t-il pas que l'on discerne déjà une piété sacramentelle, par l'importance donnée à la confession et à la communion ? Ces sacrements que le Fondateur des salésiens considèrera pour son Institut comme les cataractes de la grâce.

Le séminaire de l'archidiocèse de Turin se trouvait alors à Chieri¹ ; Jean Bosco y entra le 30 octobre 1835 ; il avait vingt ans. Observateur éveillé et sagace, le jeune clerc se fit rapidement une idée exacte du lieu, des personnes et des choses. Il s'empressa de se renseigner sur les pratiques de piété. Bien pour la messe, la méditation, le chapelet, tous les jours ; de même pour la confession hebdomadaire ; en revanche, moins bien pour la communion que l'on ne pouvait recevoir que le dimanche et en certaines fêtes. Pour communier quelques fois en semaine, il fallait commettre une désobéissance en franchissant en cachette, au moment du petit déjeuner, la porte qui s'ouvrait sur une église contiguë. Mais à peine l'action de grâce terminée, il n'y avait pas de temps à perdre pour rejoindre le groupe et se rendre en classe, si bien que l'on restait à jeun jusqu'à midi. Désobéissance sans doute, mais que les supérieurs toléraient, puisqu'ils étaient au courant de cette pratique et ne disaient rien. C'est ainsi que Jean put à son gré recevoir l'eucharistie, qu'il déclarait être la nourriture la plus efficace de sa vocation.

Sa dévotion à la Très Sainte Vierge soutenait sa ferveur de bon séminariste. Il gardait dans sa mémoire et dans son cœur les dernières paroles de sa mère lors de son départ pour le séminaire. Paysanne illettrée elle possédait à un degré éminent ce « sens du Christ » (I Cor 2, 16), qui est sagesse venue d'En-Haut

¹ Petite ville située à environ 15 km de Turin. Jean Bosco y avait fait ses études secondaires. Il s'y retrouve pour ses années de séminaire. Cette période de sa vie a été racontée par lui-même dans ses *Souvenirs*, édition française p. 97 à 122.

et aptitude à juger comme il convient des choses divines. On la rencontre chez beaucoup d'âmes simples, à la grande surprise des profanes, mais elle semble aller de soi chez ceux qui savent ce que sont les dons de l'Esprit-Saint. Comme il le raconte dans ses « Souvenirs », Jean avait donc reçu de sa mère cette grave recommandation : « Quand tu es venu au monde, je t'ai consacré à la Sainte Vierge ; quand tu as commencé tes études, je t'ai recommandé la dévotion à cette bonne Mère ; aujourd'hui je te recommande d'être tout à elle ; aime tes compagnons qui l'aiment, et, si tu deviens prêtre, recommande et propage toujours la dévotion à Marie ». Aussi se joignit-il au groupe de ses compagnons « dévots à la Vierge, et fidèles à l'étude et à la piété ». Beaucoup d'entre eux, qui lui ont survécu, ont déposé qu'il les invitait irrésistiblement à le suivre à l'église pour réciter les vêpres de la Vierge ou d'autres prières en son honneur ; ou bien qu'avec ferveur il traduisait et expliquait les hymnes liturgiques qui s'adressaient à Marie ; ou encore qu'il se plaisait à célébrer ses gloires en racontant en récréation des exemples édifiants. Encore élève de philosophie, il se réjouit fort de devoir monter en chaire pour la première fois pour célébrer la Vierge du Rosaire, prémices de cette prédication mariale si diverse, qui aura fait ses délices jusqu'à la fin de sa vie, particulièrement en sa vieillesse.

Par la suite, c'est à maintes reprises que le jeune abbé Bosco eut l'occasion de prêcher ; par exemple, pendant les grandes vacances, si l'on était pris au dépourvu, on recourait à lui ; il remplissait calmement sa tâche et faisait beaucoup de bien. Le fait mérite attention. Le proverbe dit que chacun parle bien de ce qu'il connaît bien, ou encore que la véritable éloquence vient du cœur. Chez l'abbé Bosco, la connaissance et le cœur allaient de pair. Parmi ses résolutions de vêtue, il y avait celle-ci : « De même que dans le passé j'ai servi le monde par des lectures profanes, de même à l'avenir je tâcherai de servir Dieu en m'adonnant à la lecture des choses sacrées ».

Il s'était toujours intéressé aux choses religieuses, ascétiques ou spirituelles. Mais durant ses études secondaires, il avait lu avec avidité les classiques italiens et latins pour enrichir sa culture profane et littéraire. Cela signifie qu'il était touché par les sentiments élevés dont s'inspire une intelligence comme la sienne pour tout ce qui est idéalement beau et grand. Au séminaire, au contraire, il passait son temps à dévorer les œuvres volumineuses d'histoire de l'Eglise, de catéchèse et d'apologétique. On sait d'ailleurs que, grâce à sa mémoire très sûre, pour lui « lire était retenir », comme il l'affirme lui-même. Il ne s'agissait pas d'acquérir une sèche érudition, mais bien de pouvoir « servir Dieu » ; au contact de son âme ardente les lectures se transformaient en chaleur vitale de foi et de zèle. Les connaissances religieuses et la science des saints trouvaient là un appui réciproque ; c'est pourquoi lorsqu'il devait prendre la parole à l'improviste, il ne manquait ni de matière ni d'ardeur, et quelques instants de recueillement et de prière lui suffisaient pour sa préparation.

Au reste, Jean Bosco ne prêchait-il pas continuellement ? Tout semeur diligent de la bonne parole est un prédicateur. Observons le jeune abbé Bosco au séminaire de Chieri. Le jeudi, de très nombreux jeunes de la ville accourent lui rendre visite. Il descend, s'entretient d'abord joyeusement avec eux, parle de l'école et d'étude, mais aussi de sacrements et ne les laisse pas partir sans les avoir conduits à l'église pour une courte prière. A ses condisciples, il répète souvent ces mots dont ils se souviendront : « Il faut toujours introduire dans nos conversations quelques pensées surnaturelles ; c'est une semence qui donne du fruit en son temps ». Quant à lui, si son regard scrutateur le juge opportun, il sème autour de lui quelques mots sur la vocation sacerdotale. Ajoutons que l'enseignement de la doctrine chrétienne étant sa passion, il ne laisse passer aucune occasion de faire le catéchisme, et même il s'ingénie à susciter ces occasions.

Semeur de la bonne parole, il l'est aussi dans l'enceinte du

séminaire. Pendant les grandes récréations, les séminaristes les plus zélés tenaient des cercles d'étude, auxquels l'abbé Bosco s'intéressait fort, parce que, en plus de l'étude, ils favorisaient aussi la piété. Il rassembla autour de lui un groupe d'intimes, une sorte de sainte ligue pour l'observance du règlement et l'application à l'étude, mais aussi pour s'encourager mutuellement à la ferveur spirituelle. Et même en dehors de ses réunions, ses conversations s'achevaient sur son sujet préféré « assaisonné de ce sel aimable » dont parle St Paul (Col 4, 6). « Il parlait volontiers des choses spirituelles, déclare un de ses amis. Et puis c'était la veine inépuisable des histoires qui nous enchantaient et nous subjuguèrent. Pendant les cinq années, où je fus son condisciple, il ne passa pas un jour sans être fidèle à sa résolution : raconter chaque jour un exemple tiré de l'histoire de l'Eglise, de la vie des saints ou des gloires de Marie ». Cette résolution entraînait dans son programme de séminariste, que nous connaissons déjà. En somme, pour parler ainsi de Dieu, presque chaque fois qu'on ouvre la bouche, il faut avoir le cœur plein de Dieu.

Le plus constant et le plus attendu des visiteurs de l'abbé Bosco, pendant la première année, était naturellement Louis Comollo, qui se trouvait alors en terminale secondaire. Digne l'un de l'autre, aimant Dieu tous les deux, ils se communiquaient leurs secrets, et aussi leurs projets pour une vie qu'ils voulaient consacrer entièrement au salut des âmes. Lorsque Louis, l'année suivante, entra au séminaire, on peut imaginer ce que furent leurs relations. Par bonheur, nous avons sur ce point des sources de renseignements qui nous permettent de mieux connaître leur amitié, ainsi que la vie du séminariste Jean Bosco.

L'uniformité du règlement fait que toutes les journées du séminaire se ressemblent plus ou moins et que, en général, elles ne se prêtent guère aux manifestations des tendances individuelles. Au dire d'un de ses vieux professeurs, l'abbé Bosco, malgré ses progrès évidents dans l'étude et la piété, « ne se fit pas

d'abord remarquer, à cause de sa bonhomie, qui fut la caractéristique de toute sa vie ». Ce n'est que plus tard, au souvenir des événements passés, que la plupart de ses compagnons se rendirent compte qu'ils ne l'avaient pas compris. « Je me souviens très bien de lui, avoue un autre de ses professeurs ; c'était un élève très travailleur, très exemplaire. Mais il est certain qu'à cette époque personne n'aurait pu prévoir ce qu'il est devenu. Je dois dire que son maintien digne et son exactitude à remplir ses devoirs scolaires et religieux étaient exemplaires ». Il est regrettable que le temps qui passe ait effacé de la mémoire des témoins nombre de ces indications précieuses, ou que les témoins eux-mêmes nous aient quittés. Ce qui est sûr, par ailleurs, c'est qu'il nous reste de beaux témoignages sur les relations amicales de Jean Bosco et de Louis Comollo.

L'étude et la piété, le travail intellectuel et la religion, tel est le terrain sur lequel les deux amis s'avançaient d'un commun accord. Chez les jeunes gens de belle intelligence l'amour de l'étude comporte un triple danger pour la piété. C'est d'abord que l'activité mentale domine l'esprit, le peuple d'idées qui deviennent une source abondante de distractions pendant la prière. Ensuite, les succès excitent leur vanité et peu à peu, s'ils y cèdent, dissipent en eux l'action suave de la grâce. Enfin, la passion de l'étude conduit aisément à la tentation d'abrégier le temps de la prière, de chercher des prétextes pour s'en dispenser le plus possible, et de considérer comme des moments perdus tous ceux que l'on ne passe pas au bureau de travail. Dans les congrégations religieuses, les abbés ne s'adonnent aux études qu'après une préparation spirituelle sérieuse, qui leur enseigne à mettre la prière avant toutes choses. Au séminaire, à peine revêtu la soutane, les abbés reprennent dès le lendemain leur vie d'étudiants, de sorte que, s'ils s'attachent sérieusement à leurs livres et à leurs maîtres, ils n'ont, pour ainsi dire, plus la tête à l'église ni aux pratiques de piété, ou du moins ont-ils beaucoup de peine à y prendre goût. L'abbé Bosco l'emportait sur son ami en

vigueur intellectuelle, mais pour l'ardeur au travail et à la piété, ils s'entendaient à merveille. Ils considéraient l'étude comme un devoir, mais sachant qu'entre les devoirs il y a une hiérarchie, ils réservaient la première place aux devoirs envers Dieu. Convaincus en outre que pour le prêtre l'étude est un moyen, non une fin en soi, et même un moyen de second ordre pour faire du bien aux âmes, puisque son devoir est de manifester à tous la sainteté de la vie, ils étaient à mille lieues de subordonner l'esprit de prière à l'amour du travail ; ils s'aidaient mutuellement à avancer dans la vie intérieure : « Tant que vécut cet ami incomparable, écrit Don Bosco, je lui fus intimement uni. Je voyais en lui un saint jeune homme, je l'aimais pour ses rares vertus ; et lorsque j'étais avec lui, je m'efforçais de l'imiter de mon mieux ; de son côté, il m'aimait parce que je l'aidais dans ses études ».

Sur un seul point, très secondaire mais révélateur, Jean Bosco n'imitait pas son ami. Plein de dévotion pour l'eucharistie, Louis Comollo revenait de la sainte table comme hors de lui, il priait avec des tressaillements et des sanglots qui ne cessaient qu'à la fin de la messe. Jean aurait voulu qu'il se modérât pour ne pas attirer l'attention, mais Louis répondait qu'il en était incapable sous peine de suffoquer. Tout en respectant cette dévotion, Jean s'en écartait en raison de son air de singularité et parce qu'il n'aimait pas étonner. Rien d'exceptionnel quand il allait communier ; pendant l'action de grâce, il se tenait immobile et droit, la tête légèrement inclinée, les yeux fermés et les mains jointes sur la poitrine. Pas de signe d'émotion, pas de soupir ; seulement de temps à autre, un mouvement des lèvres pour une oraison jaculatoire. La foi n'en éclairait pas moins son visage.

Hors du séminaire, au cours des mois de vacances, les deux amis s'écrivaient fréquemment et se rendaient visite ; leur sujet favori était les choses spirituelles. L'un des documents les plus remarquables sur leurs saintes relations est la biographie de Co-

mollo, qui mourut en seconde année de théologie². Dans ces pages, Don Bosco se nomme « l'ami intime », et s'attache à rester dans l'ombre pour mettre en pleine lumière Comollo à qui il est évidemment lié par une intime conformité spirituelle.

Nous avons fait mention des vacances. « Un grand danger pour les séminaristes, écrit Don Bosco, ce sont les vacances, d'autant plus qu'à cette époque elles duraient quatre mois et demi ». Il prenait chaque année la résolution de les sanctifier en conservant entière sa ferveur du séminaire.

Il passa ses premières vacances chez les Jésuites à Montaldo, comme répétiteur de grec et assistant de dortoir. Les années suivantes, deux mots résument son genre de vie : fuir l'oisiveté et demeurer fidèle à ses exercices de piété. Pour éviter l'oisiveté il partageait son temps entre l'étude, les travaux manuels, utiles à sa santé et les répétitions à des étudiants qui venaient des villages voisins compléter les disciplines étudiées et se préparer aux prochains cours. C'est un service qu'il rendait volontiers. Voici le témoignage d'un professeur qui avait fait partie de ce groupes de jeunes : « La première leçon était celle de l'amour de Dieu et de l'obéissance à ses commandements et il ne terminait jamais la classe sans nous exhorter à la prière, à la crainte du Seigneur, à la fuite du péché et des occasions du péché ». Quant à sa piété personnelle, rien d'extraordinaire selon son habitude, mais une fidèle observance des exercices du séminaire : méditation, lecture spirituelle, chapelet, visite au St Sacrement, assistance quotidienne à la messe, confession fréquente et très fréquente communion. Outre les cérémonies sacrées, qu'il accomplissait volontiers à l'église, il faisait chaque dimanche le catéchisme aux enfants de la paroisse. Chaque fois qu'il entendait la cloche sonner pour le saint viatique, il se rendait à

² Sur cette biographie écrite par Don Bosco et éditée à Turin en 1844 (et sa traduction française parue à Nice en 1890 et 1916), voir *Souvenirs ...*, p. 112, note 2.

l'église, distante de trois kilomètres, revêtait le surplis, prenait l'« ombrello » et accompagnait le St Sacrement. Jamais il ne se dispensait d'assister aux prédications paroissiales. Enfin, conscient de l'importance du bon exemple, il avait partout et avec tous un maintien digne et irréprochable, si bien que les habitants du village l'avaient en très haute estime.

Avec quelles dispositions spirituelles reçut-il les Saints Ordres ? Presque au terme de sa vie, parlant du sous-diaconat, il fait cet aveu à propos duquel on ne sait qu'admirer le plus : son extrême délicatesse de conscience ou sa profonde estime du sacerdoce : « Maintenant que je connais les vertus requises pour ce pas très important, je reste convaincu que je n'y étais pas suffisamment préparé ; mais n'ayant personne pour prendre soin de ma vocation, je demandai conseil à Don Cafasso, qui me dit d'aller de l'avant et de me reposer sur sa parole. Au cours de la Retraite que je fis dans la Maison de la Mission, à Turin, j'ai fait ma confession générale pour que le confesseur puisse avoir une connaissance claire de ma conscience et me donne les conseils opportuns. Je désirais continuer les études, mais je tremblais à l'idée de me lier pour toute la vie, aussi n'ai-je voulu prendre aucune décision avant d'avoir reçu le plein assentiment du confesseur ». Dès lors, je mis le plus grand soin à mettre en pratique le conseil de l'abbé Borel : « Avec une vie retirée et la communion fréquente on conserve et on consolide la vocation ».

Nous retrouvons les mêmes témoignages sous la plume d'un de ses condisciples et ami intime, qui deviendra plus tard son confesseur jusqu'à son lit de mort (Don Cafasso). A propos de la retraite du diacre Bosco en préparation au sacerdoce, voici ce qu'il dit : « Il la fit de façon édifiante. Il était touché, de manière extraordinaire, par les paroles du Seigneur qu'il entendait dans les prédications, et particulièrement celles qui traitaient de la grande dignité qui serait bientôt la sienne ». Afin de ne jamais oublier cette retraite il écrivit sur une feuille neuf résolutions, dont l'avant-dernière disait : « Chaque jour je consacrerai quel-

que temps à la méditation et à la lecture spirituelle. Au cours de la journée, je ferai une courte visite, ou du moins une prière au St Sacrement. Pour la messe, je ferai au moins un quart d'heure de préparation et un quart d'heure d'action de grâce ».

Ce programme de vie sacerdotale ne diffère que sur des points secondaires de celui que nous connaissons déjà. Don Bosco ne marche pas à tâtons ; à partir d'éléments bien définis, il va de l'avant et pour s'accommoder aux circonstances il se fie à son jugement naturel éclairé par la grâce. Toutefois les deux programmes reposent sur les mêmes bases : travail et prière, mortification intérieure et extérieure, et « belle vertu », comme il aime à appeler pudiquement la chasteté. Dans le nouveau programme on discerne mieux la part de l'action. Par exemple, le prêtre Jean Bosco ne fera de promenades que par nécessité : visites aux malades et autres devoirs semblables. Il occupera rigoureusement son temps : « souffrir, agir, s'humilier en tout et toujours quand il y va du salut des âmes » ; il ne s'accordera pas plus de cinq heures de sommeil par nuit et au cours de la journée, spécialement après déjeuner, il ne prendra pas de repos sauf en cas de maladie. Mais l'action s'accompagnera toujours de la prière : comme par le passé, la méditation aura sa place dans l'activité journalière. Oui, dans la méditation quotidienne, le prêtre, assiégé d'occupations diverses, trouvera l'esprit de recueillement et de prière, dont il aura un besoin urgent pour maintenir vive en lui la foi, pour se tenir habituellement uni au souverain prêtre, Jésus-Christ, dont il est le ministre, et pour recevoir des grâces abondantes dans l'exercice de sa mission. Jamais Marthe sans Marie dans la vie sacerdotale de Don Bosco. Ce sera Marthe en prière, ou Marie au travail. Marthe en prière tant que durera pour lui la période de son activité la plus intense, et Marie au travail au soir de ses jours quand son activité sera réduite au minimum ; mais dans une période comme dans l'autre, jamais il n'oubliera le « priez sans cesse ».

Les physiciens, pour déterminer la constitution essentielle d'un astre, emploient un admirable procédé. Ils font passer à travers un prisme la lumière qui irradie l'astre ; le faisceau des rayons lumineux, en traversant le prisme, se décompose et produit une traînée allongée et diversement colorée. C'est le spectre, dont l'analyse permet au savant d'obtenir le renseignement qu'il cherche, par l'analyse spectrale. Don Bosco, âme remplie de Dieu, d'esprit de prière, ne livrait pas la perception immédiate de sa nature et de son intensité ; pour en connaître le caractère et en mesurer le degré, il faut se livrer à un examen attentif des actions de sa vie de tous les jours. Peu d'hommes furent aussi extraordinaires sous des apparences aussi ordinaires. Dans les grandes choses comme dans les petites, toujours le même naturel qui, de prime abord, ne révélait en lui rien de plus qu'un bon prêtre. Au début pour accorder à Don Bosco toute l'admiration qu'il méritait, il fallait vivre habituellement avec lui et l'observer à tous moments, en chaque rencontre, accident ou entreprise ; alors, si l'on avait le coup d'œil, on discernait l'efficacité de son action ; ou bien, comme dit Pie XI, il fallait posséder la difficile intuition qui distingue promptement un homme d'un autre homme. Rien d'étonnant donc si certains ne le comprirent pas tout de suite, ou si d'autres le comprirent mal ou même à contresens. Peu nombreux, certes, ces derniers, et toujours plus rares à mesure que le temps passait, mais il y en eut. Et pour nous borner à notre sujet, nous dirons que dans les années de sa plus grande activité, tous ne virent pas quel homme d'oraison était Don Bosco ; et même pouvons-

nous ajouter, ceux qui ont écrit sur lui n'ont pas toujours pénétré à fond son esprit de prière intime, parce que préoccupés de raconter ses hauts faits. Par ailleurs, nous possédons actuellement une richesse biographique qui nous permet des recherches sur sa vie intérieure ; nous allons nous y essayer modestement.

La manifestation spontanée et surnaturelle de l'âme de Don Bosco à peine devenu prêtre fut le patronage du dimanche. Il ne le créa pas de toutes pièces ; le terme lui-même *oratorio festivo* ne jaillit pas du premier jet. Il y avait les catéchismes des jeunes dans chaque paroisse ; il y avait les « oratoires » de St-Philippe Neri et de St-Charles Borromée. Don Bosco, quand par suite des conditions de l'époque de nombreux jeunes ne connurent plus la paroisse, organisa des patronages interparoissiaux pour recueillir les brebis errantes ; en plus du catéchisme, il coordonna toute une série d'exercices qui remplissaient le dimanche entier. Son grand amour de Dieu avait fait naître en son cœur un sentiment très vif de la parole évangélique « laissez venir à moi les petits » (Mat 19, 14), d'autant plus qu'il voyait se préparer pour la jeunesse des embûches nombreuses et multiformes. « Mon délice, disait-il en parlant de son jeune sacerdoce, était de faire le catéchisme aux enfants, de m'entretenir avec eux, de leur parler ». Il semble même que les enfants sentaient instinctivement le charme de ce dévouement salutaire ; en effet, à peine installé à Turin « je me trouvais tout de suite entouré d'une bande de garçons qui me suivaient à travers les rues et les places ». Si bien que les grouper lui coûta moins de fatigue que pour les accueillir et s'en occuper.

Il n'avait qu'un seul but : les unir à Dieu par l'obéissance aux commandements de Dieu et aux lois de l'Eglise. Aussi sa grande préoccupation était-elle qu'ils entendent la messe le dimanche, qu'ils soient fidèles à leurs prières matin et soir et que, en définitive, ils puissent bien se préparer à la confession et à la communion. En même temps, il imaginait toutes sortes de jeux pour les attirer et les garder près de lui, à la manière d'un

aimant ; mais l'aimant le plus puissant n'était-ce pas lui avec son inépuisable bonté ? Aussi pouvait-il en toute vérité appeler le dimanche « le jour sanctifié ». Et c'est très justement qu'il attacha à ces rencontres dominicales le nom « d'Oratoires », qu'il choisit entre beaucoup d'autres, parce qu'il répondait pleinement à son idéal. Très populaire en Italie, ce terme attend encore des dictionnaires sa nouvelle signification, à côté de l'ancienne : petit édifice ! L'oratoire de Don Bosco est une « maison spirituelle » composée de ces « pierres vivantes » que sont des centaines d'enfants, de préadolescents et d'adolescents, qui se pressent partout où se trouve quelqu'un qui les appelle autour de lui, le jour du Seigneur, pour adorer Dieu et leur enseigner comment l'adorer toute leur vie.

Dans son Oratoire combien se répandait la piété de Don Bosco ! Il commença avec un seul garçon le 8 décembre 1841. Or avant de lui donner sa première leçon de catéchisme, il s'agenouilla et récita un *Ave Maria*, pour demander à la Sainte Vierge de l'aider à sauver cette âme. Emouvante et féconde prière ! Le 8 décembre 1885, au cours d'une conférence aux Coopérateurs, il comparait ce qui avait été fait jusqu'ici avec ce qui existait quarante ans auparavant et il déclarait que tout cela était l'œuvre de Marie Auxiliatrice, en réponse à cet *Ave Maria* « dit avec ferveur et intention droite ». Et, effectivement, les premiers effets de cet *Ave Maria* ne se firent pas attendre longtemps. Le dimanche suivant, le garçon ne reviendra pas seul, mais accompagné d'un groupe de pauvres enfants de la rue comme lui. Don Bosco les accueillit et s'entretint avec eux avec sa charmante amabilité. D'une semaine à l'autre le nombre de ses catéchisés augmentait, et avec le nombre, la docilité et la joie. Pour la fête de Noël, plusieurs firent déjà la sainte communion ; pour la Purification et l'Annonciation, ce fut le chant de beaux cantiques que Don Bosco leur avait appris en l'honneur de la Vierge ; enfin, parmi les plus instruits, beaucoup s'approchèrent des sacrements. Don Bosco était aux anges.

Ces premières réunions bruyantes se tenaient dans un lieu de silence, presque monacal, que ne rompaient qu'au moment voulu et modérément les hôtes du « convitto » ecclésiastique de Turin¹. C'est là que les nouveaux prêtres du Piémont achevaient leur formation en approfondissant la théologie morale et pastorale et l'exercice du ministère sous la conduite de guides compétents, parmi lesquels on remarquait saint Joseph Cafasso. Notre apôtre zélé ne pouvait trouver meilleure école pour s'entraîner à sa mission. Les trois années qu'il y passa contribuèrent beaucoup et de manière définitive à la formation de son esprit. La grâce que lui accorda le Seigneur, en le mettant tout près du grand formateur d'âmes sacerdotales, ne resta pas infructueuse. A l'école du Saint il se nourrit avidement de cette piété, dont il avait déjà eu un avant-goût par intuition surnaturelle, une piété faite « de confiance illimitée dans la bonté et l'amour de Dieu pour nous ». De ses conférences théologiques et de sa direction spirituelle il apprit la manière d'entendre les confessions « avec piété, science et prudence » ; dans les leçons d'éloquence sacrée il s'entendit redire que la chaire n'est pas une occasion de montrer son talent, mais que « le paradis veut être observance des commandements de Dieu, prière, dévotion à la Vierge, fréquentation des sacrements, fuite de l'oisiveté, des mauvaises compagnies, des occasions dangereuses ; charité envers le prochain, patience dans les épreuves ; enfin, ne terminer aucune prédication sans le rappel de quelques vérités éternelles ». Don Bosco partage avec lui l'assistance religieuse des prisonniers et participe avec lui à des Retraites.

A la vue de cette piété ardente en milieu de travail apostolique, sa ferveur s'accroît encore. De même, au cours des conversations journalières, il recueillait de sages conseils sur « la ma-

¹ Ecole de théologie et de pastorale qui offrait aux jeunes prêtres un complément de formation en vue de leur ministère (cf. *Souvenirs* ..., p. 127, note).

nière de vivre en société, de traiter avec le monde sans se faire l'esclave du monde, de devenir de vrais prêtres munis des vertus nécessaires, des ministres capables de donner à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ».

Mais il n'est pas question de retirer quoi que ce soit à Dieu, si ce n'est pour donner son dû au prochain. A la longue, l'apôtre risque de s'illusionner, et de paraître supposer que le service du prochain le dispense de s'entretenir assidûment et intérieurement avec Dieu. A cette époque, Don Bosco ajoute un codicille à son programme sacerdotal, qui lui a été dicté très probablement par cette grande maîtresse de sagesse qu'est l'expérience. Le voici : « *Bréviaire et confession*. Je m'efforcerai de réciter pieusement mon bréviaire et, de préférence, à l'église pour qu'il me serve de visite au St Sacrement. Je m'approcherai du sacrement de Pénitence tous les huit jours et j'essaierai de tenir la résolution que je prendrai à chaque confession. Lorsque je serai appelé à entendre les confessions des fidèles, s'il y a urgence, j'interromprai mon bréviaire et j'abrègerai ma préparation et mon action de grâce de la messe, pour pouvoir me prêter à ce saint ministère ».

L'esprit d'oraison, quand il est devenu une habitude, confère une empreinte de sincérité et un sens vigilant de la mesure, qui sautent aux yeux des observateurs pas trop superficiels. C'était le cas de Don Bosco. Au Convitto, saint Joseph Cafasso recevait périodiquement en direction spirituelle des hommes d'affaires, des hommes politiques connus et des membres de la noblesse turinoise. Ces gens d'expérience remarquèrent vite Don Bosco, au point qu'ils le considérèrent dès lors « comme un véritable homme de Dieu, et qu'ils l'avaient en grande vénération », comme en font foi des témoignages recueillis de la bouche même de ces messieurs².

² cf. Lemoyne, *Memorie biografiche*, II, 192.

Au séminaire, Don Bosco avait fait une connaissance qui devait lui être précieuse : celle de l'abbé Borel de Turin, qui y était venu pour prêcher la retraite. « Il entre à la sacristie, écrit Don Bosco, le visage souriant, avec des paroles plaisantes, mais toujours assaisonnées de pensées morales ». On dit que la première impression est la bonne, et ce fut le cas. Le prêtre se révèle prêtre « dans ses relations avec Dieu » (Héb. 5, 1). C'est là que l'on discerne si le prêtre est un homme de piété ou s'il agit par habitude. L'abbé Bosco ayant observé « sa préparation et son action de grâce de la messe, son attitude fervente dans la célébration », se rendit compte « tout de suite » qu'il était « un digne ministre de Dieu », et l'abbé Bosco s'y connaissait en piété. Lorsque, par la suite, il l'entendit prêcher, il jugea qu'il était un « saint », et voulut « s'entretenir avec lui des choses spirituelles ». Il voulait non seulement se confesser comme d'habitude, mais s'entretenir, c'est-à-dire parler sur des sujets intimes et importants par rapport à l'âme.

Le souvenir de cette retraite demeura profondément gravé dans l'âme de Don Bosco. Aussi, durant les trois ans qu'il passa au Convitto, s'estimait-il heureux d'échanger quelques paroles avec l'excellent prêtre et celui-ci, de son côté, l'invitait volontiers à accomplir les cérémonies liturgiques, à confesser, et à prêcher avec lui. Invitations peu fréquentes, étant donnée l'activité proverbiale de l'abbé Borel – une nature de vif argent – que ses collègues appelaient « le bersagliere de la sainte Eglise ». Ces deux hommes étaient nés pour s'entendre.

Don Bosco connaissait donc déjà bien le bon abbé et sa de-

meure, lorsque le bruit se répandit qu'il allait prendre une chambre chez lui. Ce fut à la fin du séjour de trois années au Convitto. L'idée ou plutôt l'inspiration venait de la sainte âme de Cafasso, résolu à empêcher que Don Bosco ne s'éloigne de Turin. Don Borel habitait au Refuge, nom sous lequel on désignait un ensemble d'instituts de bienfaisance fondés par la générosité royale de la Marquise Barolo¹. Don Borel y remplissait le rôle de recteur et de directeur spirituel.

Avec une docilité filiale envers son directeur spirituel, et voyant dans son conseil la manifestation de la volonté de Dieu, Don Bosco, sans s'arrêter aux autres idées qui lui venaient à l'esprit, transporta au Refuge le Quartier Général de l'oratoire, qui tendait à devenir une institution. « Quartier Général » semblera un grand mot, si on l'applique au maigre espace qui lui était assigné ; mais non, si l'on pense que c'est là que pendant trois ans Don Bosco fut le chef suprême de sa jeune et belle armée. Ajoutons que son état-major était constitué par la charité, assistée des vertus que St Paul énumère dans le célèbre chapitre treizième de la première Lettre aux Corinthiens.

Les occasions ne lui manquèrent pas pour lui rappeler que la « charité est patiente ». Ses trois ou quatre cents gamins finirent par fatiguer les nerfs de la Dame du Refuge, à tel point qu'un beau jour elle obligea Don Bosco à les mettre à la porte. Finalement, sur son refus, elle le congédia, avec le regret de se priver définitivement d'une précieuse collaboration, étant donné qu'elle le voyait fermement résolu à continuer son entreprise. Ces gamins troublèrent l'amour de la tranquillité ou les exigences excessives des citadins habitant près des lieux où, successi-

¹ La marquise Barolo, dont le père descendait du grand Colbert, faisait figure de dame d'œuvres dans les salons turinois. Elle avait fondé principalement deux œuvres le *Refuge*, grand internat pour fillettes pauvres et l'*Œuvre de Sainte Philomène* pour petites infirmes. Don Bosco fut le « directeur spirituel » de cette dernière (cf. *Souvenirs* ..., p. 137-140).

vement, il rassemblait sa troupe dominicale ; ils excitèrent les susceptibilités ombrageuses des autorités civiles et politiques qui, prêtant main forte aux particuliers, les pourchassaient d'ici de là, ou les surveillaient comme s'ils étaient un danger pour l'ordre social ; ils agaçaient les habitudes des paroisses, qui redoutaient fort les soucis qui pouvaient naître de ces nouveautés ; enfin, ils aggravèrent la mauvaise volonté des personnes qui avaient des intérêts plus ou moins avouables à mettre des bâtons dans les roues à Don Bosco, surtout lorsque, repoussé de partout, il en fut réduit à rassembler ses gosses dans un grand pré éloigné de toute habitation. Attristé mais non découragé, Don Bosco opposait aux hostilités sans cesse renaissantes une héroïque force d'âme, qui est un don de l'Esprit Saint.

Une force qui vient d'une source si haute fait que l'homme est prêt à tout, intrépide contre tous, et exempt de toute ostentation. Don Bosco en est la preuve. Oh ! ce n'était pas précisément une partie de plaisir, humainement parlant, que de passer tous les dimanches en compagnie de tant de garçon rudes, tapageurs, querelleurs, et parfois ingrats et grossiers et, comme il le faisait, d'instruire ces garnements obtus, entêtés et paresseux ... On aurait dû admirer Don Bosco, le favoriser, ou du moins le laisser en paix parmi ces gamins dont il aimait se proclamer le chef. Mais les œuvres de Dieu naissent et croissent sous les coups des ennemis et des amis. Lui, supportait calmement sa souffrance, levait les yeux vers le ciel, dont il attendait aide et réconfort. Alors déjà tout ce qu'il y a de plus difficile et de plus contraire à la nature semblait pour lui facile et agréable. La force des saints est d'une autre trempe que celle des stoïciens, elle est solide et inflexible ; confiants dans le secours de la grâce, les saints prient, prennent patience et sont vainqueurs. Le courage des philosophes s'épuise dans l'égoïste satisfaction de l'amour-propre, où il prend son inspiration et sa règle ; le courage chrétien aiguise l'esprit et le pousse à chercher des voies toujours nouvelles, humbles parfois et humiliantes, sans autre

ambition que de servir les intérêts de la gloire de Dieu et le bien du prochain.

Les « patronnés » de la première heure, qui se sont détachés de lui, mais ont toujours vécu avec lui ou près de lui, au souvenir de ces années héroïques ont conservé vivante en leur cœur l'image de sa bonté vraiment paternelle ... Chez un homme aussi complexe et aussi complet que D. Bosco, la bonté n'avait rien d'une certaine sensibilité qui dégénère facilement en faiblesse ; la bonté de Don Bosco, éclairée par l'intelligence et la foi, et enflammée par le contact habituel avec Dieu, se traduisait en affection surnaturelle, la même pour tous, et enrichissante pour tous. Voilà pourquoi, au milieu de ces ennuis, dont beaucoup de ces garçons ne comprirent la gravité que plus tard, on le voyait tranquille et serein, toujours penché affectueusement sur l'âme de ses protégés. Il s'était si bien emparé des cœurs que, en quelque lieu qu'il se retirât pour confesser, ils ne voulaient s'adresser à aucun autre et ils faisaient cercle autour de lui, souriants et confiants. Plus tard, quand on put jouir d'un bout de terrain entre les murs de l'Oratoire, ils apportaient leur repas et restaient avec lui jusqu'au soir. Devenus adultes et revivant toutes ces péripéties, ils disaient : c'était un ange parmi nous.

C'est ce que les Actes des Apôtres racontent du premier martyr St Etienne : « Tous ceux qui siégeaient au Sanhédrin avaient les yeux fixés sur lui, et son visage leur apparut semblable à celui d'un Ange » (6, 15). Don Bosco, lui aussi, était « rempli de grâce et de courage », et sa conduite au milieu de tant de traverses, ne s'explique pas autrement. Les sanctuaires de la banlieue, dédiés à la Vierge Marie, le savent bien, et surtout celui de la Consolata, où il conduisit si souvent son patronage nommé. Le savaient aussi l'abbé Borel et beaucoup de dignes prêtres, ainsi que les plus pieux de ses garçons qui s'unissaient intimement à sa prière et qu'il guidait vers une perfection plus haute. Ce sont des faits qu'il faut rappeler, si l'on veut comprendre pleinement ces lignes des « Souvenirs » : « C'était mer-

veille de voir comment se laissait conduire une bande qui m'était d'abord presque inconnue, et dont on pouvait dire qu'en majeure partie *elle était comme le cheval et le mulet dénués d'intelligence* (Ps 31, 9). J'ai toujours admiré en eux un grand respect pour les choses de l'Eglise, pour ses ministres, et un grand attrait pour s'instruire des dogmes et des préceptes de la religion ». Pour des chevaux fous et des mulets fantasques ce n'est vraiment pas si mal ! Mais leur dompteur possédait abondamment, pour eux, ce don de l'intelligence qui leur manquait d'abord et qu'ils acquirent par la suite. Dès lors on comprend pourquoi, face aux plaintes qu'il entendait sur le compte de Don Bosco, Don Cafasso finissait invariablement par le même refrain : « Laissez-le faire ! Laissez-le faire ! »

Mais il n'y a qu'un dimanche par semaine ! Et les autres jours ? N'allons pas croire que l'Oratoire n'occupait Don Bosco que le dimanche. Tel que Don Bosco l'a connu, il est le siège d'une autorité paternelle qui, en s'attachant l'âme des jeunes, les suit partout et directement : auprès des parents, des patrons, des maîtres, partout où il est possible d'exercer une influence salutaire sur leur conduite. Et puis, pour Don Bosco, il y avait encore des institutions religieuses, des collèges, des écoles publiques et privées, des prisons, des écoles du soir, des hôpitaux, des prédications, des publications, sans parler du Refuge ; tout un champ de travail quotidien qui ne connaissait pas de frontières. Une pareille activité le mettait naturellement en contact avec une foule de gens qui, à leur tour, lui demandaient service pour la prédication, les confessions ou la célébration des messes. Il écrivait vers 1845 : « Etant donné qu'à peine arrivé à la sacristie, on cherche à me parler pour avoir un conseil ou pour se confesser, je ferai une courte préparation à la sainte messe avant de sortir de ma chambre ». Remarque précieuse sur sa piété : ni scrupule (une courte préparation), ni laisser-aller facile.

C'est à cette époque qu'appartiennent certains bouts de car-

ton qui lui servirent de signes pour son bréviaire pendant quarante ans, et qui sont des autographes portant des pensées avec lesquelles il voulait se familiariser. Onze pensées bibliques lui rappelaient à l'esprit la Providence divine, la confiance en Dieu, la fuite des occasions, le détachement des biens de la terre, la réflexion avant de parler, la justice divine, l'amour des pauvres, l'honneur dû aux supérieurs, l'oubli des offenses. Cinq maximes patristiques lui rappelaient le fréquent examen de conscience, l'adhésion humble et entière aux enseignements de l'Eglise, la garde jalouse des secrets, l'efficacité du bon exemple, le zèle pour la salut des âmes et de la sienne. Trois citations de Dante l'élevaient jusqu'aux « étoiles », c.-à-d. jusqu'à la pensée du ciel. Enfin quatre vers de Silvio Pellico lui rappelaient quelle devait être la politique de l'homme de Dieu en ces temps d'ardentes passions : à savoir la politique de l'Italie, unie dans la foi, l'espérance et la charité...

Silvio Pellico et Don Bosco se connaissaient très bien. C'est pour Don Bosco que le poète avait composé le beau cantique *Angioletto del mio Dio*, « petit ange de mon Dieu » et il nourrissait pour lui une sincère estime. Comme il était secrétaire de la marquise Barolo, il mit certainement la main à la lettre par laquelle la noble Dame communiquait au Recteur du Refuge ses décisions à l'égard de Don Bosco. Elle y redisait en termes diplomatiques le brutal « ou bien », ou bien » qu'elle lui avait déjà intimé de vive voix, sans échappatoire possible : ou abandonner l'Oratoire, ou quitter le Refuge. La longue lettre revêtue de la signature de la baronne, mais rédigée dans le style aimable du secrétaire, nous est très précieuse grâce à cette courte phrase, qui en constitue le point le plus lumineux : « Don Bosco me plut dès l'abord et je lui trouvai un air de recueillement et de simplicité qui n'appartient qu'aux saints ». L'écrivain rédigea en termes choisis le jugement de la marquise, mais ce jugement était sûrement le sien.

Aujourd'hui, parler de l'Oratoire c'est mentionner une institution si commune en Italie qu'il semble qu'il en a été toujours ainsi, et que l'on ne sent pas le besoin de chercher à qui en savoir gré. Le nom de Don Bosco est lié indissolublement avec un Oratoire, l'Oratoire par excellence, l'Oratoire du Valdocco. Ce n'est pas sans un dessein mystérieux de la Providence que le centre d'où se sont propagées les œuvres de Don Bosco porte un nom consacré par l'usage pour indiquer un lieu d'oraison. Un lieu tire son nom de ce qu'on y fait de principal : si donc un lieu où l'on « agit » tellement s'appelle un lieu d'oraison (ou, si vous préférez, de prière) cela voudra dire que dans les œuvres de Don Bosco la prière doit venir en premier lieu, et ensuite l'action. C'est ce que confirment les paroles mêmes de Don Bosco, car, au début, il y eut des gens qui trouvèrent à redire sur l'opportunité de tant de cérémonies religieuses et d'exercices de piété ; mais Don Bosco leur fermait la bouche en leur répondant toujours la même chose : « J'ai donné le nom d'Oratoire à cette maison pour indiquer clairement que la prière est la seule puissance sur laquelle nous avons à faire fond ».

Et, à l'Oratoire, on respirait la piété comme l'air : la piété se lisait sur le visage des garçons, la piété était l'âme de tout et de tous. Là était le réflexe sacerdotal de l'âme sacerdotale de Don Bosco. Un prêtre, qui a un grand esprit d'initiative, mais qui ne possède pas au même degré l'esprit de prière, pourra fort bien dans l'Eglise organiser « à partir du limon de la terre », mais certainement pas répandre « l'esprit de vie » (cf. Gen 2, 7). Si d'autres que lui ne remédient pas à ce manque, ces organisa-

tions ne seront pas vitales. Pour Don Bosco Dieu était le principe et la fin de tout. Ses occupations pressantes ne lui permettaient pas de longues heures de prière, mais sa mère, qui dormait dans une chambre contiguë à la sienne, avait de bonnes raisons de penser qu'il passait en prière une partie de la nuit. A l'entrée de sa chambre, un papier imprimé l'invitait à dire : « Loué soit Jésus-Christ ». Un autre, sur le mur, lui rappelait « qu'une seule chose est nécessaire, sauver son âme » ; un troisième lui rappelait la devise chère à St Fr. de Sales et qui sera celle des salésiens : « Donnez-moi des âmes, gardez le reste ». Des aspirations exprimant le désir de son salut éternel et le souhait du salut de tous lui étaient habituelles. Que dire des fréquentes manifestations de piété intime, qu'étaient le respect, l'amour et l'estime pour chaque acte du culte, pour chaque pratique approuvée, recommandée par l'Eglise ? Par exemple, l'usage des sacrements, l'assistance aux cérémonies religieuses, la récitation du chapelet en commun, l'Angélus, la bénédiction de la table, le chemin de Croix ? Il avait une grande dévotion pour les mystères de la passion et de la mort de Jésus. Il méditait ses souffrances avec un sentiment si vif que, lorsqu'il en parlait, il s'attendrissait ; les paroles mouraient sur ses lèvres et les auditeurs pleuraient. Ajoutons que, peu après s'être installé au Valdocco, il s'inscrivit au tiers-ordre franciscain, revêtit l'habit, fit son noviciat et sa profession. Au reste, qu'il fût un prêtre exemplairement pieux, cela sautait aux yeux de tous ceux qui l'observaient lorsqu'il priait à haute voix : il prononçait les paroles avec une sorte de vibration ardente, qui manifestait la ferveur de sa charité. C'est pourquoi l'humble poète qui en 1846 composa, pour être mises en musique, quelques strophes en son honneur afin de célébrer son retour d'une longue convalescence, se fit l'interprète du sentiment unanime, en chantant « l'homme sage, l'homme pieux, l'homme orné de vertus ».

A ce chœur des voix contemporaines font écho des témoignages très postérieurs, mais émanant de témoins oculaires et très

dignes de foi. De grands soucis assaillaient alors Don Bosco : mener de l'avant l'Oratoire qui comptait sept cents garçons, en ouvrir et diriger deux autres à Turin, créer l'internat, ouvrir ses portes aux pauvres clercs dispersés par la fermeture brutale des séminaires, en remplissant au-delà du croyable son étroite maison, résoudre le problème du pain quotidien ; jeter les bases de la future Congrégation au milieu des bouleversements publics, qui donnaient bien du fil à retordre aux autorités ecclésiastiques, partager avec un bel esprit apostolique les anxiétés de son évêque, devenu signe de rudes contradictions. Tout cela porterait à supposer que du matin au soir Don Bosco était dans une agitation extrême et que sa tête ressemblait à une chaudière sous pression. Rien de tel. Un vénérable ecclésiastique, qui le voyait de près, nous dit que, sur son visage, transparaissait une pensée si évidente de la présence de Dieu que, en l'observant, venait à l'esprit cette parole de l'Apôtre : « Notre conversation est dans les cieux » (Ph 3, 20). Partout, même à table et dans sa chambre, on le trouvait calme dans ses actions, recueilli dans ses regards, la tête inclinée comme quelqu'un qui se tient en présence d'un grand personnage ou devant le saint sacrement. Quand il marchait, il paraissait concentré, et il était évident qu'il était absorbé dans la pensée de Dieu. Le même témoin raconte que parfois on lui demandait des conseils spirituels alors qu'il semblait accaparé par des affaires d'un tout autre genre, et qu'il répondait toujours en homme qui vit plongé dans la méditation des choses de Dieu. Un autre témoin, qui vécut sous la direction de Don Bosco aux tout premiers temps de l'Oratoire, déclare qu'il l'observait pendant les prières en commun et il note avec quel goût il prononçait les mots : « Notre Père qui es aux cieux » ; on distinguait sa voix dans le concert général par un ton indéfinissable qui émouvait et attendrissait les auditeurs. Bien que rien d'extraordinaire ne marquât son attitude, il avait l'habitude, à la sacristie ou à l'église, de ne pas s'appuyer sur les coudes ; l'avant-bras sur le bord du banc ou

du prie-Dieu, il gardait les mains jointes en tenant un livre. Le célèbre moraliste que fut Mgr Bertagna, résumant l'attitude de Don Bosco en prière, disait qu'il « ressemblait à un ange ».

Quant à son extérieur, nous disons que les écrivains et les peintres le représentent un peu « confit » ; nous qui l'avons connu, nous n'admettrons jamais un Don Bosco maniéré. Un homme supérieur qui est aussi un grand saint connaît le sourire, non pas ce sourire constant et insignifiant ou purement instinctif, mais un sourire voulu et rayonnant de pensée, un sourire dirigé vers un but, et qui, si tôt le but atteint, s'efface. Chez un saint la bonté douce et aimable ne se sépare jamais de la dignité tranquille et sereine. Double élément que cette dignité et cette bonté, qui sont une marque et comme un sceau du Créateur dans la créature. C'est pourquoi la vue d'un saint, dans l'acte même qui inspire confiance, élève et fait penser¹.

En ce qui concerne Don Bosco, on parle aussi – et c'est vrai – de bonhomie, mais jamais de faiblesse. Nous préférons dire : simplicité évangélique, la simplicité évangélique du « Oui » et du « Non » (Mt 5, 37), assaisonnée de bonté, certes, mais qui respire la force. En somme, l'homme qui est en communion intime avec Dieu empreindra toujours de paisible gravité ses traits et ses attitudes. C'est ainsi qu'imagine Don Bosco quiconque l'a étudié à travers les manifestations authentiques de sa personnalité. De même, il parlait avec calme, lentement, sans complaisance pour les discours profanes, les manières trop vives, les on-dit, les expressions à l'emporte-pièce ; il donnait à chaque mot sa valeur ; « s'il parle un instant, disait Don Francesia, on se sent plein de ferveur ». Et Don Rua : « J'ai vécu aux côtés de Don Bosco pendant trente-sept ans ... Observer Don Bosco

¹ Don Francesia a dit à l'auteur de ce livre : « Don Bosco répandait la joie chez les autres ; mais son visage tendait naturellement vers une certaine tristesse ». Le salésien Don Vismara disait que le sourire de Don Bosco se voyait à peine mais se sentait.

dans ses actions, même les plus simples, me faisait plus d'impression que de lire ou méditer n'importe quel livre de piété » ...

A ses missionnaires, St Vincent de Paul disait un jour : « Même quand vous ne prononcez aucune parole, si vous êtes tout plongés en Dieu, vous toucherez les cœurs par votre seule présence ... Les serviteurs de Dieu ont des apparences qui les distinguent des hommes charnels. C'est une certaine attitude extérieure humble, recueillie et pieuse, qui opère sur l'âme qui la voit. Il y a ici des personnes si pleines de Dieu que je ne les regarde jamais sans en être frappé. Les peintres, dans les portraits des saints, les représentent entourés de rayons ; c'est un fait que les justes, qui vivent saintement sur la terre, répandent autour d'eux une certaine lumière qui leur est particulière ». De même le biographe de St Bonaventure, après avoir dit que « nous manquons de documents pour connaître son progrès dans la prière et le don sublime de la contemplation », considère « les fruits de sa vie intérieure et sa continuelle union à Dieu » et il note qu'il « portait sur son visage cette paix ineffable, cette grâce bienheureuse qui ravissait tous ceux qui le regardaient ». C'est ce que confirme un contemporain qui écrit, à propos du Concile de Lyon, où Bonaventure mourut : « Le Seigneur lui accorda cette grâce, que tous ceux qui le voyaient l'aimaient de tout cœur »². Il suffit de changer le nom, et nous sommes en présence de Don Bosco !

Don Bosco qui aima les Exercices Spirituels de St Ignace pour lui-même et pour les autres, inaugura en 1847 les Retraites fermées pour les jeunes travailleurs. Il les organisa plus tard dans ses maisons, au moment de Pâques. Il faisait lui-même sa retraite, aussi longtemps qu'il le put, au sanctuaire St-Ignace, un ermitage situé au-dessus de Lanzo Torinese. Sur un billet qu'il

² L. Lemmens, *St Bonaventure*, Livre I, ch. VIII, 263.

a conservé, nous lisons avec émotion des « résolutions prises au cours de sa Retraite de 1847 ». Les voici :

- chaque jour : visite au saint sacrement.
- chaque semaine : une mortification et la confession.
- chaque mois : lire les prières de la bonne mort.
- *Seigneur, dis-moi ce que tu commandes et commande ce que tu veux.*
- le prêtre est l'encensoir de la divinité.
- il est le soldat du Christ.
- la prière pour le prêtre est comme l'eau pour le poisson, l'air pour l'oiseau, la source pour le cerf.
- celui qui prie est comme celui qui vient de chez le Roi.

C'est la troisième fois que nous rencontrons les résolutions relatives à la prière. Nous n'ignorons pas que dire et faire sont deux choses différentes. Il faut tout de même tenir compte du caractère de Don Bosco. Ce n'était ni un cérébral ni un émotif, mais un volontaire, aux idées claires et aux sentiments purs. De pareils tempéraments, fermes et tenaces, quand ils veulent, ils veulent vraiment. Ce qui n'est pas le cas ni des spéculatifs ni des passionnés. Don Bosco avait une volonté de fer.

C'est plutôt un autre problème qui se pose ici. Etant donné la maîtrise de soi qui est le propre des natures volontaires, comment se fait-il que l'on ait vu assez souvent Don Bosco pleurer ? Il pleurait tantôt en célébrant la messe, tantôt en distribuant la communion, ou simplement en bénissant le peuple à la fin de la messe. Il pleurait en pensant à ses enfants après la prière du soir, en faisant une conférence à ses auxiliaires, en donnant les souvenirs de retraite ; il pleurait en parlant du péché, du scandale de l'immodestie, des ingratitude des hommes envers l'amour de Jésus-Christ pour nous, ou en exprimant ses craintes pour le salut éternel de quelqu'un. A propos des désordres du Carnaval, dit un témoin, « il nous exhortait à recevoir la sainte communion, et à faire des heures d'adoration devant le Tabernacle ; et pendant qu'il parlait des injures que recevait

Jésus-Hostie, surtout en ces jours-là, il pleurait et nous faisait pleurer ». Et le Cardinal Cagliero : « En prêchant sur l'amour de Dieu, sur la perte des âmes, sur la passion le Vendredi-Saint, sur l'Eucharistie, la bonne mort et l'espérance du Paradis, mes compagnons et moi l'avons vu plusieurs fois verser des larmes d'amour, de douleur ou de joie ; des larmes d'un saint transport, quand il parlait de la Sainte Vierge, de sa bonté et de sa pureté immaculée ». Au sanctuaire de la Consolata, il éclata en sanglots dans un sermon sur le jugement universel, alors qu'il décrivait la séparation des réprouvés et des élus. De même, plusieurs fois en parlant de la damnation éternelle, si bien qu'il amenait au repentir les pécheurs obstinés, lesquels, après la prédication, le cherchaient pour se confesser. Enfin, Don Lemoyne, son consciencieux biographe, écrit : « Nous qui rédigeons ces pages, nous fûmes témoins avec mille autres de ce don divin qui fut accordé à Don Bosco, avant et après la fondation de l'Oratoire et qui dura jusqu'à sa mort »³.

La question se pose de savoir si, ici, il s'agit réellement de ce don mystique, et en ce cas, si cela nous donne le droit d'affirmer que Don Bosco jouissait de la grâce de l'oraison passive. Nous reviendrons plus à loisir sur la question. Pour le moment contentons-nous de remarquer que, dans les cas que nous signalons, les larmes de Don Bosco étaient la preuve de sa grande union avec Dieu ; et puisque l'union à Dieu est prière, on voit qu'un très profond esprit de prière devait animer Don Bosco au milieu de l'intensité croissante de son action.

Dans l'ascèse de Don Bosco, une part prépondérante concerne l'Eucharistie, amour de toute sa vie et objet constant de son zèle sacerdotal. Aussi ce fut pour lui un jour d'extrême allégresse lorsqu'il obtint que le Roi du Ciel eût une place à l'Oratoire. Il reçut cette grande grâce en 1852, après l'érection de

³ Lemoyne, *Memorie* ..., IV, 307 sq.

l'église dédiée à St-Fr. de Sales ; depuis lors, le saint édifice devint le centre de ses affections. On ne peut décrire avec quelle allégresse il annonça l'heureuse nouvelle à ses élèves. Par la suite, chaque fois qu'il pouvait respirer un peu, il allait y adorer le divin Sauver, dans cette attitude qui était plus celle d'un ange que d'un homme. A tout ce qui concernait le culte divin, il attachait une extrême importance ; propreté et bon ordre des vases sacrés et des vêtements liturgiques, lampe du sanctuaire allumée nuit et jour. Souci de faire penser à Celui qui daignait habiter au tabernacle ; lui-même désirait enlever les toiles d'araignées, épousseter l'autel, balayer le sol, laver les degrés. Rien ne lui échappait de ce qui était nécessaire à la beauté des cérémonies sacrées ; pour les plus grandes solennités, il ne voulait pas de musique profane parce qu'elle risquait de faire perdre le respect de la présence réelle. Son biographe témoigne que, à l'église, sa foi et sa charité pour le divin Sauveur se reflétaient sur son visage.

S'il en était ainsi de sa prière, quelle aura été sa messe ? Il la célébrait recueilli, pieux, exact ; il prononçait les paroles avec clarté et onction ; il avait un goût pour la distribution de l'hostie, et ne réussissait pas à cacher la ferveur de son âme. Rien cependant d'affecté, et qui puisse étonner ; ni trop lent ni trop pressé, il se comportait du commencement à la fin avec calme et naturel en tous ses mouvements. Les fidèles qui ne le connaissaient pas en demeuraient édifiés ; les autres accouraient à sa messe quand ils savaient qu'il célébrait. Des familles qui avaient le privilège de l'oratoire privé se le disputaient. Combien de fois il alla s'agenouiller devant l'autel de l'église de St Fr. d'Assise, près du Convitto ecclésiastique, pour y renouveler les promesses du jour de son ordination sacerdotale. Nous avons les « Rubriques de la messe », qu'il portait habituellement sur lui, usées par un long service ; de temps à autre il priait même ses confidents de l'observer pendant sa messe pour lui signaler éventuellement quelques fautes. Le matin, quand il allait de sa chambre à l'église,

s'il rencontrait des personnes qui le saluaient et lui baisaient la main, il répondait par un sourire, mais sans rien dire, tout absorbé dans la pensée de la célébration toute proche. S'il devait voyager, pour ne pas omettre le saint sacrifice, il abrégait son repos et célébrait de grand matin ; ou bien, au prix de beaucoup de fatigues, il disait sa messe à une heure très tardive. C'est ainsi que le virent à l'autel les salésiens de la première génération, et que nous l'avons vu nous-mêmes, les derniers venus.

Le cœur de Don Bosco, formé à la vie spirituelle dans un précoce et constant amour de la sainte eucharistie, était naturellement porté – ou mieux, providentiellement préparé – à nous donner en lui le prêtre de la communion fréquente. De quelle lumière resplendit en cette sainte mission son zèle angélique ! Des ombres jansénistes couvraient le Piémont. Au Convitto ecclésiastique on enseignait bien les saines doctrines morales, qui visaient à éloigner ces ombres de l'esprit des hommes d'église ; mais combien de temps l'Eglise aurait-elle continué à subir cette épreuve sans le souffle puissant venu de l'exemple de Don Bosco ? Don Bosco agissait, il ne polémiquait pas. Depuis longtemps il avait résolu la question de la communion fréquente, et c'est avec des idées nettes qu'il abordait le saint ministère. Cela nous impressionne quelque peu de relire ceci dans ses « Souvenirs ». « Au début de la deuxième années de philosophie, j'allai un jour faire une visite au saint sacrement, et, comme je n'avais pas le livre de prière, je me mis à lire *l'Imitation de Jésus-Christ* ; je lus quelques chapitres sur le Saint Sacrement ». Touché de la « sublimité des pensées » et de la « manière claire, et, en même temps éloquente, avec laquelle étaient exposées les grandes vérités », il s'éprit tellement de ce livre d'or, qu'il en fit une de ses lectures préférées. Or, en lisant et relisant la partie du livre, tout entière consacrée au *Sacrement de l'autel*, il dut arrêter son attention sur la seconde partie du Chapitre X ; le pieux auteur remarque comment l'ennemi, qui connaît tous les fruits excellents qu'apporte la sainte communion, a recours à tous les moyens pour

en éloigner « les âmes fidèles et dévotes », c'est-à-dire non seulement les simples fidèles, mais aussi les âmes pieuses et consacrées à Dieu. Vieux fléau dans l'Eglise, devait se dire le lecteur réfléchi, que cette infiltration diabolique ! Aussi devait-il d'autant plus avidement boire et convertir en suc le nectar délicieux de l'*Imitation de Jésus-Christ*, en soupirant après le jour où il serait devenu le héraut de la « pieuse exhortation à la sainte communion » parmi la jeunesse du monde entier. Oui, la jeunesse : parce que, si l'on ne voulait pas construire sur le sable, il fallait conduire vite les jeunes au banquet eucharistique, les y conduire en grand nombre et fréquemment, et habituer à ce spectacle les yeux du peuple ! C'est précisément ce qu'il fit. Les observations pleuvaient à flots, mais Don Bosco ne perdait pas son temps à discuter, il préparait des groupes nombreux à la première communion, multipliait les comunions générales, instituait des « Sociétés » et des « Compagnies » avec l'intention d'habituer leurs membres à la communion fréquente et quotidienne, et confessait pendant des heures entières. Dieu seul sait les sacrifices que Don Bosco s'imposait pour conduire efficacement ses enfants à la communion fréquente ; mais il ne pouvait cacher la paix sincère qui inondait son cœur lorsqu'il contemplait les files interminables qui allaient à la Sainte Table et en revenaient. En effet, qu'aurait pu désirer de mieux celui qui vivait l'âme fixement tournée vers Jésus-Hostie ?

Il manquerait un élément important à ce chapitre, si l'on ne disait comment, en ces années, Don Bosco usait de la confession. Dans la vie spirituelle, le choix d'un bon directeur est la condition ordinaire du progrès. C'est à cela qu'il fait allusion dans ce texte bien connu « Celui qui se constitue son propre guide, se fait le disciple d'un sot »⁴. St Bernard adresse ces lignes non à un débutant quelconque, mais à un ecclésiastique expérimenté. Dans

⁴ St Bernard, *Epist.* 87, 7.

la même page d'ailleurs, il apporte son propre exemple en confirmation de sa doctrine. « Je ne sais, dit-il, ce que les autres pensent sur ce sujet ; je parle par expérience, et quant à moi je déclare qu'il me paraît plus facile et plus sûr de commander à beaucoup que de me conduire moi-même ». Scaramelli, maître insigne de direction spirituelle, en appelle à l'autorité de St Basile pour affirmer que « après les premiers désirs de perfection et après les premières résolutions de s'y engager, le moyen le plus nécessaire pour faire de grands progrès dans le chemin spirituel est sans nul doute le choix d'un bon guide »⁵. Don Bosco, très conscient de ce besoin, à peine arrivé à Turin, se plaça sous la direction de Don Cafasso, auquel il ouvrait sa conscience chaque semaine. Il le trouvait dans l'église St-François d'Assise où son confessionnal était assiégé de pénitents qui attendaient leur tour. Agenouillé par terre, près d'un pilier et face au confessionnal, il se préparait et attendait que le confesseur le vît. Celui-ci, pour ne pas l'obliger à perdre trop de temps, lui faisait signe, en soulevant le petit rideau. Alors, la tête inclinée et dans une attitude pieuse, Don Bosco s'agenouillait dans le confessionnal et, en présence des pénitents édifiés, il se confessait. A maître saint, disciple saint.

⁵ Scaramelli, *Direttorio ascetico*, I, n. 92.

Pendant cette période de sa vie, Don Bosco remplit peu à peu le monde entier de son nom. Journaux de toutes couleurs, opuscules illustrés, photographies répandues à profusion parce que très recherchées, conférences, bref, toutes les trompettes de la renommée rivalisaient pour divulguer les nouvelles concernant ses œuvres. Aucun apôtre n'avait jamais eu pour son apostolat tant de moyens de publicité. Les heureuses réussites qui couronnaient des entreprises difficiles contribuaient à confirmer dans les esprits l'opinion qu'il était un grand saint, selon les uns, un grand homme, selon les autres. A quoi s'ajoutait que lui-même, en faisant appel à la bienfaisance universelle, publiait aux quatre vents sa propre mission, et envoyait aux personnes de tout rang des circulaires écrites en plusieurs langues. Une modestie silencieuse n'était pas précisément le propre de ses méthodes. Il ne manqua pas de gens pour crier au scandale, mais ce fut le scandale des faibles. Bien souvent ses censeurs eux-mêmes furent contraints de l'imiter. Nous possédons un jugement prononcé par Don Cafasso en 1853 pour mettre les choses au point en présence de doctes ecclésiastiques qui se montraient quelque peu hésitants sur le compte de Don Bosco. Ce jugement va bien au-delà des modestes circonstances dans lesquelles il fut prononcé. « Savez-vous bien, vous autres, qui est Don Bosco? Pour moi, plus je l'étudie, moins je le comprends ! Je le vois simple et extraordinaire, humble et grand, pauvre et occupé à des entreprises très vastes et apparemment irréalisables ; et cependant bien que combattu et, dirais-je, incapable, il réussit merveilleusement en ses entreprises. Pour moi, Don Bosco est un mystère ! Je suis certain

pourtant qu'il travaille pour la gloire de Dieu, que Dieu seul le guide, que Dieu seul est le but de toutes ses actions ».

La réserve prudente de saint Joseph Cafasso était alors fort explicable ; mais lorsque la renommée prétendit que Don Bosco était un saint, il n'y eut plus de barrières à opposer. Pourtant la renommée, quand elle résonne aux oreilles de ceux qui sont loin, n'a pas toujours pour elle la simple réalité de la vie, telle qu'elle apparaît aux yeux des proches ... « Il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre » dit le proverbe français ! Mais c'est ici qu'éclate la singularité de Don Bosco ; tous ceux qui ont joui de sa familiarité ont attesté unanimement que plus on le connaissait de près et plus on était fermement convaincu qu'il était réellement un saint. Ceux-là même qui, pendant longtemps, furent attachés à sa personne, et qui eurent le loisir d'observer directement sa vie intime et quotidienne, éprouvaient pour lui une vénération qui ressemblait à un culte. La vie en commun, loin de dissoudre l'enchantement de l'inconnu en réduisant à des proportions plus modestes la voix louangeuse qui courait sur les lèvres des gens, ne servait qu'à lui donner plus de consistance. Qui-conque n'est pas profane en fait de vie spirituelle, sait deux choses : à savoir qu'aucune opinion de sainteté ne peut se former et durer si le supposé saint n'apparaît pas comme un homme de prière, et que pour le discréditer il faudrait peu de chose ; par exemple, qu'il fasse mal le signe de croix. Or Don Bosco vivait sous le regard de beaucoup de gens, si bien que ses actions pouvaient être contrôlées par des observateurs discrets ou indiscrets. Et puis, entre les murs de l'Oratoire, on avait une vraie conception de la piété. C'est donc que l'esprit de prière de Don Bosco était ce qu'est l'esprit guerrier chez un bon capitaine, ou l'esprit d'observation chez un scientifique ou un artiste : une disposition habituelle de l'âme, s'actualisant avec facilité, constance et plaisir visible.

Parmi ceux qui ont grandi à l'école de Don Bosco, il faut réserver une mention spéciale à ceux qui, d'abord formés lente-

ment par lui, puis devenus ses collaborateurs, devinrent les pierres fondamentales de la Société salésienne. Nous les avons connus ces hommes, si divers d'intelligence et de culture, si différents dans leurs aptitudes. En tous, cependant, ressortaient certains traits caractéristiques communs qui constituaient, pour ainsi dire, les linéaments de leur origine. Calme sérénité dans le langage et l'action ; bonté et paternité de manières dans l'accueil ; mais tout particulièrement, pour demeurer dans notre sujet, une piété dont on comprend qu'elle était dans leur pensée le nœud de la vie salésienne. Ils priaient beaucoup, ils priaient avec beaucoup de dévotion ; ils tenaient à ce que l'on prie et que l'on prie bien. Il semblait qu'ils ne puissent pas dire quatre mots en public ou en privé sans parler de la prière. Pourtant, sans excepter Don Michel Rua lui-même, dont le visage ascétique et, à certains moments, presque mystique, attirait l'attention respectueuse, ces hommes ne manifestaient pas posséder des grâces extraordinaires d'oraison. En effet, nous les voyions accomplir avec une simplicité naturelle les seules pratiques de piété voulues par les Règles ou introduites par la coutume. Mais quelle attention dans leur manière de traiter avec Dieu !

Et avec quel naturel, en parlant des choses les plus disparates, ils insinuaient des pensées de foi ! Ils avaient vécu longtemps avec Don Bosco, et cette vie commune avait laissé dans leur existence des traces ineffaçables. Ce que l'Apôtre Paul écrivait aux chrétiens de Corinthe (II Cor 3, 2-3), s'applique fort bien ici. Celui qui aurait désiré connaître quel était l'esprit de prière de Don Bosco n'avait qu'à regarder ses disciples qui sont, pour ainsi dire, sa lettre authentique dans laquelle il s'exprime lui-même.

L'absence de grandes marques extérieures, souvent manifestes

¹ Confident et premier successeur de Don Bosco, à la tête de la Congrégation salésienne, béatifié le 29 octobre 1972.

dans la prière des saints, ne peut donc rien signifier contre l'esprit de prière de Don Bosco, principalement pendant la période la plus active de sa vie où les soucis de toutes sortes se disputaient son temps et ses pensées et attiraient l'attention sur son travail incessant. L'idée de la présence de Dieu était trop enracinée en lui pour que la foule de ses préoccupations puisse faire obstacle à l'union intime et constante avec lui ; et même le sentiment durable de cette présence le maintenait vigilant et tendu vers l'unique but de le servir Lui seul, et lui était une source d'allégresse dans le flot de ses occupations. Rien ne l'intéressait que la recherche parfaite de la volonté divine. Ecrivant un jour à un vertueux prêtre pour l'appeler à l'aide dans l'administration de la discipline de la maison, il usait d'une formule plaisante mais bien dans le style des saints : « Viens m'aider à dire mon bréviaire ». Passer sans cesse d'une occupation à une autre était pour Don Bosco une continuelle psalmodie. En tout ce qu'il faisait il glorifiait Dieu et recherchait amoureusement sa volonté. En réalité, le livre dont le prêtre tourne les pages dans la prière rituelle, lui dit que, de même, il doit dérouler jour après jour son activité devant Dieu en esprit de prière. Saint Augustin voulant que le chrétien convertisse toute sa vie en un hymne de louange à la gloire de Dieu, songe à la harpe de David et écrit : « Le chrétien ne chante pas Dieu seulement avec la langue, mais en prenant dans les mains le psaltérion des bonnes œuvres ». Tel était le bréviaire de Don Bosco.

Dans son discours du 19 mars 1929 pour le décret sur les miracles de Don Bosco, Pie XI rapporte un souvenir personnel. Passant quelques jours avec Don Bosco, sous le même toit, à la même table, et ayant eu plusieurs fois la joie de s'entretenir longuement avec lui, bien que Don Bosco fût toujours très occupé, il avait remarqué une de ses caractéristiques les plus impressionnantes : « Un calme souverain, une maîtrise du temps, qui le faisaient écouter tous ceux qui accouraient vers lui avec une tranquillité telle qu'on eût dit qu'il n'avait que cela à faire ». Si

l'on voulait retenir tous les faits et tous les témoignages qui confirment cette observation, il y faudrait un gros volume. Maîtrise du temps et maîtrise des contretemps ! Car le même calme et la même tranquillité ne le quittaient pas face aux obstacles et aux difficultés de toutes sortes. Parmi nous on se souvient encore d'une parole de Don Rua, son premier successeur : « Lorsque Don Bosco paraissait plus gai que d'habitude, ses collaborateurs instruits par l'expérience chuchotaient avec peine : Aujourd'hui, le bon Père doit être sérieusement ennuyé ». En pareil cas sa force était la prière. L'auteur de l'Imitation (III, 34, 1) fait, en effet, découler la paix et la sérénité parfaite de l'esprit d'une seule cause : l'abandon à Dieu qui est le lot de ceux qui vivent en étroite union avec Lui. Dans la *Jeunesse instruite*², écrite sous l'inspiration de Don Bosco, on lit que parmi les résolutions à prendre les jours de communion il y a celle-ci : « Veiller à ne pas perdre la tranquillité de l'âme, sans laquelle on ne peut faire aucun bien. Pour la conserver, il faut rester étroitement uni à Dieu ».

C'est une belle preuve d'union habituelle avec Dieu que la facilité à parler de Lui avec un accent de vérité. Les fils de Don Bosco la connaissaient bien cette facilité. Dans leurs conversations avec lui, combien de fois n'avaient-ils pas entendu ses thèmes favoris ! « Comme le Seigneur est bon, et combien il prend soin de nous – Dieu est un bon Père, et il ne permet pas que nous soyons tentés au dessus de nos forces – Dieu est un bon maître, qui ne laisse pas sans récompense même un verre d'eau donné par amour pour Lui – Aimons Dieu ! Aimons-le ! Voyez

² Don Bosco, insatisfait par les manuels de piété alors en usage, composa pour ses jeunes un livret où il avait rassemblé des prières courantes alors, certaines qu'il avait lui-même composées, des conseils pour la vie chrétienne, un exposé sommaire des principales vérités chrétiennes. Il l'intitula *La Jeunesse instruite de la pratique de ses devoirs...*, Turin, 1868 ; trad. fr. 1892. Ce manuel, sans cesse remis à jour et réimprimé fut longtemps en usage dans les maisons salésiennes.

comme il a été bon avec nous – Il a tout créé pour nous ; il a institué la sainte eucharistie pour rester avec nous ; à chaque instant il nous comble de bienfaits ! – Quand il s'agit de servir Dieu, il faut être prêt à tous les sacrifices – Rappelez-vous que la foi sans les œuvres est morte – Faisons tout notre possible pour la plus grande gloire de Dieu – Tout pour le Seigneur, tout pour sa gloire ». Les occupations même les plus matérielles n'entamaient pas cette facilité à parler de Dieu. « Parfois, dit Don Rua, quand à une heure tardive nous l'accompagnions vers sa chambre, il s'arrêtait à contempler le ciel étoilé et, oublieux de sa fatigue, il nous entretenait longuement de l'immensité, de la toute-puissance et de la sagesse de Dieu. D'autres fois, à travers la campagne, il nous faisait remarquer la beauté des champs et des prairies, l'abondance et la richesse des fruits et se mettait à parler de la bonté et de la providence divine, si bien que souvent nous disions avec les disciples d'Emmaüs : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant lorsqu'il nous parlait en chemin ? »

Il faisait preuve de la même facilité avec les étrangers à l'intérieur et hors de la maison. A Marseille, chez une insigne bienfaitrice, il cueille une pensée, se tourne vers la dame : « Voici, dit-il, je vous donne une pensée, la pensée de l'éternité ». Avec ou sans fleur, il ne laissait jamais sa pensée en sommeil, quel que fût l'interlocuteur. Une des ses maximes était que « le prêtre ne devait jamais traiter avec qui que ce soit sans lui laisser une bonne pensée ».

Une preuve encore plus évidente de son union habituelle avec Dieu était sa facilité à parler avec onction du paradis. Don Bosco, affirme le Cardinal Cagliero, « parlait du paradis avec tant de vivacité, de goût et d'effusion, qu'il remplissait d'amour ceux qui l'écoutaient. Il en parlait comme un fils parle de la maison de son père : le désir de parler de Dieu l'enflammait plus encore que la récompense promise ». Quand il entendait quelqu'un des siens se plaindre des épreuves, des fatigues, du travail, il l'encourageait : « Souviens-toi que tu souffres et que tu travailles

pour un bon maître, qui est Dieu. — Travaile et souffre par amour de Jésus-Christ qui s'est tant fatigué pour toi. — Un morceau de paradis arrange tout ». A ceux qui l'informaient d'actes d'hostilité à son égard et de difficultés il répondait : « De cela, il n'y a rien au paradis ! Les épreuves de cette vie sont momentanées, mais les joies du paradis sont éternelles ». Un riche, cousu d'or et incroyant, enchanté par ce qu'il entendait dire de lui, était venu le voir par curiosité. « Faisons en sorte, lui dit-il, qu'un jour vous, avec votre argent, et moi avec ma pauvreté, nous puissions nous retrouver en paradis ». Quand il revenait, épuisé de ses quêtes à travers la ville, invité à se reposer avant de se mettre à table ou au confessionnal, il répondait aimablement : « Je me reposerai au paradis ». Au terme de longues discussions, il concluait : « Au paradis, il n'y aura jamais plus de controverses ; nous serons tous du même avis ». Ses exclamations fréquentes : « Quelle joie, quand nous serons tous en paradis ! Soyez seulement bons et n'ayez pas peur. — Croyez-vous, vous autres, que Dieu a créé le paradis pour le laisser vide ? Mais rappelez-vous que le paradis coûte des sacrifices ». A un prêtre riche, mais que l'on disait avare, il parla du ciel avec une telle onction que celui-ci courut vers sa bourse, prit autant de pièces d'or que ses mains pouvaient en contenir et les lui donna de la meilleure grâce du monde. Un jour, il était à table, hors de l'Oratoire, avec un certain nombre de prêtres ; on vanta la bonté et l'excellence des fruits placés sur la table ; alors Don Bosco se mit à parler du paradis avec une telle chaleur que les commensaux s'arrêtèrent de manger et l'écoutaient avec ravissement. Un témoin digne de foi assure que si « on avait demandé à brûle-pourpoint : Don Bosco, où allons-nous ?, il aurait répondu : nous allons au paradis. Le désir continuel du paradis, selon St Augustin, est une prière continuelle. (Ep. 130, 19).

Il adressait facilement une bonne parole, cueillie à l'improviste, alors même qu'il était tout occupé à autre chose. « Don Bosco, dit Don Rua, semblait interrompre ses colloques avec

Dieu pour donner audience et distribuer des pensées et des encouragements inspirés par Dieu ». On ne saurait assez le redire. Citons seulement un cas particulier qui se renouvelait fréquemment. Des prêtres de l'Oratoire allaient souvent se confesser à lui aux heures de distribution d'un volumineux courrier ou de l'expédition de certaines affaires. Après la confession, Don Bosco parlait toujours au pénitent avec des mots et une onction tels qu'il paraissait revenir de l'autel.

Comme il parlait, ainsi travaillait-il. Dans sa parole on sentait l'accent de l'homme habitué à demeurer uni à Dieu ; ses actions portaient la marque toute sacerdotale de son zèle. Zèle signifie ferveur de l'âme. En langage chrétien, St Ambroise l'appelle « la vapeur de la foi » ou « la ferveur de la dévotion ». Le zèle est donc l'émanation extérieure d'une foi intérieure ; il est une « véhémence » de piété envers Dieu, qui, ne se contenant plus, bouillonne en dégageant chaleur et force vive. Cependant le zèle n'est pas l'enthousiasme, ou l'exaltation extraordinaire qui s'épuise rapidement ; le zèle, conduit par des vues supérieures, a une allure continue et progressive, quelle que soit la résistance des hommes et des choses. Le zèle de Don Bosco se modelait sur celui de Jésus : tout ardeur pour la gloire de Dieu moyennant le salut des âmes et la guerre au péché, et toute bonté dans son expression par laquelle il gagnait le cœur des petits et des grands. Les jeunes de l'Oratoire en étaient charmés et traduisaient leur impression en disant : « Don Bosco ressemble à Notre Seigneur ». Grâce à ces mots nous voyons Don Bosco aller, venir, travailler, les pieds sur terre et les mains au travail, mais les yeux rayonnants de cette lumière qui descend d'en haut, illumine l'intérieur de l'homme et éclaire toute sa vie (cf. Mat 6, 22). C'est ici qu'il faut chercher Don Bosco et non dans ses institutions.

St Bonaventure³, distingue trois sortes de prières : commune,

³ *De ex alis Seraphim*, 12-14.

privée et continuelle. Il recommande cette dernière spécialement aux supérieurs qui sont très occupés. Elle exige trois choses : que l'on tienne sa pensée tournée vers Dieu en toutes les occupations, que l'âme cherche constamment la gloire de Dieu et que, de temps en temps et comme furtivement, on se recueille dans la prière. En ce sens, depuis le signe de croix jusqu'à la messe, depuis le mot familier jusqu'à la prédication, depuis les menus soins de la maison jusqu'aux grandes affaires, toutes les actions de Don Bosco étaient pénétrées de prière. Dans les entreprises plus importantes, cet esprit faisait de lui un promoteur hardi de la gloire de Dieu, et, en de telles circonstances, il envisageait les problèmes sous un angle de vue qui n'était pas celui de la prudence humaine. Il disait : « Voici la règle qui est la mienne dans toutes mes entreprises. Je cherche d'abord sérieusement si telle œuvre est de nature à procurer la gloire de Dieu et le bien des âmes. S'il en est ainsi, je vais de l'avant, assuré que le Seigneur ne me refusera pas son assistance. Si par la suite ce n'est pas ce que j'imagine, ou mieux ce que je crois, et que tout s'en aille en fumée, je suis pareillement content ». De ses entreprises couronnées de succès, voici ce qu'il pensait. Répondant au Père Félix Giordano, des Oblats de la Vierge Marie, qui lui demandait comment ses œuvres, même les plus colossales, réussissaient si bien, il disait : « Sachez que je n'y suis pour rien. C'est le Seigneur qui a tout fait ; quand il veut montrer qu'une œuvre est la sienne, il se sert de l'instrument le moins adapté. C'est mon cas. S'il avait trouvé un prêtre plus pauvre, plus misérable que moi, c'est celui-là et non un autre qu'il eût choisi comme instrument de ces œuvres, en laissant de côté le pauvre Don Bosco à sa vocation naturelle de curé de campagne ».

Le monde parlait de ses affaires, il parlait au monde de ses affaires. Il laissait dire « Il s'agit de glorifier l'œuvre de Dieu, disait-il, non celle des hommes. Combien plus de merveilles eût opérées le Seigneur, si Don Bosco avait eu plus de foi ! » Mais n'utilisait-il pas les formes nouvelles de la publicité ? Voici

le critère pratique qui était le sien : « Il est juste que ceux qui font la charité sachent où elle va finir. Nous vivons à une époque où le monde, devenu matériel, veut voir et toucher de la main. Il est donc plus que jamais nécessaire que nos bonnes œuvres soient connues, afin que Dieu en soit glorifié ». A son procès apostolique, des témoins nombreux et consciencieux, qui l'avaient entendu de leurs oreilles raconter ce qu'il faisait, expriment tous la même pensée : en parlant ainsi, Don Bosco voyait bien au-delà de sa personne. L'intime persuasion qu'il n'était qu'un humble instrument de la Providence le soutenait dans des circonstances extrêmement délicates. D'ailleurs, Dieu permit que les hommes ne le jugent pas toujours favorablement. L'autorité diocésaine elle-même, qui mit tant de temps à comprendre Don Bosco, était convaincue, pour ainsi dire, de rendre gloire à Dieu en le combattant longtemps. Quel amer calice pour le pauvre Don Bosco ! Mais la seule plainte qui tomba de ses lèvres et de sa plume au cours de cette douloureuse épreuve fut que tous ces ennuis l'obligeaient à perdre beaucoup de temps, alors qu'il y avait tant de bien à faire pour la gloire de Dieu. Tel était toujours et sans cesse son objectif suprême.

Un jour, le recueil volumineux de ses lettres nous renseignera abondamment sur sa soif immense de procurer la gloire de Dieu et d'allumer le même désir chez les prêtres du clergé séculier et régulier qui échangeaient des lettres avec lui, et particulièrement ses fils. Parmi les avis paternels de Don Bosco, qu'ils se transmettent avec une piété filiale, ses fils retiennent particulièrement celui-ci : « S'il s'agit des choses spirituelles, il faut que les questions se résolvent toujours de la manière qui tournera à la plus grande gloire de Dieu. Les engagements, les entêtements, l'esprit de vengeance, l'amour-propre, les raisons personnelles, les prétentions et même l'honneur, tout doit y être sacrifié ». Voilà le langage de l'homme habitué à passer au milieu des hommes l'esprit fixé en Dieu. A tous les chrétiens indistinctement, l'Apôtre fait un devoir de chercher la gloire de Dieu, chacun selon sa vo-

cation propre, et donc le prêtre en tant que prêtre (I Cor 10, 3). Or la mission du prêtre, ministre du Christ, ne peut être différente de la mission du Seigneur : sauver les hommes de la perte, « en effet, le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu » (Lc 12, 10). Don Bosco, depuis le jour de son ordination sacerdotale, n'a voulu être que prêtre et n'a aspiré qu'à des tâches strictement sacerdotales ; il n'a désiré devant son nom que le seul titre de prêtre, et n'a jamais toléré sur sa personne d'autres signes distinctifs que ceux du sacerdoce, et il n'a jamais songé à glorifier Dieu par d'autres moyens que par les fonctions sacerdotales ... « Un prêtre est toujours prêtre, disait-il, et il doit se montrer tel dans chacune de ses paroles. Or être prêtre signifie être obligé d'avoir continuellement en vue le grand intérêt de Dieu, c'est-à-dire le salut des âmes. Un prêtre ne doit jamais permettre que quelqu'un s'approche de lui et s'en aille sans avoir entendu une parole qui manifeste le désir du salut éternel de son âme ». De là ce but éminemment sacerdotal qu'il se fixa dans toutes ses grandes fondations à commencer par celle qui devait devenir la mère de toutes les autres. « Rappelez-vous, nous disait-il, que l'Oratoire a été fondé par la Ste Vierge pour un seul but, sauver des âmes ». C'est pourquoi dans le blason salésien est inscrite la devise *Da mihi animas*, qui fut le mot d'ordre de toute sa vie. Le suivre pas à pas sur cette route est impossible. Pour l'instruction et l'édification de nos confrères dans le sacerdoce, il faut faire un choix dans le très vastes champ de ses pieuses industries, de ses fatigues, de ses sacrifices héroïques, de ses larmes, de sa prière. Oui, par dessus tout, sa prière sans laquelle il n'eût pas eu la force de semer au milieu de tant de larmes ni le réconfort d'une si abondante moisson. « Où manque la vie intérieure, l'action extérieure n'obtient que de maigres résultats, parce que la grâce de Dieu ne descend pas féconder un ministère où la prière n'a presque pas de place ;

d'où la nécessité de vivifier les œuvres extérieures par l'esprit de prière »⁴.

Le grand ennemi de Dieu, parce qu'il le chasse de l'âme, et le grand ennemi des âmes, parce qu'il les pousse vers l'enfer, c'est le péché. Contre le péché Don Bosco engagea toute sa vie une guerre à fond. Une nuit, il ne put dormir parce qu'il avait su que l'un de ses élèves avait commis un péché ; le lendemain au mot du soir, il paraissait être la tristesse en personne. A la pensée du péché mortel, son âme se remplissait d'une tristesse profonde, comme l'Apôtre en voyant les Athéniens adorer des idoles. Quand il prêchait, les larmes lui serraient la gorge et parfois l'empêchaient de parler. Même dans ses entretiens familiers, son visage se contractait, et son accent, ou le silence, trahissait sa souffrance. En présence de certaines actes mauvais, ou quand il entendait l'accusation de certaines fautes plus graves il ressentait jusqu'à une souffrance physique. Ainsi, en entendant des blasphèmes, il se sentait évanouir ; en recevant chez ses garçons la confession des choses impures, il éprouvait l'envie de vomir, percevait des odeurs insupportables ou ressentait un début d'asphyxie. Un jour, Don Francesia s'aperçut que tout d'un coup Don Bosco souffrait des yeux et lui demanda avec une confiance filiale s'il avait trop travaillé pendant la nuit. Il lui répondit qu'il était allé confesser dans les prisons où l'on ne peut donner une importante pénitence et qu'il s'était offert à la faire à la place des pénitents. Quand il voyait des gens pécher, c'était pour lui un vrai martyre, le plus grand que l'on puisse imaginer ; mais en même temps, son ardeur s'en trouvait multipliée au point que, disait-il, même s'il avait eu une armée contre lui, rien n'aurait pu l'arrêter.

Le péché déjà commis, surtout le scandale, lui donnait des frissons : « Quel malheur ! Oh ! Quel malheur ! » s'écriait-il avec

⁴ Tanquerey, *Précis de théologie ascétique et mystique*, Paris, 1924, n. 611.

angoisse. Quant au péché, qu'il redoutait, il le troublait parce qu'il craignait de voir par lui l'Oratoire anéanti, ses écoles effondrées, puisque ses œuvres ne correspondaient plus à leur but : faire obstacle au péché. « Don Bosco est le plus brave homme du monde, dit-il un jour ; brisez, criez, faites les gamins, il saura vous comprendre parce que vous êtes jeunes ; mais ne donnez pas le scandale, ne ruinez pas vos âmes et celles des autres par le scandale, parce qu'alors il sera inexorable ».

L'homme de prière sait recourir spontanément pour empêcher l'offense de Dieu à des moyens si personnels qu'ils ne viendraient pas à l'esprit des autres après réflexion. Dans une maison, un enfant de cinq ans, ayant renversé la petite voiture avec laquelle il s'amuse, se mit dans une telle colère qu'il prononça avec mépris le nom de Jésus-Christ. « Pourquoi as-tu prononcé si vilainement le nom de Jésus-Christ ? » — Parce que la voiture ne veut plus marcher ? — Mais ne sais-tu pas qu'il ne faut pas prononcer le nom de Dieu sans respect et dévotion ? Dis-moi, connais-tu les commandements ? — Oui. — Eh bien fais-moi le plaisir de les réciter. » L'enfant obéit. Don Bosco le laissa aller jusqu'au second : *ne pas nommer le nom de Dieu en vain* ; il l'arrêta et lui demanda : « Sais-tu ce que veut dire : ne pas nommer le nom de Dieu en vain ? Cela veut dire, mon enfant, que ce n'est pas nécessaire de nommer Dieu, qui nous veut tant de bien, sans motif juste et sans dévotion ; autrement on fait un péché, c'est-à-dire que l'on déplaît à Dieu surtout quand on prononce son nom avec colère, comme tu viens de le faire. — Papa le dit toujours, reprit le garçon. — Mais maintenant je ne le dirai plus, interrompit le père très mortifié ... » Une autre fois, assistant au départ du train, il entendit le petit garçon du conducteur balbutier « Chisto ! Chisto ! ». Don Bosco lui fit signe de la main et lui dit : « Viens ici, mon petit. Veux-tu que je t'apprenne à bien prononcer les mots ? Bien ! Enlève ton chapeau, et fais bien attention ! On dit : Cristo, et non Chisto. Par exemple écoute :

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il ou encore : Que Jésus-Christ soit loué. Attention ! non pas Chisto, mais Cristo ».

Au mois de mai 1860, il eut la désagréable surprise d'une perquisition à domicile. Pendant que Don Bosco ouvrait la porte de la pièce, l'un des trois perquisiteurs lut sur un ton ironique les paroles écrites au-dessus de la porte : « Que soit toujours loué le nom de Jésus et de Marie ». Don Bosco s'arrêta, se retourna et après avoir dit : « Que toujours soit loué le nom ... » il ordonna avec une impérieuse sévérité aux trois hommes : « Otez votre chapeau ! ». Comme personne n'obéissait, il ajouta : « C'est vous qui avez commencé, vous devez terminer maintenant avec respect », et il ordonna à chacun de se découvrir. La supériorité de l'homme de Dieu s'imposa. Les trois inquisiteurs firent de nécessité vertu. Alors Don Bosco conclut « ... le nom de Jésus, Verbe incarné ».

Voilà des paroles et des faits qui expliquent beaucoup de choses : par exemple, les heures interminables passées à effacer les péchés, les images de Dominique Savio avec l'inscription « la mort, mais pas le péché ». Tout cela explique comment à l'Oratoire on avait une sainte horreur du péché, non seulement mortel, mais encore véniel ; comment y était vivant l'esprit de réparation, qui conduisait tant de garçons à expier les péchés des autres, non seulement par la prière mais par la mortification ; comment partout et toujours les meilleurs apportaient une sollicitude empressée à veiller pour empêcher le péché de s'introduire ou de s'ancrer chez leurs camarades. Il est émouvant de constater, dans les procès canoniques, l'unanimité avec laquelle les témoins ecclésiastiques ou laïcs, qui ont vécu dans ce climat, mettent en relief cet aspect du zèle de D. Bosco ; et cela non pas avec le langage décoloré de celui qui tire de sa mémoire de vieux souvenirs, mais avec le ton vivant de celui qui ressent au fond de son cœur des impressions profondes et chères.

Un beau passage de St Thomas⁵ projette ici le faisceau de sa lumière. « L'amour d'amitié, écrit-il, a ceci de particulier qu'il cherche le bien de l'être aimé. Aussi, cet amour, quand il est ardent, pousse celui qui en est brûlé à réagir contre tout ce qui s'oppose au bien de l'ami. C'est en ce sens qu'on dit qu'est zélé pour son ami quiconque s'efforce de tout son possible, par la parole et par l'action, d'empêcher que soient lésés les intérêts de cet ami. De même on dit qu'est zélé envers Dieu celui qui fait tout pour s'opposer à tout ce qui va contre l'honneur ou la volonté de Dieu ; et nous disons qu'il est dévoré d'un saint zèle celui qui, de toute sa force, essaie de remédier au mal qu'il voit commettre ou qui, en cas d'impossibilité, le supporte en gémissant ». Voilà donc pourquoi les péchés frappaient si douloureusement le cœur de Don Bosco. Don Bosco brûlait du divin amour et en tout péché il sentait une offense à son Dieu. Bien des fois on l'entendit exprimer sa peine avec des accents tels que ceux-ci : « Comment est-il possible qu'une personne sensée, qui croit en Dieu, se permette de l'offenser gravement ? ... Pourquoi traiter si mal le Seigneur ? ... Mais voyez comme Dieu est bon ! Il nous comble chaque jour de ses bienfaits ! Comment peut-on l'offenser ? On peut dire avec juste raison que celui qui offense le Seigneur démontre qu'il n'est pas dans son bon sens ». Telles étaient souvent ses paroles. Mais qui nous redira les impressions de son âme séraphiquement éprise de l'amour de Dieu ?

A côté de la maison natale de Don Bosco, on aperçoit une petite chapelle, qui est un symbole. Le bon Père l'aménagea en 1848 pour sa commodité personnelle et celle des élèves de l'Oratoire lorsqu'il allait pendant quelques jours respirer avec eux l'air du pays. On n'y a rien changé. Contre le mur de droite en entrant, un vénérable fauteuil sur lequel il s'asseyait pour confesser ; devant, l'autel avec le tabernacle, non décoré mais solide, pour recevoir le St Sacrement ; au-dessus, un tableau de la Vierge

⁵ *Somme théol.*, Ia IIae, q. 28-a IV.

Marie. Tels sont, expressifs et beaux, les trois facteurs les plus importants de sanctification, qui ont été personnellement ceux de Don Bosco, et dont il a usé pour les siens : confession et communion fréquentes, dévotion à la Sainte Vierge ; la Ste Vierge qui appelle vers Jésus à travers les sacrements de la réconciliation et de l'amour. Dans une lettre du 13 février 1863, Don Bosco disait à Pie IX : « Que votre Sainteté seconde la haute pensée que Dieu a inspirée à son cœur, en proclamant partout la vénération pour le Saint Sacrement et la dévotion à la Sainte Vierge qui sont les deux ancrs de salut pour la misère humaine ». Le très grand labeur qu'il entreprit pendant les années de ses plus grandes fondations pour répandre autour de lui et jusqu'aux extrémités de la terre le culte et l'amour de la sainte Vierge ne s'explique, précisément, que par son amour fervent de la Mère de Dieu. Cette dévotion contribua grandement à sa formation spirituelle et au développement de sa vie intérieure.

« Pense à Marie, invoque Marie », nous dit celui que l'Eglise salue comme le maître des maîtres de la dévotion envers Marie, saint Bernard. La pensée de Marie, l'invocation de Marie ne cessèrent jamais dans le cœur et sur les lèvres de Don Bosco. Sa piété mariale se nourrit au fil jamais interrompu de l'authentique tradition catholique. Sa langue célébrait toujours les gloires anciennes et récentes de la Madone pour verser dans les autres la confiance filiale qui était la sienne. De sa bouche montaient sans cesse des invocations à sa céleste Patronne, et les actions de grâces pour les innombrables bienfaits qu'il recevait de la puissance de la grande Auxiliatrice. « Combien Marie est bonne ! » s'écriait-il avec tendresse en maintes occasions. Quand on le complimentait pour ses œuvres, il en souffrait, et il rectifiait tout de suite : « Les braves gens ne savent pas qui est Don Bosco ; celle qui a tout fait, c'est Marie Auxiliatrice ! ». En prêchant les grandeurs de Marie, il lui arrivait d'être ému jusqu'aux larmes. On l'entendit répéter avec insistance qu'il n'avait jamais fait un pas sans recourir à Marie. Pour avoir des lumières en des moments dé-

cisifs, il fit, au moins trois fois, le pèlerinage au célèbre sanctuaire d'Oropa, au-dessus de Biella. Dans sa correspondance reviennent souvent des phrases comme celle-ci : « Que la Sainte Vierge nous garde toujours siens ». A la fin d'un beau récit sur la Vierge, d'un auteur inconnu, il écrivit de sa main, sur des épreuves d'imprimerie que nous avons conservées, cette chaleureuse exhortation qui, plus que de sa plume, est jaillie du fond de son cœur : « Lecteur, où que tu sois, quoi que tu fasses, tu peux par une prière recourir à la sainte Vierge Marie. Mais fais-le avec foi, en pensant qu'Elle est une mère compatissante, qui veut et qui peut faire du bien à ses enfants. Prie-la avec cœur, prie-la avec persévérance, et sois assuré qu'Elle sera aussi pour toi une vraie providence, un prompt secours dans tes besoins spirituels et temporels »⁶. Ailleurs⁷, il décrit l'apparition de Marie à saint Stanislas Koska, quand ce jeune homme reçoit d'Elle l'ordre d'entrer dans la compagnie de Jésus. Sur les épreuves du texte, Don Bosco ajoute : « Chrétiens, qui désirez être chers à Marie, priez-la de tout cœur de vous obtenir cette belle grâce de vous consacrer totalement à Dieu. Dites-lui de vous arracher au grand danger du monde. Qu'Elle vous fasse, puisqu'Elle peut tout, le même commandement qu'à Stanislas, et que vous lui obéissiez promptement. Cette grâce d'être appelé à l'état religieux, le vénérable Père Charles Hyacinthe la demanda depuis son enfance, et il l'obtint » ...

Don Bosco n'avait pas coutume de parler de sa vie intérieure ; parfois, cependant, l'émotion l'emportait. Nous avons de lui une lettre, datée d'Oropa, le 6 août 1863, et adressée à « ses chers fils étudiants » ; elle est débordante d'un pieux lyrisme. Le bon Père les incite tous à partager avec lui les doux transports, auxquels il s'abandonnait en cette atmosphère mariale. « Mes cher fils, si vous vous trouviez sur cette montagne, vous en seriez sûrement

⁶ Don Bosco, *Lectures Catholiques*, mai 1865, Appendice I.

⁷ *ibidem*, Appendice II.

émus. Un grand bâtiment, au centre duquel il y a une église recueillie, que l'on appelle le sanctuaire d'Oropa. Les uns y remercient la Sainte Vierge des grâces obtenues, les autres lui demandent de les délivrer d'un mal spirituel ou temporel ; d'autres la prient de les aider à persévérer dans le bien ou à faire une sainte mort. Jeunes ou vieux, riches ou pauvres, paysans et citadins, nobles, comtes, marquis, artisans, marchands, hommes et femmes, prêtres et étudiants de toute condition s'y trouvent continuellement en grand nombre, pour se confesser et communier et s'approcher ensuite de l'admirable statue de la Très Sainte Vierge pour implorer son céleste secours ».

Pourtant sa joie se voile bientôt de tristesse, parce qu'il ne se voit pas entouré de ses fils pour les conduire tous avec lui, comme à l'Oratoire, rendre un pieux hommage à la Vierge bénie : « Au milieu de cette foule mon cœur éprouvait un vif regret. Pourquoi ? Hélas ! Je n'y voyais pas mes chers étudiants. Oui, pourquoi ne puis-je avoir ici mes fils, les mettre tous sous sa puissante protection, et faire de tous des Dominique Savio ou des saint Louis de Gonzague ». Mais, à ce regret, Don Bosco trouve un réconfort dans une promesse et une prière : « Je suis allé devant le merveilleux autel de la Vierge et je lui ai promis que, de retour à Turin, je ferai tout mon possible pour faire naître en vos cœurs la dévotion à Marie. Et, en me recommandant à Elle, je lui ai demandé cette grâce pour vous : O Marie, lui ai-je dit, bénissez toute notre maison, éloignez du cœur de nos jeunes jusqu'à l'ombre du péché ; soyez le guide des étudiants soyez pour eux le siège de la vraie sagesse. Qu'ils soient tous vôtres, toujours vôtres, considérez-les toujours comme vos fils et gardez-les toujours au nombre de ceux qui vous sont dévots – Je crois que la Sainte Vierge m'a exaucé et j'espère que vous m'aidez pour que nous puissions correspondre à l'appel de Marie, à la grâce du Seigneur ».

En fin de compte, le cœur de Don Bosco se repose dans un sentiment de ferme confiance, comme s'il voyait la Madone, en

exauçant ses prières, là haut, sur les belles montagnes d'Oropa, lever sa main pour bénir le cher Oratoire du Valdocco, et étendre le manteau de sa maternelle protection sur tous ceux qui l'habitent. « Que la Sainte Vierge Marie me bénisse, qu'Elle bénisse tous les prêtres et les abbés et tous ceux qui travaillent pour notre maison. Qu'Elle nous aide, et nous nous efforcerons de mériter sa sainte protection pendant notre vie et à l'heure de la mort. Ainsi soit-il ».

En quittant ce lieu saint, Don Bosco, l'œil fixé sur l'avenir, dut murmurer avec tendresse et confiance : « J'ai levé mes yeux sur les monts d'où me viendra le *secours* » (Ps 120, 1), alors que précisément il se préparait à élever à Marie Auxiliatrice son sanctuaire.

Pour ce sanctuaire Don Bosco avait imaginé un tableau étonnant. Au centre et en haut, la Très Sainte Vierge parmi les anges ; tout autour et plus près d'Elle, les apôtres, les martyrs, les prophètes, les vierges, les confesseurs ; au bas du tableau, les emblèmes des victoires de Marie et les peuples de la terre l'invoquant. Il accompagnait le dessin d'une telle abondance de paroles qu'il semblait rapporter un spectacle qu'il avait réellement vu. Il est vrai que le peintre lui fit comprendre l'impossibilité de grouper dans un espace si limité un groupe si considérable de personnages. Mais la conception de Don Bosco, et plus encore sa manière de l'exposer, reproduisaient au vif un sujet de contemplation qui devait être très familier au fervent dévot de Marie et à l'infatigable propagateur de ses gloires.

En regardant Don Bosco de loin, qui n'aurait cru qu'il marchait sur un chemin de roses ? Et pourtant toute sa vie fut semée d'épines cruelles. Epines en famille : la pauvreté et les oppositions qui d'abord lui barrèrent la route du sacerdoce et, par la suite, l'obligèrent à des fatigues dures et humiliantes. Epines lors de la fondation de l'Oratoire ; de toutes parts, on criait haro contre lui : les particuliers, les curés, les autorités municipales, politiques, académiques. Epines non moindres, de la part des protestants : ses *Lectures Catholiques* mettaient chaque mois le doigt sur quelques plaies, d'où des colères. Epines par brassées du fait du manque de moyens financiers : avoir sur les bras tant de jeunes et tant d'œuvres et n'avoir pas la subsistance assurée. Epines du fait de son personnel lui-même : sacrifices pour le former et désertions. Epines et épreuves de la part de l'autorité diocésaine : malentendus, oppositions, contrariétés sans fin. Un calvaire : la fondation de la société salésienne ! Au point que Don Bosco a dit : « L'œuvre est terminée, mais que d'ennuis, que de casse-têtes ! Si j'avais su tout cela au début, je n'aurais pas eu le courage de commencer l'entreprise ». Un martyr prolongé : ses souffrances physiques. Supporter tant d'épreuves et atteindre avec une certitude sereine le but envisagé cela n'est possible qu'à celui qui, selon l'enseignement de l'Écriture (Héb 12, 2) fixe les yeux sur le chef de notre foi, qui la mène à sa perfection, Jésus, qui « renonçant à la joie qui lui revenait, endure la croix au mépris de la honte ». Ce sont là des triomphes réservés aux âmes intérieures.

Restons un peu à côté de Don Bosco pour l'observer de près

pendant certains moments les plus critiques de sa vie. Saint Augustin¹, après avoir dit que le Psalmiste, au milieu des peines qui lui viennent des hommes, se réfugie dans la prière, nous invite nous aussi, lorsque nous sommes dans l'épreuve, à faire oraison comme lui. C'est la grande leçon que nous donnent les saints, les seuls vrais maîtres après le Christ dans l'art de bien souffrir.

Huysmans, dans une brève mais géniale esquisse sur Don Bosco, a dû omettre de très nombreux détails, mais il n'a pas jugé superflu de réserver une page pour le dimanche des Rameaux de 1846². Un jour de réelle Passion pour Don Bosco ! Chassé et pourchassé de tous les coins de la ville, mais fidèlement suivi par son troupeau toujours plus nombreux, il en était réduit à faire dans un pré ce qui normalement s'accomplissait à l'église. Mais ici encore avait sonné l'heure de l'expulsion. Aucun délai, pas une heure d'espoir, toutes les recherches vaines. La méfiance soulevée contre lui, partout où il se présentait, lui fermait la porte. Après avoir confessé ses gamins, au bord du pré, il les conduisit en pèlerinage au sanctuaire de la Vierge de Campagna, à deux kilomètres de là. Quelle ferveur dans les chants, les prières et les communions ! La célébration de la messe le réconforta ; mais il débordait d'amertume à la vue de ces garçons, si franchement pieux, qu'il allait devoir abandonner après tant de sacrifices pour les grouper et les unir. Dans une petite allocution, il les compara à des oiseaux dont le nid venait d'être jeté à terre. Il faut prier, prier beaucoup la Madone pour qu'Elle leur prépare un autre nid meilleur et plus sûr. Au cours de l'après-midi, les jeux battaient leur plein dans le pré, mais le cœur de Don Bosco gémissait douloureusement. A la tombée de la nuit, rien, absolument rien. Une dernière tentative pour se tirer d'embarras :

¹ *In psalm. Proemium*, 44, 1.

² J. K. Huysmans, *Don Bosco*, Patronage St-Pierre, Nice. Patronage St-Pierre, s. d., p. 13.

échec. Alors la nature reprit impérieusement ses droits : Don Bosco sentit le besoin de pleurer. Accablé de peine, on le vit s'écarter, se recueillir et, tout en pleurant, dire sa prière à haute voix. Les plus grands qui, connaissant ses habitudes étaient inquiets de le voir si triste et l'avaient suivi, entendirent cette prière de souffrance et d'espérance : « Mon Dieu, mon Dieu, que votre volonté soit faite ; mais ne permettez pas que ces pauvres enfants restent sans refuge ». Sa prière ne demeura pas vaine et la réponse fut immédiate. Le dimanche suivant, on put célébrer dans la paix la fête de Pâques !

L'un de ces courageux garçons qui se tenaient là, auprès du Père à l'heure de la désolation, a laissé à l'Oratoire un nom bien connu ; il s'appelait Joseph Bosio, et était le bras droit de Don Bosco. A sa plume naïve nous devons le récit suivant. Un dimanche, après les cérémonies, Don Bosco ne se trouvait pas dans la cour parmi les enfants. C'était si extraordinaire qu'on ne put pas ne pas s'en rendre compte. L'affectueux Bosio se met à sa recherche et finit par le trouver dans une chambre, tout triste et au bord des larmes. A ses questions insistantes, Don Bosco qui l'aimait bien, répondit que l'un de ses garçons l'avait offensé au point de lui faire beaucoup de peine. « Pour moi, ajouta-t-il, peu importe ; je souffre uniquement parce que l'ingrat court à sa perte ». Alors, frappé au cœur Bosio n'y tient plus, mais avec la fureur animale des gens simples il se prépare à s'élancer pour donner à l'insolent une bonne leçon sonore. Don Bosco change de visage, arrête Bosio et lui dit péniblement : « Tu veux punir l'offenseur de Don Bosco ; tu as raison. Nous allons nous venger ensemble, veux-tu ? » — Oui, répond le garçon que la colère aveugle. Don Bosco, doucement, tout doucement, le prend par la main, le conduit à l'église, le fait prier à ses côtés, et reste longuement en prière. Il dut aussi prier pour son voisin qui en un instant passa de la colère à la bonté. Lorsqu'ils furent sortis, Don Bosco lui dit paternellement : « Vois, mon cher, la vengeance du chrétien, c'est de pardonner et de prier pour l'offenseur ».

Combien d'occasions, dont certaines furent tragiques, se présentèrent à l'homme de Dieu, pour mettre en pratique ce saint conseil. De 1848 à 1854, ce furent des années marquées par de véritables attentats contre sa vie. Pendant qu'il faisait le catéchisme, un coup de fusil fut tiré sur lui, et la balle troua sa manche entre le bras gauche et la poitrine. Deux sicaires, postés dans l'obscurité, dans une encoignure de la Place Castello, allaient le poignarder lorsque des gens accoururent. Par deux fois, appelé au chevet de faux moribonds, il ne dut qu'à sa présence d'esprit d'échapper à des tentatives de meurtre. Trois autres fois encore, il faillit être la victime d'un tueur soudoyé qui le menaçait dans sa chambre avec une arme à feu ; il ne dut son salut qu'à l'intervention soudaine de quelqu'un qui se tenait sur ses gardes. Sur la route de Moncalieri, un formidable coup de gourdin lui aurait fracassé la nuque, si l'agresseur n'était allé, par une bourrade providentielle, dégringoler dans le ravin. Et il y a quatre dangers mortels dont le tira le chien mystérieux ! Tapis dans l'ombre, des ennemis de haut bord armaient des mains homicides devant le refus de Don Bosco de désarmer dans la lutte implacable mais loyale qu'il menait pour l'Eglise et pour le Pape, principalement dans ses *Lectures Catholiques* si redoutées. Tant de violences auraient effrayé des hommes courageux. Don Bosco garda son calme au milieu de ses occupations ordinaires, si bien que dans la maison on était fort peu au courant de toutes ces péripéties. Lui-même nous renseigne sur l'esprit qui l'animait dans l'entreprise hasardeuse qu'il menait. A deux messieurs qu'il avait reçus avec courtoisie et qui en étaient venus à des menaces violentes pour le forcer à suspendre cette publication périodique, il répondit tout rondement : « En me faisant prêtre, je me suis consacré au bien de l'Eglise catholique et au salut des âmes, particulièrement de la jeunesse ... Vous ne connaissez pas les prêtres catholiques, sinon vous ne vous seriez pas abaissés à me menacer. Sachez que les prêtres de l'Eglise catholique, tant qu'ils sont en vie, travaillent de grand cœur pour Dieu ; et que si dans l'accom-

plissement de leur devoir ils venaient à succomber, ils regardaient la mort comme le plus grand bonheur et la plus grande gloire »³. Il tint à déclarer que, quant à lui, il n'opposerait jamais la violence à la violence parce que « la force du prêtre réside dans la patience et le pardon ». En effet, celui qui, après de telles rencontres, aurait cherché Don Bosco, l'aurait trouvé en action de grâces envers le Seigneur et la Vierge, priant pour ses persécuteurs, réfléchissant au moyen de rendre le bien pour le mal et retrempant son âme dans la cœur à cœur avec son Seigneur.

Les agressions à main armée s'intercalaient avec des assauts plus prosaïques, mais beaucoup plus nombreux : ceux des fournisseurs et des créanciers. Dans la poursuite de ses œuvres de religion et de charité, Don Bosco était souvent réduit à de très dures difficultés de trésorerie, qui pourtant ne l'empêchaient pas de trouver dans la profondeur de sa foi un aliment à une joie, à une paix aussi constante que sainte. « Dieu est un bon Père, disait-il, il s'occupe des oiseaux et ne manquera pas certainement de s'occuper de nous ». Quant à lui-même et à sa mission, voici son raisonnement : « De ces œuvres je ne suis, moi, que l'humble instrument, l'artisan c'est Dieu. Attendons de l'artisan et non de l'instrument les moyens de les poursuivre et de les conduire à bonne fin. Il le fera quand et comment il le jugera le meilleur. A moi il appartient seulement de me montrer docile et souple entre ses mains ». Une pareille habitude à regarder les choses de haut en bas lui faisait dire dans ses mots du soir : « Priez, et que ceux qui le peuvent fassent la sainte communion à mon intention. Je vous assure que je prie moi aussi ! Je prie même plus que vous. Je me trouve dans de grands embarras ! J'ai besoin d'une grâce. Je vous dirai laquelle ». Quelques soirs après il tenait parole, en racontant, par exemple, qu'un riche monsieur était venu lui apporter la somme suffisante, et il ajoutait : « La

³ Pour tout ceci, voir Don Bosco, *Souvenirs* ..., p. 230-240.

Très Sainte Vierge, aujourd'hui même, nous a obtenu un bienfait signalé. Remercions-la de tout cœur. Pourtant, continuez à prier. Mais si le péché entre dans la maison, pauvres de nous ! Le Seigneur ne nous aidera plus. Veillez donc à éviter les pièges du démon et à fréquenter les sacrements ». Voilà quelques exemples des entretiens que, soir après soir, les jeunes internes notaient littéralement et que nos archives conservent jalousement, parce qu'ils sont l'écho fidèle de la voix du Père et un précieux document de la vérité de ce qu'il affirmait en 1876 : « Nous n'avons pas de moyens humains, mais nous avons l'habitude de lever les yeux en haut ». La meilleure preuve qu'un homme a continuellement le cœur en Dieu et Dieu dans le cœur réside dans le « renouveau de force » (Is 40, 31), là où tout paraissait se conjurer pour l'accabler : stabilité qui est participation à l'immutabilité divine. « Pendant trent-cinq ans, atteste le cardinal Cagliero, je ne me souviens pas de l'avoir vu un seul instant ennuyé, découragé et inquiet pour la subsistance de ses enfants ».

A la férocité des violences passagères, à l'assaut des difficultés quotidiennes s'ajoutaient des événements douloureux qui le frappaient dans ses sentiments les plus chers. Entre tous, il y eut cette affaire qui lui survint pour le dix-huitième centenaire de saint Pierre. L'un des grands amours de Don Bosco fut toujours le Pape. En des temps hostiles à la Papauté, il déploya pour le Pontife romain un zèle très actif, mis à dure épreuve, mais pleinement connu de gens de tous bords. Toucher Don Bosco dans son amour pour le Vicaire du Christ, c'était l'atteindre à la pupille de l'œil. Dieu permit pourtant que même cette épreuve ne lui fût pas épargnée. Pour ce solennel anniversaire, il avait fait imprimer dans les *Lectures Catholiques* un fascicule sur le Prince des Apôtres, et cet opuscule obtenait un grand succès, lorsqu'on apprit, on ne sait par qui, que son livre avait été déféré à la Sacrée Congrégation de l'Index. Un coup de tonnerre dans le ciel serein. Il reçut bientôt le rapport d'un Consulteur : un réquisitoire sévère, et même dur pour la personne de l'auteur,

comme si celui-ci avait visé à infirmer l'autorité pontificale par des doctrines erronées. Don Bosco pria beaucoup, s'entoura de conseils, puis rédigea une réponse respectueuse. Le soir qui précéda l'envoi à Rome, il appela l'un des siens pour sa transcription calligraphique. Cette circonstance nous a permis de connaître une chose qui autrement serait demeurée ensevelie dans les ténèbres de ces heures. Dans le silence de la nuit, le calligraphe, tout ému, entendait de la chambre contiguë les soupirs et les paroles hachées de Don Bosco. C'étaient des accents de prière fervente. A minuit, celui-ci ouvrit doucement la porte, examina le travail : « As-tu vu, demanda-t-il ? – Oui, j'ai vu comment l'on traite Don Bosco – » Alors, le cher Père, regardant le crucifix : « Et pourtant, mon Jésus, s'écria-t-il, tu sais bien que j'ai écrit ce livre dans une bonne intention ! Ah ! mon âme est triste à en mourir ... ! Que ta volonté soit faite ! ... Je ne sais comment je vais passer cette nuit. Mon Jésus, aidez-moi ! » Comment Don Bosco a passé le reste de la nuit, Dieu seul le sait. Ce que nous savons c'est que, à cinq heures, le secrétaire qui s'était remis au bureau pour achever le travail, voyait Don Bosco, tout serein, descendre comme d'habitude confesser et célébrer la messe. Il semblait devenu un autre homme, tant son visage rayonnait de joie paisible. La défense prit le chemin de Rome. Pie IX en personne arrêta la procédure. Finalement, l'affaire réexaminée, tout se réduisit à deux retouches à faire dans une nouvelle édition. Grosse tempête, donc, dans un verre d'eau, mais pour Don Bosco ce fut un coup terrible. L'humble prière qui avait raffermi son âme aux jours de tristesse, se transforma en action de grâce à la Madone, dès que le ciel fut redevenu serein.

Mais un cauchemar de quatre mois, qu'est-ce que cela en comparaison d'une épreuve qui se prolongea, inexorable, pendant dix ans ? Que le vent disperse toute parole amère, la polémique n'étant pas de mise dans ce livre. L'Histoire fera son devoir ; elle l'a même déjà commencé. L'héroïsme de la sainteté de Don

Bosco atteint, en ces deux lustres, une taille gigantesque. Quant à nous, ce serait une grave lacune si, traitant de l'union de Don Bosco avec Dieu dans les épreuves, nous passions sous silence précisément l'épreuve qui fut pour lui la plus sensible et la plus douloureuse. D'un côté, Don Bosco qui cherche tous les moyens d'apaiser les dissensions, et, de l'autre, des personnes qui semblent les étudier toutes pour multiplier les incidents et envenimer les choses. Dix années de ces pénibles malentendus, c'est bien long et cela aurait suffi à fatiguer la patience de Job. Cependant notre bon Père, toujours plein de douceur, chaque fois qu'il était forcé de parler de cette pénible épreuve, n'avait qu'à exprimer un seul désir, un seul regret : celui que contient une lettre au cardinal Nina : « Je n'ai jamais demandé, je ne demanderai jamais rien sinon la paix et la tranquillité pour pouvoir travailler dans mon saint ministère au bien des âmes exposées à tant de dangers ». Pour Don Bosco il n'y avait que les âmes ; le reste – bonne renommée, réputation, intérêts du moment – comptait pour rien. Abreuvé d'amertume, que faisait-il donc ? Se plonger dans la prière est le réconfort du juste persécuté, dit le psaume (141, 2) ; unir à la patience dans l'épreuve l'assiduité à la prière, c'est selon l'Apôtre (Rom 13, 12) la pratique des saints. Dans les Actes du procès, nous trouvons définie en trois lignes cette malheureuse période : « Le creuset qui purifie l'or de sa vertu de toute scorie mondaine, en le rendant éminent surtout dans l'esprit de foi et dans l'union avec Dieu ». Quant aux auteurs de ces épreuves : « Je sais, dépose Don Rua, qu'il ne se contentait pas de leur pardonner, mais qu'il priait et faisait prier pour eux ».

Il est une chose pour laquelle Don Bosco ne pria jamais : pour la guérison des infirmités dont il souffrait, tout en faisant prier les autres en esprit de charité. Les souffrances physiques supportées avec une si parfaite conformité à la volonté de Dieu sont des actes de grand amour divin et des pénitences volontaires ; mais il faut voir jusqu'à quel degré ! Non point de rares et

légers accrocs de santé ! Tout au long de sa vie, sans hyperbole, on peut dire de lui aussi, comme de l'Apôtre, « sa chair ne connut jamais d'apaisement » (II Cor 7, 5). Des crachements de sang qui commencèrent dès le début de son sacerdoce et se renouvelaient périodiquement. A partir de 1843, des maux d'yeux avec des brûlures, et, vers la fin, la perte totale de l'œil droit. A partir de 1846, enflures des jambes et des pieds, s'aggravant d'année en année, et l'obligeant à porter des bas élastiques, parce que sa chair ramollie, au témoignage de celui qui l'aidait à se chausser, retombait au point de couvrir le bord des souliers. Dieu sait comment il pouvait rester debout pendant de longues heures. Il appelait ce gonflement sa croix quotidienne. Violents maux de tête, à lui faire croire que son crâne se déboîtait ; atroces névralgies, qui, pendant des semaines entières, lui torturaient les genives ; insomnies obstinées ; digestions parfois très pénibles, palpitation du cœur au point qu'il semblait qu'une côte avait cédé sous les chocs. Dans les quinze dernières années, des fièvres intermittentes avec éruptions cutanées ; sur le sacrum une excroissance de chair à vif, grosse comme une noix, qui permet d'imaginer sa souffrance quand il s'asseyait ou était au lit. De cette épreuve, pour des raisons faciles à comprendre, il ne souffla jamais mot à personne, même pas au médecin qui, par une petite opération, l'aurait soulagé, comme ce fut le cas dans sa dernière maladie. A ses familiers, qui se rendaient compte de sa peine à rester assis, il se contentait de dire : « Je préfère me tenir debout ou marcher. Cela m'ennuie de m'asseoir ». Une autre de ses croix, dont on se doutait sans pouvoir la préciser, fut révélée après sa mort. Il la portait depuis 1845. Le typhus se déclara cette année-là à Cottolengo ; Don Bosco qui y faisait de fréquentes visites de charité contracta la maladie, dont il conserva les traces. Celui qui s'occupa de sa dépouille mortelle vit une chose à faire pitié : une sorte d'herpès sur toute la peau, surtout sur les épaules. Plus horrible cilice ne pouvait le déchirer ! Dans les cinq dernières années, il souffrait de l'épine dorsale, et nous le

voyions marcher péniblement, courbé sous le poids de tant de croix, soutenu avec une piété filiale par un bras vigoureux. En 1880, une célébrité médicale française, l'ayant soigné quand il était malade à Marseille, dit que le corps de Don Bosco était un vêtement usé, porté jour et nuit, qui ne pouvait être rapiécé et qu'il fallait mettre au repos pour le conserver tel qu'il était. Un autre, son médecin soignant, a écrit que « depuis 1880, l'organisme de Don Bosco était comme réduit à un cabinet pathologique ambulante ». Pourtant avec toutes ces infirmités, jamais une plainte, jamais le moindre signe d'impatience. Il travaillait à son bureau, confessait longuement, prêchait, voyageait comme quelqu'un qui jouit d'une parfaite santé. Plus encore, il était toujours de bonne humeur, toujours gai, toujours encourageant dans ses paroles. Invité à prier pour que le Seigneur le délivre d'une infirmité, il répondit : « Si je savais qu'il suffise d'une seule oraison jaculatoire pour me guérir, je ne la dirais pas ». Don Bosco considérait ses maux en Celui qui les lui envoyait, les trouvant d'autant plus aimables qu'ils étaient plus nombreux et crucifiants.

Ce seul fait nous découvre un tel abîme d'intériorité qu'on le croirait à peine, si l'on ne savait combien Dieu est admirable dans ses saints. Ce qui nous donne le droit de rappeler une doctrine bien fondée de Tauler, le docteur sublime : « De toutes les prières faites par Jésus pendant sa vie mortelle, la plus haute et la plus excellente est celle qu'il élève vers le Père, quand il dit : Mon Père, que votre volonté soit faite, et non la mienne. Prière la plus glorificatrice du Père et la mieux acceptée ; prière la plus profitable aux hommes et la plus terrible aux démons. Grâce à cette résignation de la volonté humaine de Jésus, si nous le voulons, nous nous sauvons. C'est pourquoi la joie la meilleure et la plus parfaite de ceux qui sont vraiment humbles consiste à faire exactement la volonté de Dieu ».

Et voilà une prière que Don Bosco sut faire à la perfection au cours de son existence si éprouvée.

Deux dangers menacent sérieusement les hommes d'action : ce sont ceux que Jésus indique dans ses reproches à Marthe : « Tu t'inquiètes et tu t'agites » (Luc 10, 41-42) : à savoir : la préoccupation des pensées, et l'inquiétude des sentiments. Deux choses si faciles à rencontrer chez les personnes obligées de partager leur activité entre plusieurs tâches. Pour ne pas y succomber, il faut l'« unique nécessaire », choisi par Marie, c'est-à-dire ne pas perdre de vue l'union avec Dieu. Le navire avec toute sa cargaison, droit et sûr, sillonne les flots tant que le métacentre est à sa place ; alors non seulement il possède la stabilité et l'équilibre mais l'énergie pour les retrouver chaque fois qu'à cause de la houle il fait une embardée. Le métacentre de la vie active est précisément cette union avec Dieu qui empêche l'embarquée ou rétablit rapidement l'équilibre. Que de coups de mer frappent à l'improviste notre pauvre barque ! En de tels contretemps, ne pas souffrir le moindre soubresaut visible est le privilège très rare d'hommes si unis au Seigneur qu'ils sont littéralement un seul esprit avec lui, selon l'expression de St Paul (I Cor 6, 17). Que Don Bosco ait été un de ces hommes privilégiés, ce qui nous conduit à le croire c'est sa manière de parler et d'agir en présence d'accidents fortuits, soudains et ennuyeux. Ceux-ci, tout en le contrariant brusquement et par surprise, n'affectaient pas le moins du monde son calme habituel et vigilant, ce qui est le propre de quelqu'un qui se trouve toujours en son centre.

Don Bosco connut d'importants contretemps, de véritables désastres dans ses travaux de constructeur. En 1852, pendant la nuit, un bâtiment en construction s'écroula. Dieu seul sait com-

bien de sacrifices il lui avait coûtés ! Les élèves, réveillés en sursaut, s'enfuirent du dortoir, et tombèrent sur Don Bosco qui les rassembla autour de lui et les conduisit à l'église remercier Dieu et la Vierge, qui les avaient protégés du plus grand danger. Quelques heures plus tard, au cours de la récréation voici que dans la partie du bâtiment encore debout les piliers se mirent à s'effondrer, le murs à se disloquer et toute la masse croula en un tas de décombres. Devant cette nouvelle épreuve, qui anéantisait tant d'efforts et d'espoirs très importants, Don Bosco, stupéfait mais serein, dit en plaisantant : « Nous avons joué au jeu de construction ! » Puis, le visage paisible et d'une voix naturelle, il ajouta : « Comme Dieu l'a voulu ! Que son saint nom soit béni ! Nous recevons tout de la main de Dieu, il tiendra compte de notre résignation. Ou plutôt remercions Dieu et la Bienheureuse Vierge Marie, parce que dans les douloureux événements de ce monde il y a toujours leur main bienfaisante qui adoucit nos mésaventures ». Une lettre qu'il écrivit trois jours après nous révèle, en même temps que sa peine, la sainte paix qui régnait dans son âme : « J'ai subi un malheur, la maison en construction s'est effondrée presque totalement, alors qu'elle était déjà couverte presque entièrement. Il y a eu seulement trois blessés graves, point de morts. Mais une épouvante, une consternation à faire aller le pauvre Don Bosco dans l'autre monde. Ainsi a-t-il plu à Dieu ! » En 1861, à minuit, une détonation formidable secoua l'Oratoire jusque dans ses fondations. La foudre pénétra dans la chambre de Don Bosco, mit tout sens dessus dessous et le laissa à moitié évanoui. Sa première pensée fut pour ses garçons qui dormaient à l'étage supérieur, et il les recommanda à la Sainte Vierge. Il y en avait besoin ! La décharge électrique, qui était aussi passée par là, avait crevé la voûte et rempli les enfants de terreur, si bien que la panique menaçait de faire ce que le désastre n'avait pas fait. Dans une confusion extrême de hurlements, de fracas et de ténèbres, voici que, parmi les plâtras et les briques, une lumière à la main, Don Bosco

s'avance avec son doux sourire : « N'ayez pas peur, dit-il, d'une voix rassurante, nous avons au ciel un bon Père et une bonne Mère, qui veillent sur nous ». Le branle-bas s'apaisa, et Don Bosco, qui s'était rendu compte que les vies étaient sauvées, prononça son *Deo gratias*, qui lui venait du cœur et ajouta : « Remercions, remercions le Seigneur et sa très Sainte Mère. Ils nous ont préservés d'un grand danger. Quel malheur si la maison avait pris feu ! Que serait-il arrivé ? » Toujours maître de lui, il les fit s'agenouiller devant une image de Marie et récita avec eux les litanies. Ensuite arrivèrent les abbés venus voir si le bon Père avait souffert. C'était la troisième fois que la foudre faisait des siennes, mais cette fois-ci d'une manière beaucoup plus sentie et durable.

Don Bosco se borna à dire : « La grâce d'aujourd'hui est une des plus grandes que nous ayons obtenues de la Madone. Remercions-la de tout notre cœur ». On sut par la suite qu'on avait évité de justesse une hécatombe, et l'on parla d'installer un paratonnerre. « Oui, répondit Don Bosco, là haut nous placerons une statue de la Madone. Marie nous garde si bien de la foudre que ce serait de l'ingratitude de se confier à quelqu'un d'autre ». Une statue de la Vierge, véritable palladium du premier Oratoire, est encore là pour témoigner de la fidèle piété de Don Bosco envers la puissante Reine du ciel.

L'année n'était pas encore terminée, que l'affaissement d'une voûte souterraine dans un bâtiment neuf fit naître les pires craintes. Don Bosco ramena le calme parmi les siens et se contenta de remarquer : « Le démon a voulu de nouveau mettre sa queue ici ; mais allons de l'avant, sans crainte ! »

Nous retrouvons le même abandon entre les mains de Dieu dans une autre circonstance analogue. Vingt-quatre ans plus tard, en effet au cours d'un repas solennel d'adieu à une équipe de missionnaires, un incendie se déclara dans l'atelier de reliure. Non loin du feu se trouvaient entassés les bagages des missionnaires. On sait ce qui se produit en pareil cas : toute la maison

fut bientôt en émoi. Don Bosco, qui évidemment ne pouvait rester indifférent à cette triste affaire, ne quitta pas le réfectoire, mais demeura silencieux et se leva. Il demanda de temps à autre s'il y avait des victimes. On lui dit que non. Et il rentra dans son silence. Quand on lui annonça que les dégâts se montaient à cent mille liras : « C'est considérable, s'exclama-t-il, mais le Seigneur donne, le Seigneur reprend. C'est lui le maître. »

Le « que rien ne te trouble » de sainte Thérèse présidait aux responsabilités de Don Bosco et le prémunissait contre les effets immédiats des surprises brutales et certains contretemps qui n'avaient pas en eux-mêmes beaucoup d'inconvénient, mais qui cependant troublaient çà et là et désorientaient celui qui n'a pas l'habitude de penser toujours que pas une feuille ne tombe sans la permission de Dieu. L'imperturbabilité est d'autant plus rare en ces occasions que le déclic nerveux semble tout naturel. Aussi se conserver serein invariablement et aimablement est la prérogative des hommes plongés de toute leur âme en Dieu. Par exemple, à qui n'est-il pas arrivé de manquer le train ? C'est contrariant et banal, mais ce peut être aussi une occasion imprévue de révéler le véritable intérieur d'une personne. Un jour, Don Bosco, descendu du train à Assise, dut s'arrêter un peu en gare pour une affaire, et la correspondance pour Montemagno partit sans lui. Ce qui lui valut plusieurs heures d'attente. Sans se déconcerter, il s'approcha d'un groupe de jeunes garçons, bavarda avec eux, en les engageant à se confesser, à le faire tout de suite, et à le faire dans un hôtel tout proche. Une autre fois, ayant manqué le train de Trafallero à Villastellone, il tira de sa poche un paquet d'épreuves et, tout en les corrigeant, il partit à pied. Arrivé à destination, il leva paisiblement les yeux de la dernière page et dit à son compagnon : « C'est bien vrai que les contrariétés sont toujours bonnes à quelque chose. Je n'aurais pu faire à la maison tout le travail que j'ai fait grâce à ce contretemps ».

Un matin il devait prendre le train pour une localité peu éloi-

gnée de Turin. Il avait décidé d'y célébrer la sainte messe. Il sortit de sa chambre, et rencontra un abbé qui avait besoin de lui dire deux mots à l'oreille. Don Bosco s'arrêta et l'écouta. Il descend l'escalier et en rencontre un autre. Au bas de l'escalier un troisième. Don Bosco les écoute tranquillement. Sous les portiques, les prêtres et les abbés l'entourent. Il se prête au désir de chacun et, enfin, peut se diriger vers la sortie, mais voici qu'un enfant se met à courir derrière lui et l'appelle. Don Bosco s'arrête, se retourne et répond à ses questions. Quand il arrive à la gare, la locomotive donnait le signal du départ et Don Bosco va célébrer sa messe en ville, en attendant le train suivant. Cet amour et cette sollicitude ne peuvent venir que d'une union habituelle avec Dieu. Seul celui qui est « l'océan de bonté » verse en lui dans la prière cette suavité par laquelle il se fait tout à tous.

Mais les plus grandes contrariétés venaient à Don Bosco de la part des hommes, les uns humbles, d'autres importants ou autoritaires.

C'était un humble que ce bon coadjuteur qui obtint d'aller en Amérique, à Santa Cruz, se découragea, quitta la maison et se retira chez un colon. Cette nouvelle inattendue affligea l'homme de Dieu, qui ordonna de le faire revenir en Italie. On évoqua le prix du voyage. Calme et décidé, il répondit : « Qu'importe la dépense, quand il s'agit du salut d'une âme ? — Un humble encore, ce bon cuisinier de l'Oratoire. Un soir qu'il s'était attardé à confesser, Don Bosco se rendit à table après le repas de la communauté ; on lui servit un potage au riz, trop cuit et froid. Le servant du réfectoire, sachant que Don Bosco n'y ferait aucune attention, n'eut pas le cœur de lui présenter ces restes. Il s'en prit au brave cuisinier : « Ce mets-là pour Don Bosco ! » « Mais l'autre, hors de lui : « Et qui est Don Bosco ? Don Bosco est un homme comme les autres ! » Le servant, par dépit ou pour se donner raison, rapporta ces paroles à Don Bosco. Mais lui, portant avec indifférence sa cuiller à la bouche, répondit avec bonhomie : « Le cuisinier a parfaitement raison ».

Enfin, un humble aussi ce bon réfectoier qui, repris par Don Bosco parce qu'il n'avait pas changé la nappe, ne supporta pas ce reproche paternel. Il alla jusqu'à lui écrire une lettre insolente, dans laquelle il lui disait que c'était la première fois qu'il avait vu Don Bosco avec un visage sévère. Le serviteur de Dieu, loin de se formaliser, à peine l'eut-il rencontré, qu'il l'appela et faisant allusion à l'expression regrettable qui avait fait le tour de l'Oratoire, lui dit : « Ne sais-tu pas que Don Bosco est un homme comme tous les autres ? »

Depuis St Paul jusqu'à nous, tout véritable homme de Dieu s'est toujours estimé le débiteur de tous, des sots comme des sages (Rom 1, 14). Saint Bonaventure nous enseigne que c'est le commerce avec Dieu qui rend humble le cœur du supérieur.

Un personnage important cet abbé Amedeo Peyron, philologue et orientaliste renommé, professeur à l'Université de Turin. Il présidait une réunion de prêtres où l'on traitait de leur ministère. La conversation porta sur la nécessité de multiplier les publications éducatives adaptées au peuple. Don Bosco prit la balle au bond et recommanda ses *Lectures Catholiques*. Ce qu'il n'avait jamais fait jusqu'alors. Le président, comme s'il n'attendait que cela, vida son sac, en pestant contre les fautes de langue, de grammaire et de style, qui infestaient ces brochures. L'autorité de l'homme, la fougue de sa parole, la causticité de certaines phrases, tout cela fit que chacun resta bouche bée. Le Serviteur de Dieu, Leonardo Murialdo, qui se trouvait dans l'assistance, mortifié par la mauvaise posture de son ami, et sachant en outre que certains des auditeurs avaient peu de sympathie pour Don Bosco, attendait en tremblant le contenu et le tour de la réponse. Il n'ignorait pas non plus la susceptibilité des auteurs à s'entendre critiquer et mettre au pilori en public. Quand la grêle eut cessé, Don Bosco répondit : « Je suis précisément ici pour recevoir aide et conseil. Je me recommande à vous. Dites-moi les corrections à faire, et j'en tiendrai compte volontiers. Et même ce serait une bonne affaire si d'autres, meilleurs écrivains que

moi, acceptaient de reviser chaque fascicule ». L'abbé Murialdo respira. En repensant à ce dramatique épisode en 1896, il disait qu'il avait pensé depuis lors : « Don Bosco est un saint ».

Il y eut d'autres ecclésiastiques notables avec lesquels Don Bosco eut des rencontres pénibles. Ce n'était pas de leur part malveillance mais préjugés. Quant à lui, il conserva ce total détachement de soi qui est le fruit du contact jamais interrompu avec Dieu, dont la paix souveraine domine les sentiments humains. Dans une ville importante, hors d'Italie, dans laquelle il venait d'ouvrir un collège, il voulut rendre visite à un institut religieux important. Antichambre prolongée et accueil plus que glacial. A peine sur le seuil, son compagnon éclata. « Sois joyeux, sois joyeux », dit D. Bosco, ils seront plus confus que nous de nous avoir traités de cette façon. Et sans l'ombre de trouble, il se mit à parler de choses plus importantes. Dans cette même ville, au cours d'une visite de Don Bosco au collège, le curé de la paroisse, dans un de ces accès d'humeur qui ne sont pas tellement rares parmi les personnes bien intentionnées, s'adressa à Don Bosco en termes d'une violence inouïe : ce fut un long acharnement. Quand la bourrasque prit fin, Don Bosco leva un peu la tête dans l'attitude de quelqu'un qui demande humblement la parole : « Monsieur le curé, dit-il, je regrette que nous n'ayons pas répondu pleinement à vos désirs. Vous êtes notre bienfaiteur ; je me rappelle avec gratitude le bien que vous nous avez fait et nous ferons toujours notre possible pour vous servir. Quant à moi, je vais bientôt mourir, mais dans mon testament j'ai demandé à mon successeur de prier pour vous ... »

Ouvrons ici une parenthèse à propos des journaux. Il y aurait de quoi élever un beau monument si l'on rassemblait et entassait les unes sur les autres les tuiles que les rédactions des gazettes toutes couleurs firent tomber à l'improviste sur l'Oratoire et sur Don Bosco. L'auteur de ce livre garde un souvenir ineffaçable et très pénible. La première fois que, tout jeune encore, il entendit le nom béni de Don Bosco, ce fut par un sale journal dont

une gravure le représentait, avec un texte ignoble à l'appui, sous une figure monstrueuse, et travestissait à un point incroyable sa charité pour la jeunesse pauvre et abandonnée. Mais laissons les morts ensevelir les morts, d'autant que, même de leur vivant, Don Bosco les laissait aboyer à la lune ; et même il ne supportait pas les vengeances, les répliques, ou les rancunes contre ses calomniateurs. Il laissait ses œuvres parler en sa faveur. Aux coups déloyaux de la presse, il levait les yeux et les mains vers le ciel, et, avec une foi éprouvée, répétait quelques mots du genre de ceux-ci : « Eh ! Patience ! Tout cela passera. Ces braves gens s'en prennent à Don Bosco qui ne cherche qu'à faire du bien. Faudrait-il donc laisser les âmes se perdre ? Ils s'opposent sans le savoir à l'œuvre de Dieu. Dieu saura bien déjouer leurs trames ».

Plus que le bavardage des gazettes, ce qui est offensant pour les sages et les saints, c'est l'attitude défavorable de celui qui est le dépositaire de l'autorité. De son propre aveu, Don Bosco avait reçu de la nature un caractère fougueux et fier, qui ne pouvait souffrir de résistance. Or quels mauvais quarts d'heure il dut passer chaque fois que, préoccupé uniquement de la gloire de Dieu et du salut des âmes, il vit sa route contrariée ou barrée par les représentants autorisés de l'un ou de l'autre bord. Mais la nature pénétrée des énergies de la grâce faisait de Don Bosco l'homme le plus conciliant et le plus pacifique du monde.

En ces temps troublés de la vie publique, que de fois, à l'instigation des sectes, les autorités de l'Etat appesantirent, à l'improviste, leur main sur Don Bosco. Et lui, que de fois, se présentant même aux plus mal disposés à son égard, il subjuga leurs âmes, et tout se termina par des conseils amicaux. Mais avant de descendre en lice, il se tournait vers Dieu dans la prière, et il faisait l'expérience de son efficacité à émouvoir le cœur des puissants. « Par ce moyen, disait-il aux siens, en général on obtiendra ce que l'on désire, même si l'on s'adresse à quelqu'un qui n'a pour nous ni affection ni estime. Dieu touchera à ce moment-là le cœur de l'homme, pour qu'il écoute favorablement notre proposition ».

Voilà la source de sa hardiesse extraordinaire dans des circonstances difficiles et déconcertantes. En 1862, on voulait à tout prix lui faire fermer les écoles de l'Oratoire. Le proviseur royal finit par lui accorder une audience au bout de deux heures d'attente. Il le reçut pompeusement assis dans un fauteuil, et Don Bosco debout en face de lui. Avant que Don Bosco n'ouvrît la bouche, l'autre l'accabla sous un déluge de paroles méchantes, en tonnant sans aucune retenue contre les prêtres et les moines, contre le Pape et Don Bosco, contre ses écoles et ses livres. Mais, le voyant toujours calme et immobile, sans esquisser un mot pour se défendre, il le traita d'imbécile, et s'arrêta. Don Bosco prit alors la parole. Avec gravité et douceur il le pria d'observer que jusqu'à présent tout ce qu'il avait dit n'avait rien à voir avec le but de sa visite, et lui exposa de quoi il s'agissait. Le proviseur qui n'avait jamais eu l'occasion de s'entretenir avec des hommes comme D. Bosco, n'en croyait pas ses oreilles. Il sentit grandir en lui l'estime et la bienveillance pour celui qu'il venait d'injurier, au point de devenir un autre homme, le combla d'amabilités, et depuis lors resta toujours son ami et son protecteur ... »

L'esprit de prière, que le serviteur de Dieu Contardo Ferrini appelle « la fête des saintes pensées », a réellement ceci en propre qu'il suscite dans l'âme des pensées joyeusement saintes et saintement joyeuses en des circonstances qui, par elles-mêmes, sont embarrassantes et déconcertantes. Quelle peine pour Don Bosco, « fidèle et sage serviteur de l'Eglise », comme le proclame Pie XI dans son discours tenu lors de l'examen de ses miracles, d'être en butte aux contrariétés des autorités ecclésiastiques ! Mais avec quelle souplesse il savait concilier les devoirs de la soumission et les droits de la justice ! Il cherchait en Dieu la solution des problèmes humainement inextricables.

Un document d'archives porte en marge cette note d'une main étrangère : « Pauvre Don Bosco ! Si Dieu n'était pas avec lui, il ne s'en tirerait pas ». Il s'agit d'un rapport officiel établi et transmis à la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers par un

excellent Monseigneur, qui remplissait une charge officieuse au nom du Saint-Siège auprès du Gouvernement subalpin. On y dépeint la vie des abbés de l'Oratoire sous des couleurs si sombres que l'on devait nécessairement renvoyer aux calendes grecques l'approbation tant souhaitée de la Congrégation salésienne. Le bon prélat jugeait comme un homme qui, sans rien comprendre à Don Bosco et à son esprit, applique de vieux critères à des méthodes qui, dans leur simplicité, bouleversent les idées pédagogiques traditionnelles. Mis au courant de la chose, Don Bosco comprit les conséquences désastreuses de ce rapport. Mais, en informant de la question le Chapitre de la Société, il usa des termes les plus délicats envers l'auteur. A plusieurs reprises il le reçut même à l'Oratoire avec des marques sincères de respect. Quand l'occasion se présenta de lui faire du bien, il le fit de grand cœur.

Les négociations pour l'approbation de la Société obligèrent Don Bosco à avaler des pilules autrement amères ! Il possédait des recommandations individuelles de nombreux évêques, mais il lui aurait été plus utile d'avoir aussi la recommandation collective des Ordinaires de la province ecclésiastique de Turin. Le moment opportun s'offrit lorsque l'archevêque Riccardi convoqua ses suffragants en vue du Concile du Vatican tout proche. Don Bosco présenta donc sa très humble supplique pour qu'on la lût à l'Assemblée où il comptait de puissants protecteurs. L'issue ne lui paraissait pas douteuse. Malheureusement les préventions troublèrent les eaux, ce qui lui valut l'humiliation d'une réponse d'autant plus courtoise dans la forme qu'elle était plus évasive sur le fond. Amèrement déçu : « Patience, dit-il, que tout soit pour l'amour de Dieu et de la Sainte Vierge ».

Pendant un séjour à Rome pour cette affaire de l'approbation, une très désagréable surprise l'attendait juste à la veille de son départ. A Rome, il était l'objet de la sympathie des habitants de tout rang. Alors qu'il prenait congé de l'excellente famille Vitelleschi, on annonça le cardinal Altieri auquel il n'avait pas trouvé

le temps de faire une visite. Il semble que l'Eminence y tenait quelque peu. Le fait est que Don Bosco s'approcha de lui respectueusement mais ne reçut qu'à peine un froid « bonjour ». Au cours de la conversation qui suivit, dans cette maison où Don Bosco était très vénéré, pas un compliment, pas une parole, pas un regard. Ces nobles Messieurs étaient sur les épines, connaissant le caractère inflexible du personnage. Le plus tranquille de tous était encore Don Bosco. « Ce n'est rien, dit-il, demain tout ira bien ». En effet, dans la matinée du lendemain, après s'être recommandé au Seigneur, il sollicita une audience au cours de laquelle le nuage se dissipa totalement, au point qu'il put montrer des preuves tangibles qu'il avait gagné les bonnes grâces du cardinal.

Puisque nous sommes sur la route des contrariétés, suivons la hiérarchie, et arrêtons-nous au sommet. Il s'agit de sa Sainteté Pie IX. Une fois, usant de la faveur dont il jouissait au Vatican, il consentit à recommander pour une audience pontificale privée l'avocat piémontais — plus tard sénateur — Tancredi Canonico. Celui-ci appartenait au groupe de ces infatués qui suivaient le fanatique visionnaire polonais Towiansky, précurseur des modernistes ; toutes choses que Don Bosco ignorait parfaitement. Arrivé en présence du Saint Père, l'avocat se mit à faire étalage de ses lubies, oubliant tellement le lieu où il se trouvait et celui avec lequel il avait l'honneur de s'entretenir que l'auguste Pontife l'interrompit avec indignation et lui enjoignit de sortir. C'est ce qu'il fit, mais non sans avoir laissé sur le bureau un écrit dans lequel il disait les choses qu'il avait prévu ne pas pouvoir dire de vive voix. Appelé aussitôt après l'audience, Don Bosco entendit le Pape lui dire : « Cet homme est un grand coquin, et Don Bosco un grand ... bonhomme ». Comme Don Bosco souriait, Pie IX lui dit gentiment : « Pourquoi l'avez-vous introduit ? et par dessus le marché vous riez de mon indignation ? ». A quoi, soumis et tranquille, Don Bosco répondit tout de suite : « Je ris parce que votre indignation est celle d'un Père toujours ai-

mant ». Il expliqua comment on en était venu là, heureux de voir le Vicaire du Christ, sourire aussi à ses franches paroles.

Un jour Don Bosco écrivit à l'un des siens désespéré pour le reconforter : « Joie et courage et, tout spécialement, prions l'un pour l'autre ». La prière fut pour Don Bosco le secret de la tranquillité et de la paix dans les peines. « Si quelqu'un d'entre vous est triste qu'il prie » (Jac 5, 13). Il suivait le conseil de l'Apôtre.

Le commerce intime avec Dieu a pour résultat qu'un prêtre, non seulement sache, mais qu'il sente qu'il est une personne sacrée. Jamais ne s'obscurcit dans sa conscience l'idée lumineuse de son caractère, quoi qu'il dise ou fasse, en privé ou en public, directement ou indirectement, lorsqu'il traite avec le prochain quel qu'il soit. Alors l'esprit sacerdotal jaillit de sa vie entière, irradié intérieurement des fluides surnaturels qui guérissent et purifient les âmes, les fortifient dans le bien et les élèvent vers les choses célestes. Comme en Jésus la nature humaine, unie hypostatiquement à la divinité, était l'instrument d'œuvres merveilleuses, ainsi chez le prêtre de vie intérieure il n'est pas une parole ou une action qui ne porte l'empreinte sacerdotale et n'agisse sur les âmes ; de lui on peut affirmer que se répand une vertu salutaire qui guérit toutes les maladies spirituelles (Luc 6, 19). C'est ce que nous verrons en examinant les activités déployées par Don Bosco au confessionnal ou en chaire, écrivain et éducateur.

En ce qui concerne la confession, sa manière d'administrer ce sacrement ne se comprend que si l'on tient compte de sa pratique personnelle et de ses enseignements habituels.

Don Bosco aima la confession dès son âge le plus tendre, et rien, au cours de sa vie, ne put affaiblir en lui ce goût de s'en approcher fréquemment, même quand sa mère ne fut plus là pour l'y conduire. Telle n'était pas l'habitude des enfants à cette époque, et surtout pas à la campagne. A Chieri, son premier soin fut de chercher un confesseur stable, lequel présagea de grandes choses de ce garçon simple et d'humble condition, mais assidu à se confesser. Au grand séminaire, il se confessait chaque semaine.

Jeune prêtre, il s'adressa avec la même régularité à Don Cafasso. A la mort de celui-ci, ce fut un de ses condisciples qui, tous les lundis, recevait ses aveux à la sacristie de Marie Auxiliatrice, et, en échange, lui demandait le même service. Pendant les voyages, ou en l'absence de son confesseur ordinaire, il se confessait à un salésien ou à un autre prêtre selon les circonstances. Par exemple, en 1867, au cours d'un séjour de deux mois à Rome, il choisit un père jésuite, le Père Vasco, qu'il avait connu à Turin. Quant à ses fils, certains hésitaient parfois à l'entendre ; mais lui : « Allons, disait-il, fais cette charité à Don Bosco et permets-lui de se confesser ». Sur sa manière de se confesser nous complétons ici ce que nous avons déjà dit. Il ne cherchait pas des endroits retirés ou des heures solitaires – comme s'il accomplissait une mauvaise action – mais s'exposait à la vue de tout le monde. Et c'est ce qui permit aux fidèles et à ses jeunes de remarquer, à voir comment il se préparait et faisait ensuite son action de grâce, quelle idée il se faisait de la grandeur et de la sainteté de cet acte. Une pareille assiduité à la confession fréquente et régulière constitue par elle-même une garde du cœur vigilante et ininterrompue qui éloigne de l'âme, chaque jour davantage, le moindre danger et la rend docile à l'Esprit Saint, qui la comble toujours plus abondamment de ses dons célestes.

Ses enseignements allaient de pair avec sa pratique personnelle. Par ses écrits et par sa parole, il cherchait non seulement à attirer, mais à attacher les fidèles au sacrement de la réconciliation, les jeunes plus particulièrement, qui étaient l'objet de sa mission providentielle. Plus que dans la nouveauté de la chose, l'originalité de Don Bosco se situe ici dans sa chaleur apostolique pour faire aimer un sacrement qu'il aimait tant lui-même. Dans sa *Vie de Michel Magon*¹, il a écrit une page dans laquelle, en

¹ Don Bosco, *Cenno biografico sul giovinetto Magone Michele ...*, 1^{ère} éd. 1861 ; il en existe une traduction française éditée à Nice, Nouvelle édition, 1922.

termes vibrants de charité sacerdotale, il se tourne d'abord vers les jeunes pour les inciter à une confiance filiale envers le Père de leurs âmes ; puis vers les confesseurs de ces jeunes, qu'il exhorte à une bonté paternelle dans l'exercice de leur ministère. En outre dans un mémoire destiné aux salésiens, il demande que le salésien, quand on le prie d'entendre une confession, « se présente avec une âme joyeuse » et que personne « ne soit discourtois ou manifeste de l'impatience » il recommande de traiter les enfants avec des « manières douces et affables », sans jamais les rudoyer ni s'étonner de leur ignorance ou des péchés qu'ils confessent. Dans ce même écrit, il pose cette grande règle : « C'est une chose très importante et utile pour la jeunesse de faire en sorte que jamais un enfant ne nous quitte mécontent de nous ». Dans la *Jeunesse instruite*, il se présente à nous comme un guide si aimable que quiconque le suit se confesse avec une véritable satisfaction spirituelle. En effet, en lisant ces pages simples, tous les lecteurs, même ceux qui ne sont plus jeunes et dont les soucis ont ridé le front, ressentent un filial abandon, qui les conduit près du confesseur avec la ferveur et la simplicité des premières années. De même, dans le *Règlements pour les Patronages*, pour les *Institutions et les Compagnies*², la confession occupe une place d'honneur, mais elle est toujours présentée dans une lumière sereine et délibérément sympathique.

Tel il est dans ses écrits, tel dans ses paroles. Son principal biographe affirme que « chaque phrase de Don Bosco était une invitation à la confession ». Peut-être dira-t-on que c'est là une

² Dès 1847 Don Bosco avait institué à l'Oratoire, des groupes de jeunes plus décidés à être de bon exemple parmi leurs camarades qu'il appela « Compagnies ». La première qui reçut un statut et un règlement fut « la Compagnie de Saint Louis ». Il invita même à s'y inscrire pour bénéficier des faveurs spirituelles que l'autorité ecclésiastique voulut bien lui concéder, des amis de l'extérieur et même de notables personnalités ; voir *Souvenirs* ..., p. 191 sq. Par la suite d'autres « compagnies » semblables virent le jour : celles de St-Joseph, du Saint Sacrement.

expression hyperbolique, quoique l'on puisse souhaiter que toutes les hyperboles aient un tel fondement dans la réalité. Mais quand il s'agit de l'efficacité de sa parole en faveur de la confession, il n'y a pas de discussion possible. Il y a les faits, probants, si nombreux et si divers qu'il faut les admirer comme les miracles de la grâce divine dans l'œuvre du salut. La pensée du retour à Dieu s'emparait avec une telle force de l'esprit de ceux auxquels il s'adressait, qu'ils tombaient à ses pieds ou, d'une manière ou de l'autre, lui ouvraient leur conscience. C'étaient ses garçons ou des étrangers, des ouvriers, des gens exerçant une profession libérale, des personnes du commun ou des personnages haut placés, des gens de bien ou des malfaiteurs. Les victoires de Don Bosco dans ce domaine ne se comptent pas. Or, la facilité à trouver le chemin des cœurs pour amener à un acte pénible – surtout pour certains – n'est possible qu'avec une grande foi dans le sacrement de pénitence et une sainte ardeur d'apôtre. Mais il faut une autre qualité qui soit l'âme de tout le reste. Laquelle ? Interrogeons Don Bosco lui-même. En 1862, un bon prêtre lui demanda son secret pour gagner les cœurs : « Je l'ignore, répondit-il. Si un prêtre aime Dieu, il réussira en cela bien mieux que moi ». Dans *L'âme de tout apostolat*³, Dom Chautard écrit : « Entre la bonté naturelle, fruit du tempéramment, et la bonté surnaturelle d'un apôtre, il y a toute la distance de l'humain au divin. La première pourra faire naître le respect, même la sympathie, pour l'ouvrier évangélique, en faisant parfois dévier vers la créature une affection qui devait aller à Dieu seul, mais elle ne pourra jamais déterminer les âmes à faire vraiment pour Dieu le sacrifice nécessaire pour revenir à leur Créateur. Seule la bonté qui provient de l'union intime avec Jésus peut obtenir ce résultat. »

Si Don Bosco agissait ainsi à l'occasion de rencontres fortuites, nous imaginons comment il devait profiter de l'occasion

³ Dom Chautard, *L'âme de tout apostolat*, Vitte, 1930, p. 161.

lorsqu'il dispensait l'instruction religieuse ou la parole de Dieu. Dans ses leçons de catéchisme il ne cessait d'insister sur les dispositions nécessaires pour recevoir avec fruit le sacrement de pénitence, en mettant en vive lumière la bonté du Seigneur qui l'a institué, et tout le bien dont il enrichit les âmes. De l'amour de la confession et de la communion, il faisait dépendre la grâce de se garder sans péché à l'âge des passions ou celle de se relever des premières chutes. Dans ses entretiens avec ses enfants, ses conférences à ses fils, ses prédications à des auditoires divers, il est extrêmement rare qu'il ne parle pas — « à temps et à contretemps » — de la confession sacramentelle. En agissant ainsi, ne risquait-il pas d'ennuyer ou de choquer les auditeurs par quelques fausses notes ? Nullement ! Celui qui parle avec foi et amour parle en inspiré si bien qu'il dissipe même la répugnance. Le cardinal Cagliero, qui l'a entendu des centaines de fois, nous assure qu'en traitant son sujet favori, Don Bosco « parlait toujours d'une manière nouvelle et intéressante ». Quant aux fausses notes ... pas le moins du monde. Dans ses auditeurs, quels qu'ils fussent, ce n'étaient pas des hommes qu'il voyait mais des âmes, et cette vue éveillait en lui deux sentiments : le désir et la crainte. Le désir de les conduire tous en paradis, et la crainte que certains ne soient engagés sur le chemin de l'enfer. Or ces deux sentiments, harmonisés par l'amour divin qui était toute sa raison d'être dans son action comme dans sa parole, donnaient la note fondamentale à ses discours. Cette note s'enrichissait d'ailleurs de multiples variations dont la plus ordinaire, habilement amenée, était le rappel du sacrement de la miséricorde.

La charité qui enflammait le cœur de Don Bosco se manifestait au suprême degré dans sa manière d'administrer ce sacrement. Huysmans, le grand converti, estime que pour ses pareils, qui « tout d'un coup doivent déverser aux pieds d'un prêtre la vie qu'ils ont vécue », il serait « véritablement beau et bon d'être réconfortés et aidés », comme Don Bosco réconfortait et aidait ses pénitents, tellement « sa manière de confesser rappelle l'in-

surpassable miséricorde de Jésus »⁴. Son attitude dans l'administration de ce sacrement était pour ceux qui le voyaient une invitation au respect et à l'amour. Tête nue, tenant sa barrette devant la poitrine, il s'approchait du lieu où il devait confesser et, avant de s'asseoir, faisait une prière et un beau signe de croix. D'ordinaire, son « confessional » était un fauteuil à deux bras, placé entre deux agenouilloirs. Les genoux joints, les pieds posés sur un petit escabeau, le buste droit, la tête légèrement inclinée, il était le digne et aimable représentant de Dieu : un visage d'homme accomplissant une œuvre divine et tout pénétré de l'esprit de Dieu. Dans un mouvement grave et modeste il se penchait alternativement à droite et à gauche. Il ne dévisageait pas ses pénitents, et ne semblait pas soucieux de les reconnaître ; mais, le coude appuyé sur l'agenouilloir, il approchait de leur bouche son oreille en faisant de sa main une sorte de rempart. Et il écoutait attentivement, le visage impassible, avec une douceur inaltérable. Ce qui se passait entre ses pénitents et lui, seuls peuvent le savoir ceux qui ont eu la chance de se confesser à lui. L'un de ceux-là, pendant plus de trente ans, fut le cardinal Cagliero : « Il était, dit-il, d'une bonté admirable avec les jeunes et avec les adultes. Nous nous confessions presque tous à lui, conquis par sa douceur et sa charité toujours bienveillante et patiente. Il était bref, mais jamais pressé. Aussi bon que possible et jamais sévère, il nous imposait une courte pénitence adaptée à notre âge et toujours salutaire. Il savait se faire petit avec les petits, nous donner les conseils opportuns ; ses réprimandes elles-mêmes étaient assaisonnées de tant de saveur qu'elles répandaient en nous l'amour de la vertu et l'horreur du péché. Autour de sa personne et de ses exhortations flottait quelque chose d'angélique ». On disait communément que très souvent des personnes, qui s'étaient présentées à lui avec une certaine méfiance, le quittaient rayonnantes de joie, et comblées de confiance dans la miséricorde

⁴ J. K. Huysmans, *Don Bosco*, p. 136-137.

divine. Cette manière de confesser inspirait une telle confiance que celui qui en avait fait l'expérience ne l'oubliait plus. Aussi ses pénitents lorsqu'ils le rencontraient, après de longues années, lui manifestaient spontanément l'état de leur âme, ou bien, à sa demande, ils répondaient avec une affectueuse sincérité. Informés de sa présence en tel ou tel endroit, beaucoup n'hésitaient pas à se déplacer, même de loin, pour se confesser encore une fois à lui⁵.

Deux remarques compléteront ce chapitre sur la confession et nous feront mieux saisir encore la profondeur de sa vie intérieure. En premier lieu, lorsqu'il confessait, c'était un homme complètement détaché des choses de ce monde. On sait à quel point Don Bosco était accablé par les soucis et les affaires de toutes sortes ; or, lorsqu'il était demandé au confessionnal, il interrompait le travail en cours et se mettait humblement au service de qui l'appelait. Par ailleurs, lorsque sonnait l'heure des confessions – c'est-à-dire le samedi soir, les veilles de fête, chaque matin avant et pendant la messe de communauté – il quittait tout pour ce saint ministère. Il demeurait à son confessionnal plusieurs heures de suite, sans manifester le moindre ennui, et ne s'interrompait jamais, même quand des raisons exceptionnelles semblaient l'y inviter. Il est hors de doute que pour les saints toutes les affaires humaines sont inexistantes en comparaison des intérêts célestes. Un dimanche matin se présenta à l'Oratoire le marquis Patrizi, un romain, dont la visite était fort souhaitée. Les supérieurs le reçurent de leur mieux, Don Bosco étant en train de confesser les externes. On l'avertit. « Très bien, répondit-il avec calme. Dites-lui que je suis heureux de sa présence et qu'il veuille bien m'attendre un moment : le temps

⁵ Un fait significatif est raconté par Don Bosco lui-même dans *Souvenirs...*, p. 185 : c'est tout un collège de Frère qui est allé le « relancer » dans un hameau où il se reposait.

d'écouter ces pauvres garçons qui désirent faire la sainte communion ». Ce moment dura une heure et demie.

La seconde observation concerne l'impassibilité avec laquelle, une fois assis à son confessionnal, il supportait désagréments et souffrances de toutes sortes. Impassibilité devant la fatigue : après des journées de rudes labeurs, comme s'il ne sentait pas le besoin de repos, il restait là, accoudé, aussi longtemps que les pénitents se présentaient. Impassibilité devant l'âpreté de la température ; avant que l'on se décidât à songer à un peu de chauffage, il souffrit sans se plaindre les rigueurs de l'hiver turinois jusqu'à dix ou onze heures du soir. Et il y avait en certains endroits les assauts des moustiques qui s'en donnaient à cœur joie, si bien que, les confessions terminées, son front et ses mains étaient criblés de morsures. Il y avait pire encore ; les pauvres garçons qui fréquentaient alors l'Oratoire n'apportaient pas seulement leurs péchés ; après les avoir entendus, le confesseur avait parfois fort à faire pour se délivrer de la vermine dont il avait hérité à leur contact, mais ces pauvres âmes valaient bien ce désagrément ... il y avait enfin les prisonniers, qui, en ce temps-là, n'avaient ni la propreté ni la décence de ceux d'aujourd'hui.

Don Bosco, doué d'une sensibilité très fine, semblait dans cette atmosphère écœurante n'avoir plus ni yeux ni odorat. Appliqué à soigner les plaies spirituelles de ces malheureux il n'avait pas le temps de s'arrêter à la répugnance des sens. En somme, au souvenir de tout ce que nous venons de dire, comment ne pas rappeler les paroles de Pie X ? S'adressant aux évêques d'Italie dans l'Encyclique du 11 juin 1905, il affirmait catégoriquement que pour supporter avec persévérance les ennuis inséparables de tout apostolat, les forces nécessaires ne se trouvent que dans le secours de la vie intérieure.

L'intimité avec Dieu, qui fut l'âme du confesseur, fut aussi celle du prédicateur. La parole de Don Bosco n'était pas la sienne, mais le souffle de Dieu sur lui. La recherche de gloriole personnelle – littéraire ou oratoire – ne doit pas s'interposer entre le prêtre et l'auditeur. Recherche qui, selon St Paul, est « une *adultération de la parole de Dieu* » (II Cor 2, 17). Don Bosco, pourtant, ne fait pas mystère qu'au début de son ministère il n'échappa pas à cette tentation : il était intelligent, avait fait des études sérieuses, sa mémoire était excellente et il y avait cette atmosphère viciée que respiraient les prédicateurs¹. Mais bientôt l'amour de Dieu prit le dessus, et ce fut pour toujours.

Don Bosco préparait ses prédications. Il disait aux débutants : « la prédication qui produit les meilleurs effets est celle qui a été la mieux étudiée et préparée ». Cette humble préparation s'accompagnait d'une humble prière. C'est ainsi qu'à Turin il se confessait régulièrement chaque semaine ; mais au cours de ses tournées apostoliques, il s'humiliait plus fréquemment au tribunal de la pénitence ; lui qui ne sut jamais par expérience ce que sont les scrupules, il se confessait pour se rendre moins indigne instrument de la grâce divine pour le bien des âmes. Partout où il se présentait pour annoncer la parole de Dieu – et il prêchait très souvent et en des lieux très divers, même hors de l'Italie – il se conduisait en ministre authentique du Seigneur ; il était envoyé – plutôt qu'il n'allait « porter la science du salut au peuple de Dieu » (Lc 1, 77).

¹ Voir dans *Souvenirs* ..., p. 104 sq.

Lors de sa première messe, Don Bosco avait demandé « ardemment » au Seigneur l'efficacité de la parole, c'est-à-dire la force de persuasion pour faire du bien aux âmes. Sa prière fut exaucée on ne peut mieux, à tel point que sur la fin de sa vie, il pouvait dire avec autant de modestie que de vérité : « Il me semble que le Seigneur a écouté mon humble prière ». En chaire, il parlait d'affilée du commencement à la fin, sans éclair ni envolées, presque sans geste, avec un débit plutôt lent, dans un style monotone et une langue populaire, assez souvent même en piémontais ; parfois même ses sermons se prolongeaient d'une manière invraisemblable. Pourtant ils plaisaient, on les écoutait avec joie, tant ils étaient assaisonnés d'onction et de naturel. C'est ainsi qu'à Saliceto de Mondovi, les paysans l'obligèrent une fois à parler six heures de suite, coupées de courtes pauses. Songez, de plus, que les sujets traités étaient usés jusqu'à la corde : l'importance du salut, la fin de l'homme, l'incertitude de l'heure de la mort, la gravité du péché, l'impénitence finale, le pardon des injures, la restitution du bien mal acquis, la mauvaise honte en confession, l'intempérance, le blasphème, le bon usage de la pauvreté et des épreuves, la sanctification des jours de fêtes, la nécessité et la manière de prier, la fréquentation des sacrements, la sainte messe, l'imitation de Jésus-Christ, la dévotion à la Sainte Vierge, la facilité de la persévérance ... Et pourtant on restait là à l'écouter sans un battement de paupière : pêle-mêle avec le bon peuple, les gens nobles et instruits, les ecclésiastiques, les évêques, non pas fascinés par l'effet de quelque suggestion humaine, mais saisis par l'ardeur divine qu'avaient connue mystérieusement les deux disciples d'Emmaüs (Luc 24, 32).

Pour la fête de St Jean l'Evangéliste, les Trappistes disent le très beau répons suivant, qui s'applique parfaitement à Don Bosco prédicateur : « En reposant sur la poitrine du Seigneur, il puisa directement à cette source divine les eaux salutaires de l'Evangile et il répandit à travers le monde entier la grâce de la parole de Dieu ». Certes tous les évangélistes sont inspirés, mais

comment ne pas reconnaître à St Jean une puissance particulière d'expression qui vient du cœur et qui va au cœur ? Et où l'a-t-il puisée sinon dans ce Cœur sur lequel il reposa à la dernière Cène et qui est la vraie source de l'éloquence sacerdotale ? Voilà « le cœur-qui rend éloquents » les prêtres catholiques. Ce n'est pas pour rien que Don Bosco portait le nom du disciple bien-aimé, le disciple vierge. Le jeune chroniqueur de l'Oratoire écrit, en date du 29 mai 1861 : « Une fois sortis de l'église, beaucoup étaient émerveillés et disaient comme moi : « Quelles belles choses Don Bosco nous a dites, ce matin ! Je passerais le jour et la nuit à l'écouter. Combien je désire que Dieu me fasse le don, quand je serai prêtre, d'enflammer ainsi d'amour le cœur des jeunes et de tous les autres pour cette vertu si belle ». Ce matin-là Don Bosco avait parlé de la pureté !

Une pensée dominante dans la prédication de Don Bosco, c'était la nécessité de sauver son âme. Nous qui sommes prêtres « nous sommes en ambassade pour le Christ, comme si Dieu exhortait par nous » (II Cor 5, 20), nous sommes les porte-voix de Dieu pour les âmes en ce qui concerne le salut. Don Bosco estima toujours que tel était son devoir impérieux. Qu'il suffise de dire qu'il ne s'en départait pas, même dans les panégyriques, qui sont le genre d'éloquence sacrée dans lequel les orateurs se laissent le plus souvent emporter par la mode, par le souci de nouveauté et d'élégance. C'est pourquoi Don Cafasso avait peu de sympathie pour les panégyriques. Dans ceux de Don Bosco le maître n'eut certainement pas trouvé de quoi condamner le disciple. Voici, par exemple, le panégyrique de St Philippe Néri, prononcé à Alba en 1868. D'emblée, Don Bosco expose l'idée maîtresse sur laquelle, dit-il, s'appuie la pratique de toutes les vertus du saint à savoir « le zèle pour la salut des âmes ». Il fait une peinture vivante de son apostolat ; puis, sachant que parmi ses auditeurs se trouvent bon nombre de prêtres, le voici qui de, but en blanc, sonne pour eux les cloches à toute volée ! L'orateur va bon train, lorsqu'il feint d'entendre monter de l'au-

ditoire une remarque, à savoir que Philippe a pu opérer tant de merveilles pour le salut de la jeunesse parce qu'il était un saint. « Ce n'est pas mon avis. Philippe a opéré ces merveilles parce qu'il était un prêtre qui correspondait à l'esprit de sa vocation ». Et d'insister sur la nécessité pour les prêtres de rassembler les enfants pour leur faire le catéchisme, les amener à confesse et les confesser. Ensuite après avoir menacé les parents, les patrons, les maîtres, il poursuit avec une ardeur apostolique : « Quelle terrible position pour un prêtre de s'entendre dire, quand il paraîtra devant Dieu : Regarde en bas, sur la terre ; que d'âmes marchent dans la voie de l'iniquité et suivent le chemin de la perte ! Et cela, par ta faute. Tu ne t'es pas soucié de leur faire entendre la voix du devoir, tu ne les a pas cherchées, tu ne les a pas sauvées. D'autres, par ignorance, allant de péché en péché, sont maintenant tombées en enfer. Regarde comme elles sont nombreuses ! Ces âmes crient vengeance contre toi. A présent, « serviteur infidèle » rends-moi compte de ce trésor précieux que je t'avais confié, ce trésor qui est le prix de ma passion, de mon sang, de ma mort. Que ton âme soit la rançon de celle qui par ta faute s'est perdue ». Enfin il termine son discours en invitant chacun à avoir confiance dans la grâce et la miséricorde de Dieu.

Comme on le voit, Don Bosco allait au concret. C'est ce dont firent l'expérience, à Rome, certaines religieuses d'un monastère célèbre, qui l'avaient invité à chanter les louanges de leur Patronne, une sainte martyre. Elles désiraient ardemment l'entendre, et attendaient de lui des choses rares. Ayant eu vent qu'il y aurait dans l'assistance des Messieurs en vue et de nobles dames, Don Bosco leur servit son panégyrique ! Il commença par faire remarquer que, depuis plus de cent ans, en ce lieu, on répétait l'éloge de la Sainte et que, par conséquent, il y aurait un bien maigre profit à redire des choses que chacun connaissait. Mieux valait à son avis, ne fût-ce que par amour de la variété, changer de sujet et montrer la nécessité de tendre à la perfection

et de sauver son âme au moyen de confessions bien faites. Ainsi, hors de toute considération humaine, s'oubliant complètement lui-même, il fit d'une pierre deux coups : aux religieuses il parla de la perfection, aux laïcs il rappela le salut de leur âme, à tous il fit faire un bon examen de conscience sur leurs confessions passées. La déception ne fit-elle pas obstacle à tous ces fruits ? Non, si l'on en juge par la religieuse attention avec laquelle on l'écouta. Certes ce sont là des choses difficiles à comprendre pour qui oublie que la première loi de l'orateur sacré est de s'oublier soi-même. Carillonner en chaire son propre moi, c'est y jouer le rôle peu louable de « l'airain sonnante et de la cymbale qui retentit » (I Cor 13, 1) ; au contraire, de la bouche de celui qui prêche Jésus-Christ sort cette « parole de Dieu qui est vivante, efficace et plus incisive qu'un glaive à deux tranchants » jusqu'au plus intime de l'âme humaine (Heb 4, 12).

Il y eut pour Don Bosco une occasion unique dans sa vie, dans laquelle aurait semblé non seulement justifiable, mais souhaitable, une « petite divagation » littéraire en matière religieuse, d'autant qu'il y était préparé. Pendant une dizaine d'années, et même par la suite, les classiques² ne lui avaient-ils pas donné le goût et la joie de les pratiquer de jour et de nuit ? Or il n'en fut rien. Le fait mérite d'être connu. En 1878, des amis romains l'avaient fait inscrire à la « Société Arcadienne ». Deux ans plus tard cette Académie le désigna pour prononcer le discours d'usage sur la Passion du Seigneur au cours de la séance solennelle du Vendredi Saint. Le caractère littéraire de l'Arcadia, la tradition plus que séculaire de confier cette tâche à des lettrés – parfois célèbres, tels Monti et Leopardi – la qualité des participants, tous hommes de lettres, tout cela Don Bosco ne l'ignorait pas et il ne feignit pas de l'ignorer. Il dit qu'il était « chargé de lire une prose », et il confessa que « l'éloquence de la diction, l'élégance du style ... qui brillent d'habitude dans cette enceinte savante »,

² Voir ce qu'il en dit lui-même dans *Souvenirs ...*, p. 86 sq.

l'avaient jeté « dans une sérieuse appréhension » ; mais il prenait courage en songeant que « la plume élégante » d'autres de ses confrères suppléerait bientôt à son « insuffisance ». Quant à lui, comme toujours et partout, il se voulait simplement prêtre. En effet après s'être présenté comme « un humble prêtre », ce fut le prêtre seulement qui commença à parler. Il ne fit pas de l'ascétique ni de l'éloquence, parce qu'il n'était pas en train de prêcher ; il ne fit pas de l'érudition ni de l'exégèse pure, parce qu'il n'était pas à l'école. Mais qui aurait pensé qu'il choisirait pour sujet les *sept paroles du Christ* ? Il parut absurde à l'esprit sacerdotal de Don Bosco qu'un prêtre, en ce jour et à cette heure, au lieu de parler en prêtre du sacrifice sanglant offert sur le Calvaire par le Prêtre éternel, pût se mettre à faire de la littérature. Néanmoins il savait qu'en agissant ainsi il ramait à contre-courant ; aussi après avoir annoncé son sujet, il protesta de nouveau qu'il laissait à l'habileté d'un autre la sublimité des idées et les élans poétiques ; et il se déclara satisfait si, faute de susciter les applaudissements, son modeste travail donnait l'occasion d'exercer une bonté compatissante envers lui.

C'est ainsi que se termina l'exorde. Les convenances étant sauves, voici avec quel calme simplicité il s'exprima : « Après mille mauvais traitements et mille tourments, soumis à une impitoyable flagellation, couronné d'épines, condamné à la mort ignominieuse de la Croix, le très aimable Sauveur porta au milieu de grandes souffrances l'instrument de son supplice jusqu'au Golgotha ». Son exposé, serré et objectif, était nourri de l'Écriture, des Pères, de saint Thomas, et autres interprètes, cités avec méthode et saine critique. Il ne découvrit pas ses sentiments personnels : Don Bosco est un saint dominé par une sorte de pudeur spirituelle qui ne lui permet pas de dévoiler les mouvements secrets de la grâce. Mais ses intentions étaient claires intentions, sacerdotales comme toujours, d'éclairer les âmes pour les détacher du péché et les unir à Dieu.

Autant que dans la parole qu'il disait de son vivant, le cœur sacerdotal de Don Bosco palpita aujourd'hui encore dans sa parole écrite. C'est en 1844 qu'il prit la plume pour s'adresser au public, et il ne la déposa plus. Trois causes contribuèrent à lui faciliter le travail de la plume malgré le poids de tant d'occupations : la vieille habitude de profiter de la moindre miette de son temps ; le vigueur de son esprit et de sa mémoire, soutenue par une égale énergie de sa volonté ; sa rare facilité à conduire en même temps des affaires disparates, au point de dicter simultanément divers sujets. Mais ces trois coefficients n'expliqueraient pas à eux seuls le grand nombre de ses publications, si l'on ne tenait compte du moteur qui le poussait à l'action pendant une quarantaine d'années : je veux dire son zèle ardent pour la gloire de Dieu et le bien des âmes. Aussi nous tromperions-nous, si nous pensions pouvoir juger les écrits de Don Bosco, en leur appliquant des critères littéraires. Le cher Père, avec son sourire bienveillant, nous avertirait bien vite de notre erreur, et nous dirait en termes voisins de ceux de François de Sales : « Quant aux embellissements du langage, je n'y ai pas seulement voulu penser, comme ayant assez d'autres choses à faire »¹ Comme le même St François de Sales dit de lui-même², Don Bosco écrit « à la bonne franquette, sans prétention

¹ Saint François de Sales, *Introduction à la vie dévote*, Introduction. Ed. Club du livre religieux, Mame, 2^e éd. 1956, p. 9.

² Saint François de Sales, *Lettre au duc de Bellegarde*, Œuvres complètes, vol. XVI, p. 55.

ni art, parce que ses écrits n'en ont que faire et que, pour les embellir, il suffit de cette simplicité si chère à Dieu, qui en est l'auteur ».

Ce qu'est l'inspiration pour le poète, ce qu'est la puissante inclination de l'esprit pour le penseur et, pour tout dire, ce qu'est la légèreté et la vanité pour les gratte-papiers, l'esprit apostolique le fut pour Don Bosco, sous l'impulsion continuelle et vigoureuse de l'amour divin. C'est cela qui le rendait attentif aux voix du jour, qui le portait à s'enfermer dans la bibliothèque et le tenait penché sur son bureau. Cela ne veut pas dire qu'il y eut chez lui un penchant excessif à faire gémir les presses, comme on disait du temps où les machines ne grinçaient pas encore ; selon son aveu, il appréhendait fort « d'être imprimé », mais il comprenait que c'était pour lui une stricte obligation de son ministère sacré d'employer les dons qu'il avait reçus de Dieu à endiguer la mauvaise presse, en disputant pouce à pouce le terrain à l'erreur, par des feuilles, des opuscules, et même des volumes ; par des collections périodiques destinées à la jeunesse et au peuple ; par des manuels de piété solide et d'instruction religieuse ; enfin par bien d'autres publications remplies de pensées salutaires. En somme, le Don Bosco qui écrit et imprime est toujours le même Don Bosco qui confesse et qui prêche. A quelque forme d'activité qu'il s'adonne, il est toujours le même : l'homme de Dieu, et invariablement : l'homme de Dieu, pour lequel, comme dit St Bonaventure, « ce qui est spirituel doit toujours et partout avoir la préférence »³. Ce serait donc sortir de notre sujet que de nous attarder à des considérations d'ordre littéraire.

Dans une si abondante production religieuse il pourrait sembler naturel que l'on rencontre des textes où l'auteur nous parle de lui, de son monde intérieur ; ce serait les seuls textes qu'il nous intéresserait d'examiner. Pas le moins du monde ! Un évêque,

³ *De regula novitiorum*, I.

Mgr Galetti, écrivant sur Don Bosco, rapporte comment, au cours d'une conversation, celui-ci se mit à parler « selon sa manière lente d'agir et de s'exprimer ». Voilà tracé le portrait de l'homme qui veille sur lui-même en conversant. C'est la même vigilance que l'on perçoit lorsqu'il écrit. De là vient que la personne de l'écrivain ne se produit jamais sur la scène. Qui veut la trouver doit la chercher dans les coulisses. Ce silence a pourtant son éloquence, qui exalte d'autant plus l'auteur que celui-ci s'efface davantage. On peut dire que de sa vie spirituelle intime tous ses livres sont pénétrés, les uns davantage, les autres moins. Ainsi s'explique l'influence que ses écrits exercent sur l'âme des lecteurs libres de préjugés. Le Cardinal Vivès manifesta en 1908 le désir d'avoir quelque petit écrit dans lequel se révélât son esprit de piété. Je ne sais lequel fut choisi, mais cet esprit transparaît plus ou moins en toutes ses œuvres.

Un poète chrétien moderne, Jules Salvadori, se définissait modestement « un ouvrier de la parole ». Sans le dire, Don Bosco se révèle un prêtre de la parole. L'ouvrier de la parole est celui qui fait son œuvre au moyen de la parole, et cela selon son goût et sa volonté. Au contraire, le prêtre de la parole est celui qui, par la parole, exerce un ministère, le « ministère de la parole » (cf. Act 6, 4 ; 20, 24) ; expression neuve d'une chose très nouvelle, par laquelle on entend signifier l'usage sacré de la parole, fait au nom de Dieu et pour le service spirituel du prochain, par devoir de vocation ; donc un usage dans lequel l'ouvrier n'a pas à présenter son moi, mais à présenter son Dieu. Ce ministère est rempli d'ordinaire oralement, à l'église, par la prédication ; mais il se prolonge aussi et s'amplifie, pour le plus grand bien des âmes, au moyen des écrits. Dans ce cas, l'écrivain qui dispense la parole du salut, en se cachant soi-même comme le fait constamment Don Bosco, laisse entendre qu'il a le cœur libre des vanités mesquines et qu'il trempe sa plume dans le pur amour de Dieu.

Mais les dispositions intérieures de Don Bosco écrivain se

comprennent encore mieux si l'on considère son humilité comme une servante industrieuse de sa charité. En des temps d'attentats continuels contre la religion de la jeunesse et du peuple, Don Bosco, poussé par la charité du Christ, pour opposer au venin de l'erreur l'antidote de la vérité du Christ, a songé à se créer parmi la jeunesse et le peuple une clientèle de lecteurs. Mais les jeunes et le peuple ne comprenaient guère la langue des livres. Et le voilà condamné à se renier lui-même. De ce « renoncement » le Pape a donné la mesure lorsqu'il dit, dans le discours prononcé lors de la proclamation de l'héroïcité des vertus du Bienheureux, que, étant donné « la vigueur peu ordinaire et même largement supérieure à l'ordinaire de son intelligence ... », Don Bosco « aurait pu jouer le rôle du docte, du penseur, de l'écrivain ». Alors qu'il aurait pu appliquer ses belles facultés à créer, il les appliqua à divulguer : ce fut son premier renoncement. Il en existe un second. Même dans le champ de la vulgarisation, son tempérament lui permettait de faire de belles choses ; or il se libéra de toutes les influences littéraires et s'en tint au langage du menu peuple. Il fit plus, et c'est à peine croyable : il lisait ses travaux à des personnes illettrées, en adaptant ses propos à leur niveau de compréhension ; parfois même il donnait à lire les épreuves à un concierge peu intelligent et lui faisait répéter le contenu et le sujet pour bien situer la catégorie des lecteurs qu'il avait choisie. En repensant au prodiges ignorés de cette humble charité et à l'âme héroïquement sacerdotale de celui qui les opérait, nous ne voyons pas aujourd'hui sans émotion comment en 1853 le principal des périodiques catholiques d'Italie *La civiltà cattolica*, signalait à ses lecteurs « un modeste ecclésiastique qui se nomme Don Bosco », à propos de certains « livres de peu d'étendue, pleins de solide instruction, adaptés à la capacité du menu peuple et très utiles « pour ces temps agités et difficiles ».

Le « modeste ecclésiastique » du périodique romain devint quelques décennies plus tard « le prêtre angélique » dans un

livre d'un lettré florentin (A. Alfani). Angélique, il le fut pour diverses raisons, mais particulièrement pour une dont nous voulons parler ici. Des écrits de Don Bosco se dégage un amour jaloux de la vertu angélique, cet amour qui a dicté l'article 35 des Règles⁴ : « Celui qui n'a pas l'espérance fondée de pouvoir conserver, avec l'aide de Dieu, la vertu de chasteté dans ses paroles, ses actions et ses pensées, ne doit pas entrer dans cette Société ». La sixième béatitude évangélique, en nous révélant les relations intimes de Dieu avec « ceux qui ont le cœur pur » (Mat 5, 8), justifie suffisamment le développement de ce sujet, maintenant qu'à travers ses écrits nous découvrons l'âme de l'écrivain. Un petit épisode révèle parfois les aspects moraux d'un homme autant qu'un long discours. Don Bosco, jeune prêtre, préparait pour l'impression les mystères du Rosaire. En revoyant les épreuves du troisième mystère joyeux, il réfléchissait en présence d'un ami théologien, et il disait : « On considère comment la très Sainte Vierge *donna le jour ...* » Non, cela ne va pas. On considère comment notre Sauveur *naquit de la Vierge Marie...* Non plus. C'est mieux comme ceci : on considère comment notre Sauveur naquit dans la cité de Bethléem ». La candeur de son âme resplendit du commencement à la fin de son *Histoire Sainte*, dont les termes sont choisis avec une délicatesse extrême. Pas la plus petite imperfection qui puisse offusquer la luminosité de la pureté ; le jeune lecteur n'y rencontre ni un détail, tout biblique qu'il soit, ni un terme, même d'usage courant, qui risquerait de produire une impression moins chaste. Les maîtres qui ne savent comment exprimer certaines réalités délicates peuvent la consulter ; elle les tirera d'embarras. Il y a là un chef-d'œuvre de réserve chrétienne et un monument éloquent de l'angélique beauté intérieure de celui qui l'a conçu et réalisé. Son biographe, Don Lemoyne⁵, a écrit une phrase qui semble faite exprès pour

⁴ Texte conservé dans les nouvelles Constitutions à l'art. 77.

⁵ *Memorie Biogr.*, V, 137.

mettre le sceau final sur ce sujet : « quant à nous, nous sommes intimement persuadés que ce qui, par dessus tout, constitue le secret de sa grandeur, c'est-à-dire des dons dont le Seigneur l'a comblé et qui lui ont permis d'opérer des œuvres merveilleuses, c'est qu'il est toujours resté pur et chaste »⁶.

En parcourant les pages de cette *Histoire Sainte*, une autre nouveauté nous surprend : Don Bosco parmi les faits de l'Ancien et du Nouveau Testament dissimule, avec la dextérité du prestidigitateur qu'il fut, une petite apologie du catholicisme, d'autant plus efficace qu'elle semble moins intentionnelle. Avait-on pensé avant lui à tirer parti des récits bibliques pour attaquer bel et bien le protestantisme ? Telle est la sensibilité de Don Bosco pour tout ce qui touche à l'Eglise. De cette vive sensibilité ; qui n'est pas autre chose que le très parfait « Penser avec l'Eglise » de St Ignace, tous des écrits de Don Bosco portent témoignage, depuis les biographies édifiantes de ses jeunes garçons jusqu'à la série de ses almanachs pour les « galantuomini ».

L'autorité doctrinale et hiérarchique de l'Eglise catholique devait occuper le sommet des pensées d'un écrivain sur lequel tout ce qui la concerne, même de loin, le faisait naturellement se réjouir ou souffrir, agir ou réagir. C'est ce qui résulte des publications qui se sont succédées à brefs intervalles pendant quarante ans. Le spécialiste qui parcourut les œuvres de Don Bosco, s'il veut exprimer en une phrase lapidaire l'idée qu'il se forme de l'auteur, peut faire sienne l'épithaphe laconique gravée sur la tombe du Cardinal Mermillod : « Il aima l'Eglise ». Et cela est d'autant plus vrai si l'on se souvient que, comme le glorieux

⁶ Une telle réserve paraîtra tenir du scrupule à plus d'un lecteur actuel. Une saine psychologie incite les éducateurs à préparer les jeunes à s'informer des réalités de la vie moyennant une éducation sexuelle prudemment conduite. Mais la délicatesse de Don Bosco ne porte-t-elle pas à réfléchir chrétiennement sur la béatitude promise aux « cœurs purs » par le Christ ? Lui-même ne visait à rien d'autre.

prélat suisse, Don Bosco a souffert pour la cause de son cœur des persécutions peu ordinaires. L'insolence des ennemis de l'Eglise était telle alors dans le Piémont que Don Bosco ne trouvait même pas les censeurs exigés par les lois canoniques pour ses écrits ; aussi, pour les *Lectures catholiques*, qui furent la bête noire des sectes, ceux qui dans un premier temps furent chargés de cet office accordèrent l'approbation sans apposer leur signature, et, par la suite, plus personne n'osa courir la responsabilité risquée de la révision⁷. Menacé par lettre, oralement, à mains armées, il mit sa confiance en Dieu et, défiant les Philistins, il ne déserta pas le saint combat. Sa sensibilité ne se transforma jamais en animosité, chose si facile dans les polémiques religieuses. L'esprit du Seigneur enflammait son zèle et gouvernait sa plume. Que l'on cherche à la loupe dans la masse de ses écrits et l'on n'y découvrira pas un trait, un mot, une incise, même une virgule, qui traduise chez lui, je ne dirai pas la secrète volupté, mais l'insouciance momentanée que sa défense puisse humilier l'adversaire ...

Les lettres sont aussi une parole écrite. Don Bosco en a écrit un nombre étourdissant, dans toutes les parties du monde, sur un tas de sujets, à des prélats, à des princes, à des nobles, à des personnes et communautés religieuses, à des ouvriers, à des fillettes et à des enfants⁸. Mais ce qui nous importe surtout, c'est que ces lettres reflètent l'âme de celui qui les a écrites. N'y cherchons pas pourtant autre chose que ce qu'il y a mis. Le manque de temps qui le contraignait à jeter ses phrases telles quelles sur le papier, quitte à s'exprimer en un style incorrect, ne soustrayait pas sa plume à la maîtrise de la pensée ou à l'habitude de penser saintement, de sorte que puissent lui échapper des révélations concernant sa vie intérieure. Certaines introspections, fréquentes dans les lettres des âmes pieuses, sont absentes de celles

⁷ Don Bosco raconte toutes ces péripéties dans *Souvenirs ...*, p. 230-235.

⁸ Ces lettres ont été recueillies et éditées :

de Don Bosco. On se rend parfaitement compte du fond de son âme, mais il n'est pas question qu'il dise un mot de sa vie intérieure. Par contre on y découvre les répercussions inévitables d'un cœur toujours en union parfaite avec le Seigneur : la soumission entière à la volonté divine, la gloire de Dieu, le salut des âmes, les sacrements, la prière, l'offense de Dieu, la confiance dans la Providence, la sanctification des fêtes, les citations scripturaires, les oraisons jaculatoires. Il y mettait souvent des images avec quelques mots de sa main pour élever l'esprit vers les choses célestes. Et puis il y a le ton. Après avoir lu quelques-unes de ces lettres, nous éprouvons un sentiment de calme sérénité qui est une disposition toute proche de la bonté des pensées, des paroles et des actes. A qui n'est-il pas arrivé de recevoir des lettres furieuses et offensantes ? Quant à lui, il disait qu'y répondre immédiatement avec douceur et protestation d'estime est un gage de victoire, et transforme les ennemis en amis. Que de fois il eut à en faire l'expérience !

Enfin, ce qui est remarquable, c'est le naturel avec lequel il commence ses lettres par les noms de Dieu, de Jésus-Christ, et de la Sainte Vierge. Ces noms, dit son biographe (*M.B.*, V 609) « tout en les écrivant il les prononçait du fond du cœur, mais de telle sorte que les autres ne puissent les entendre, car il répugnait aux singularités, et il semblait que c'était sa respiration qui s'imprimait sur le papier ».

La conscience de son caractère propre atteint dans le prêtre une telle profondeur quand il est réellement « un autre Christ », une vivante personification de Jésus-Christ.

Don Bosco est-il un grand pédagogue ? C'est la question que certains se posent. Personne ne pourra jamais mettre en doute qu'il fut un grand éducateur ; et c'est cela qui intéresse. Pourquoi Don Bosco s'est-il consacré à l'éducation des jeunes ? Comment a-t-il conçu l'éducation ? Comment l'a-t-il réalisée et comment veut-il qu'on la réalise ? Nous allons donner la réponse à ces trois questions, sans nous écarter de notre sujet, qui est « Don Bosco avec Dieu ».

Don Bosco s'engagea dans l'éducation de la jeunesse avec l'enthousiasme de celui qui croit avoir reçu d'en haut une mission spéciale ; il avait de bonnes raisons de le penser. Qui donc, sinon Dieu, lui avait mis au cœur ce penchant inné, sorte de germe et pressentiment de vocation, qui le conduisait dès sa tendre enfance à rechercher les enfants, non point pour s'amuser avec eux, mais pour leur redire les belles et bonnes choses que sa mère lui avait apprises, pour les écarter du mal et les pousser au bien ? En réfléchissant sur ces manifestations précoces, il écrivait lui-même dans un âge avancé : « Rassembler les enfants pour leur faire le catéchisme, j'en eus l'idée alors que je n'avais que cinq ans c'était mon plus vif désir, il me semblait que c'était la seule chose que j'avais à faire sur terre ». Plus tard alors qu'il commençait à songer à se faire prêtre, il découvrit tout d'un coup ce qu'il ferait de son sacerdoce : « Si j'étais prêtre, je m'approcherais des enfants, je les grouperais autour de moi, je voudrais les aimer, me faire aimer d'eux, leur dire de bonnes paroles, leur donner de bons conseils et me consacrer tout entier à leur salut éternel ».

Quoique mystérieux, ce fut un appel discret et authentique

du ciel qui se fit entendre à lui vers l'âge de neuf ans. Le voile de son avenir se déchira devant lui au cours d'un songe. Ce que furent les songes de Don Bosco nous le verrons plus loin. Arrêtons-nous aujourd'hui sur celui-ci, que l'on peut appeler le songe de la vocation. Relisons-le tel que sa plume l'a transmis dans les « souvenirs »¹.

« En songe il me sembla être auprès d'une maison, dans une cour assez spacieuse où se trouvaient rassemblés une multitude d'enfants qui s'amusaient. Certains riaient, d'autres jouaient, beaucoup blasphémaient. En entendant ces blasphèmes je me suis tout de suite lancé au milieu d'eux, me servant de mes poings et de mes paroles pour les faire taire. A ce moment apparut un homme vénérable, dans la force de l'âge, noblement vêtu. Un manteau blanc le couvrait tout entier, mais son visage était si brillant que je ne pouvais le regarder. Il m'appela par mon nom et ajouta ces paroles : « Ce n'est pas avec des coups, mais par la douceur et la charité que tu devras gagner leur amitié. Mets-toi donc immédiatement à les instruire sur la laideur du péché et la beauté de la vertu ».

« Confus et effrayé, je songeai que j'étais un pauvre enfant ignorant, incapable de parler de religion à ces garçons. Alors, ces garçons, cessant leurs rires, leurs cris et leurs blasphèmes se groupèrent tous autour de Celui qui parlait. Sans presque savoir ce qu'il me disait : « Qui êtes-vous, dis-je, vous qui me commandez une chose impossible ? – C'est précisément parce que ces choses semblent impossibles que tu dois les rendre possibles par l'obéissance et l'acquisition de la science – Où et par quels moyens pourrai-je acquérir la science ? – Je te donnerai la Maîtresse sous la conduite de laquelle tu pourras devenir savant, et sans laquelle toute science n'est que sottise – Mais qui êtes-vous, vous qui me parlez ainsi ? – Je suis le Fils de Celle que ta mère t'apprend à saluer trois fois par jour – Ma mère me dit de ne

¹ Don Bosco, *Souvenirs* ..., p. 31-35.

pas fréquenter ceux que je ne connais pas, sans sa permission. Aussi dites-moi votre nom – Mon nom, demande-le à ma Mère.

« A ce moment-là je vis à ses côtés une dame d'un aspect majestueux, vêtue d'un manteau qui resplendissait de toutes parts, comme si chacun de ses points était une très brillante étoile. J'étais de plus en plus embarrassé dans mes demandes et mes réponses. Elle fit signe de m'approcher et me prit la main avec bonté – Regarde, me dit-elle. Je regardais et m'aperçus que les enfants avaient tous disparu ; à leur place je vis une multitude de chèvres, de chiens, de chats, d'ours et d'autres animaux – Voici ton champ, voici où tu dois travailler. Rends-toi humble, fort, robuste, et ce que, en ce moment tu vois se passer pour ces animaux, tu devras le faire pour mes fils.

« Je levai les yeux, et voici qu'à la place des animaux féroces apparurent autant de doux agneaux qui bondissaient et accouraient en bêlant autour de cet Homme et de cette Dame comme pour leur faire fête.

« Alors, toujours en songe, je me suis mis à pleurer, et je priai cette Dame de me parler et de l'expliquer, parce que j'ignorais tout ce que cela signifiait.

« Elle posa la main sur ma tête et me dit : – Au moment voulu, tu comprendras. – Après quoi, un bruit me réveilla et tout disparut. Je demurai abasourdi. Il me semblait que j'avais mal aux mains à cause des coups de poings que j'avais donnés, que le visage me faisait mal à cause des gifles que j'avais reçues de ces polissons. Et puis, ce Personnage, cette Dame, les choses dites et entendues occupaient tellement mon esprit que cette nuit-là il me fut impossible de me rendormir ».

Don Bosco raconta ce songe à sa famille, et puis il n'en parla plus pendant trente-quatre ans ; mais il dit qu'il ne put jamais l'effacer de son esprit. Dans le déroulement des événements de sa vie, il lui sembla que se vérifiaient graduellement tout ce qu'il avait vu et entendu. Aujourd'hui nous pouvons découvrir en ce songe l'annonce d'une mission, dont lui furent indiqués l'objet,

la méthode et le succès final. Lorsque Pie IX entendit ce songe, il le prit au sérieux. A ce propos, voici comment Don Bosco termina son récit : « J'ai toujours gardé le silence sur ce songe, et mes parents n'en faisaient pas cas. Mais lorsque, en 1851, je me rendis à Rome pour traiter avec le Pape de la Congrégation salésienne, il me fit raconter minutieusement tout ce qui avait l'apparence du surnaturel. Alors, pour la première fois, je racontai le songe que je fis entre neuf et dix ans. Le Pape m'ordonna de l'écrire littéralement, en détails, et de le laisser comme encouragement aux fils de la Congrégation, qui était le but de cette étape à Rome ».

Il convient d'ajouter que, pour accroître l'impression reçue, ce songe se répéta plus de six fois, et toujours avec des détails nouveaux, qui le développaient et l'éclairaient. A 16 ans, Don Bosco eut la promesse des moyens matériels nécessaires ; à 19 ans, il reçut l'ordre formel de s'occuper de la jeunesse ; à 21 ans, on lui indiqua la catégorie de jeunes, dont il devait spécialement s'occuper, à 22 ans, il sut que son premier champ d'action serait Turin. Les deux dernières fois, il vit distinctement surgir une grande œuvre au Valdocco et il apprit comment il devait agir pour s'entourer d'auxiliaires sérieux : c'était l'annonce de l'Oratoire et de la Société salésienne. Le renouvellement de ces phénomènes le persuada tout à fait de leur origine vraiment surnaturelle. Aussi, le 8 mai 1864, il le raconta à ses fils et termina en ces termes : « Quelqu'un pourra dire : les choses tournent à la gloire de Don Bosco. Il n'en est rien. A moi il appartient de rendre un compte terrible de la manière dont j'ai accompli la volonté divine. Avec ce dessein que le Seigneur a manifesté je suis toujours allé de l'avant, et c'est le but unique de tout ce que j'ai fait jusqu'à présent. Tel est le motif pour lequel dans les adversités, les persécutions, au milieu des plus grands obstacles je ne me suis jamais laissé effrayer, et le Seigneur a toujours été avec nous ». La chronique de l'Oratoire qui nous rapporte ces faits achève par ces mots : « On ne peut décrire l'impression

profonde que fit cette révélation et l'enthousiasme qu'elle suscita ».

Le souvenir du songe prophétique se réveilla dans sa mémoire, ou mieux l'assaillit à Rome en mai 1887, alors qu'il célébrait la messe dans l'église du Sacré-Cœur. L'émotion fut si grande que des larmes inondèrent son visage. Soixante-deux ans s'étaient écoulés depuis qu'il lui avait été dit : « En son temps tu comprendras ». Il comprenait que ce temps était arrivé : l'érection du sanctuaire dédié au Cœur de Jésus dans la cité éternelle et consacré le jour précédent lui parut comme le couronnement de la mission entrevue dès l'enfance. Ses fils l'ont compris, mieux encore, eux qui sont les témoins des développements considérables de l'œuvre dont le petit voyant n'avait eu qu'une pâle idée et que le saint vieillard contemplait dans une réalité déjà fort avancée. Don Rinaldi, le troisième successeur de Don Bosco, avait bien raison, en 1925 – pour le centenaire du fameux songe – d'inviter les salésiens à en méditer les enseignements. En effet, à y bien réfléchir, aujourd'hui, on y sent frémir la source du programme d'action assigné à Don Bosco et à ses fils.

Si la mission est venue d'en-haut, il est évident que le but dernier de l'œuvre éducative de Don Bosco ne peut être uniquement de donner de bons citoyens aux patries terrestres, mais de préparer de bons chrétiens pour la patrie céleste. Voilà pourquoi, prenant la parole en 1868 à l'occasion de sa fête patronale, il affirma catégoriquement : « L'unique but de l'Oratoire est de sauver les âmes ». Il va sans dire que, pour Don Bosco, bon citoyen et bon chrétien ne sont pas des termes incompatibles, mais complémentaires. Don Bosco n'omit rien de ce qu'une saine pédagogie et son instinct psychologique lui dictaient pour faire de l'enfant un futur ouvrier qui fasse honneur à sa profession. On s'explique facilement que, face à l'autorité de l'Etat, il mit en relief de préférence l'aspect civil de l'éducation qu'il donnait ; mais il ne concevait pas l'éducation d'un jeune baptisé sans le devoir de faire converger toute l'activité pédagogique vers le

développement de la vie surnaturelle. Voilà le point qu'il est intéressant d'étudier pour connaître l'attitude particulière de Don Bosco en face de ce grand problème. Mgr Caviglioli dit excellemment : « La vie morale de l'homme, après le Christ, doit se développer dans la sphère du surnaturel ; l'éducation qui prétendrait s'en tenir à la zone naturelle serait un abaissement de niveau. Celui qui descend du plan de la grâce paye vite son erreur, parce qu'il ne s'arrête pas au rez-de-chaussée, mais dégringole au sous-sol ».

Cet effort vers une éducation résolument et intégralement chrétienne était bien nécessaire, surtout pour les classes laborieuses. Quand Don Bosco entreprit son œuvre, le naturalisme envahissait de plus en plus l'âme des jeunes dans les écoles publiques. Les théories pédagogiques les plus en vogue se refusaient à toute idée de référence à un ordre supérieur, quand elles ne s'y montraient pas hostiles. Et il n'était pas rare que même de bons esprits, entraînés par le courant, sacrifient plus ou moins aux tendances de l'époque. Sans rien dédaigner de ce que son temps lui offrait de valable, Don Bosco plaçait son idéal beaucoup plus haut.

Comment il concevait l'éducation, il suffit pour le savoir de remarquer comment il accueillait les jeunes qui venaient vers lui : il les recevait de la main de Dieu. « Dieu, disait-il, nous a envoyé, Dieu nous envoie, Dieu nous enverra beaucoup de jeunes ». Il savait fort bien que les parents et les bienfaiteurs les lui confiaient pour leur apprendre les lettres, les arts, les sciences et un métier ; et il répondait à cette attente. Mais dans ses instructions à ses auxiliaires il répétait : « Le Seigneur nous les a envoyés pour que nous nous intéressions à leurs âmes et qu'ils trouvent ici la voie du salut éternel. Aussi tout le reste doit être considéré comme un moyen. Notre but suprême est de les rendre bons et de les sauver éternellement ». C'est pourquoi, tout de suite, dès la première rencontre, il leur parlait de leur âme. Il avait même sur ce point une opinion qui pourra surprendre quelque peu. Il estimait que si, lors de l'entrée d'un jeune, le

supérieur ne manifestait pas d'amour pour son salut éternel et craignait de lui parler, avec prudence, des choses de la conscience ; si, en lui parlant de son âme, il usait de moyens termes et lui disait d'une manière vague de devenir bon, de se faire honneur, d'obéir, d'étudier, de travailler, il disait que tout cela ne produirait aucun effet durable, ne changeait rien à rien, et ne gagnait pas son affection. C'était un faux pas qui, étant le premier, est difficile à redresser. Voilà ce que lui avait révélé une très longue expérience. Il disait souvent : « Le jeune aime plus qu'on ne le croit qu'on lui parle de ses intérêts éternels et comprend d'après cela qui lui veut ou ne lui veut pas vraiment du bien ». Cette manière d'agir ne doit pas être seulement celle du supérieur de la maison ; mais il recommandait que, principalement au début de l'année, tous les maîtres, par leur enseignement, leur assistance, leurs réprimandes et leurs récompenses, montrent aux jeunes que l'unique raison d'être de tout cela est le salut de leur âme.

Il attendait des maîtres qu'ils considèrent l'école comme un moyen de faire du bien : « Vous êtes, leur disait-il, comme les curés dans leur paroisse, comme les missionnaires dans leur champ d'apostolat. C'est pourquoi, de temps en temps, mettez en relief les vérités chrétiennes, parlez des devoirs envers Dieu, des sacrements, de la dévotion à la Sainte Vierge ». En somme, il voulait que leurs leçons fussent chrétiennes et que leurs exhortations aux élèves à devenir bons chrétiens fussent franches et aimantes. « Voilà, disait-il, le grand secret pour s'attirer l'affection de la jeunesse et acquérir toute sa confiance. Celui qui a honte d'exhorter à la piété est indigne d'être maître ; les jeunes le méprisent, et il n'obtiendra d'autre résultat que de gâter les cœurs que la Divine Providence lui a confiés » (*M. B. X*, 1018).

Chaque supérieur, chaque maître devrait constamment implorer le secours de Dieu et lui offrir tout le bien réalisé. Lorsque quelqu'un se plaignait de sa classe, Don Bosco commençait généralement par lui demander : « Pries-tu pour tes élèves ? » Dans ses « souvenirs confidentiels » aux Directeurs, il recommandait

à chacun d'eux : « Dans les choses de plus grande importance, élevez toujours brièvement votre esprit vers Dieu avant de décider ». Dans les Règlements des Maisons, en conclusion des articles préliminaires et généraux, il déclare qu'avec la patience et la diligence la prière est nécessaire à chacun. Sans elle il croit que tout Règlement, même excellent, est inutile. Lorsqu'on avait obtenu de bons résultats, il disait : « Il faut nous humilier devant Dieu, reconnaître que tout vient de lui, le prier et, particulièrement à la Sainte Messe lors de l'élévation de l'Hostie, nous recommander à lui, ainsi que nos fatigues et nos élèves ». Après quoi, développant son sujet, il éclairait d'exemples sages et variés les trois articles fondamentaux de son programme : la fuite du péché, la confession fréquente, la communion fréquente. Conduire les Directeurs – et les autres – à maintenir Dieu dans l'âme des jeunes était le plus grand de ses soucis.

Le sujet est inépuisable. Ce que nous avons dit suffit à montrer combien pour Don Bosco l'élément religieux dans l'éducation fut essentiel, et même hors de pair. Sans lui, non seulement l'éducation était inefficace, mais elle n'avait pas de sens. Dans un « Avis sacré », qu'il publia et répandit en 1849, on lit cette phrase : « La religion seule est capable de commencer et d'achever la grande œuvre d'une véritable éducation ». Et, ce disant, il ne parlait certainement pas d'une religiosité vaporeuse, abstraite, sans pratiques. Dans la *Vie du jeune François Besucco*, publiée en 1864² il s'exprime très clairement, sans se soucier de ce que pourraient en penser les pédagogues : « Que l'on dise ce que l'on voudra des divers systèmes d'éducation ; quant à moi, je ne trouve d'autre base solide que dans la fréquence de la confession et de la communion ; et je ne crois pas exagéré de dire que, ces éléments laissés de côté, il n'y a pas de moralité ». C'est une conviction qui l'accompagnera toute sa vie. En 1878, il dé-

² *Il pastorello delle Alpi ovvero vita del giovane Besucco Francesco ...* 1864 (Le petit pâtre des Alpes ou vie du jeune François Besucco).

clarait franchement à un haut fonctionnaire du gouvernement : « On dit que Don Bosco veut trop de religion. C'est que, en effet, j'estime que sans religion on ne peut obtenir rien de bon ». Et, en 1885, avec un sentiment de découragement, il exhalait cette plainte : « Vieux et au bord de la tombe, je m'en vais avec la douleur de n'avoir pas été suffisamment compris ». Il ne spécifie pas par qui, mais il n'est pas difficile de l'imaginer.

Le Pape Pie XI l'avait, lui, très bien compris. Après l'avoir proclamé « le grand défenseur de l'éducation chrétienne » il indique dans son homélie de la canonisation le secret grâce auquel le système éducatif de St Jean Bosco obtint des fruits si abondants et si merveilleux. « Il réalisait ces principes qui s'inspirent de l'Evangile et que l'Eglise catholique a toujours recommandés »³.

Former chrétiennement les consciences des jeunes, ce fut en tous temps le but de l'éducation chrétienne ; Don Bosco s'y employa en un moment historique, où la nécessité s'en faisait plus que jamais sentir. Il y faudrait un gros volume. Deux points méritent d'être mis en lumière : dans le champ de l'éducation il opéra des prodiges grâce à la bonté sacerdotale et à la piété chrétienne, l'une et l'autre sous une forme sans précédents.

Devant un auditoire distingué – c'était à Paris en 1883 – Don Bosco disait : « L'âme des jeunes, à l'époque de sa formation, a besoin d'expérimenter les bienfaits et les effets de la douceur sacerdotale »⁴. La douceur ou l'affection sacerdotale est l'émanation de la bonté sacerdotale, d'une bonté qui, née et nourrie de l'amour de Dieu, se révèle paternelle et confiante pour le bien des âmes, et qui laisse un souvenir durable et salutaire sur celui qui a vécu sous son influence pendant son jeune âge. Cette bonté, sagement et suavement adaptée aux jeunes, Don Bosco l'a choisie, avec raison, pour sa méthode d'éducation. Don Rua l'a défini :

³ cf. Lemoyne, *Memorie* ..., XII, 71 et 274.

⁴ *ibidem*, XVI, 169.

un homme en qui Dieu a élevé la paternité spirituelle au plus haut degré.

A l'Oratoire, la bonté de Don Bosco rayonnait de toutes parts. Elle était comme le soleil qui répand sa lumière et sa chaleur, même quand on ne le voit pas. Elle maintenait un climat serein et faisait naître chez les enfants le désir de le contenter. Aussi, dès qu'il paraissait sur la cour, ils couraient vers lui pour lui baiser la main et se tenir près de lui, lui parler, lui sourire, plaisanter. Et lui regardait de-ci de-là, tendait l'oreille à celui qui lui semblait avoir quelque chose à lui dire, et se penchait vers l'oreille de celui qu'il voulait avertir, encourager ou corriger. Il ne perdait jamais de vue les trois maximes que lui inspirait son cœur de prêtre, et qu'il rappelait sans cesse à ses fils, pour conquérir l'affection et la confiance des jeunes : aimer ce qu'ils aiment et obtenir aisinsi qu'ils aiment, eux aussi, ce que nous aimons pour leur bien ; les aimer de telle façon qu'ils sachent qu'ils sont aimés ; apporter tout notre soin pour qu'aucun d'entre eux ne nous quitte mécontent. On a vite fait d'énoncer ces aphorismes, plus vite encore de les applaudir ; mais les mettre en pratique exige de continuels et durs sacrifices. Mais Don Bosco enseignait que l'éducateur est un être consacré au bien de ses élèves et que, par conséquent, il doit être prêt à affronter toutes les fatigues, tous les ennuis pour atteindre son but. Cette force et cette persévérance ne sont possibles qu'à celui qui dans la grande œuvre de l'éducation cherche uniquement la gloire de Dieu et le bien des âmes ; c'est ce qu'il prêche lui-même par la parole et par l'exemple. Certes vint le temps où la multiplicité de ses occupations l'obligea à une moindre présence parmi ses enfants ; mais alors il s'était créé autour de lui une sorte d'état-major qui, telle sa « longue main », atteignait ce qu'il ne pouvait plus atteindre personnellement et agissait en son nom et place et selon son propre esprit.

Entrons dans quelques détails. La bonté sacerdotale de Don Bosco se révélait à ses élèves dès qu'ils mettait le pied à l'Ora-

toire. Des manières paternelles, la sérénité de son visage, l'ama-
bilité de son sourire éveillaient tout de suite en eux le respect et
la confiance. Il faudrait pouvoir rapporter ici les questions, di-
verses et habiles, qu'il posait aux nouveaux arrivants, guidé par
son intuition affectueuse. Au moment voulu, venait la fameuse
question : « Veux-tu être l'ami de Don Bosco ? » Elle lui ouvrait
la voie pour parler de l'âme et insinuer la pensée de la confes-
sion. Ceux qui ne connaissent pas Don Bosco pourraient trouver
étrange cette manière de faire ; pourtant il y mettait tant de na-
turel que les nouveaux venus, en quittant son bureau, laissaient
entre ses mains la clef de leur cœur.

Don Bosco parlait chaque soir à ses enfants rassemblés après
la prière ; il s'agit du « mot du soir ». C'étaient quelques minutes
d'intimité familiale et d'effusion paternelle, qui imprimaient en
tous la dernière impression de la journée. Ses auditeurs nous ont
transmis bon nombre de ces entretiens. En voici un. Tous les
31 décembre il avait l'habitude de donner une étrenne, c'est-à-
dire un souvenir spirituel pour l'année nouvelle. En 1859, voilà
comment il commença : « Mes chers enfants, vous savez combien
je vous aime dans le Seigneur et comme je me suis consacré à
vous faire le plus de bien possible. Le peu de savoir et d'expé-
rience que j'ai, tout ce que j'ai acquis, tout ce que je suis et que
je possède, prières, fatigues, santé, ma vie elle-même, tout cela
je désire l'employer à votre service. Chaque jour et pour quoi
que ce soit, profitez de moi, plus particulièrement en ce qui con-
cerne votre âme. De mon côté, pour étrenne, je me donne tout
entier à vous : ce sera une pauvre étrenne, mais quand je vous
donne tout, je veux dire que je ne me réserve rien ». Après la
distribution des souvenirs, il continue : « Je veux que l'année
s'achève dans un parfait amour et une sainte allégresse. Aussi je
vous pardonne toutes les fautes que vous pouvez avoir commi-
ses et, vous-mêmes, à votre tour, pardonnez-moi celles que j'aurais
pu commettre. Je veux commencer l'année 1860 sans mauvaise

humeur et sans tristesse ». Et sur ce ton d'affection, il termina son mot du soir.

Les élèves savaient qu'ils pouvaient aller le trouver chaque fois qu'ils le désiraient ; et comme il les recevait bien ! Il les faisait asseoir, et lui, assis à son bureau, il les écoutait attentivement, comme on écoute celui qui a des choses importantes à dire, et il leur donnait satisfaction dans la mesure du possible. Après l'entretien, il les accompagnait jusqu'au seuil, leur ouvrait la porte et les congédiait avec l'habituel : « Soyons toujours amis ». Il est inutile d'ajouter que les enfants descendaient l'escalier contents et joyeux comme des rois.

Et combien ils étaient heureux de le rencontrer, allant et venant à travers la maison ! Son cœur paternel lui mettait chaque fois sur les lèvres une parole affectueuse qui était pour eux le plus beau cadeau ; étant donné surtout qu'il avait l'art de rappeler quelque chose qui les intéressait. Quant aux malades, il leur rendait visite à l'infirmerie, non pas de loin et à la hâte, mais près de leur lit et sans se presser. Il s'informait de leur état, les réconfortait et, au besoin, donnait des ordres pour qu'on les soignât ou s'occupât d'eux personnellement.

Quel que soit l'éducateur, il lui faudra un jour ou l'autre réprimander. La bonté sacerdotale de Don Bosco avait, dès 1846, formulé la règle à suivre en pareille occasion. Pendant l'une de ses absences du Valdocco, il vint à savoir qu'un prêtre ami qui l'aidait à l'Oratoire, traitait les garçons « avec beaucoup d'énergie » au point qu'il en avait déjà découragés beaucoup. Le 31 août, en mettant au courant l'Abbé Borel, qui l'aidait dans la direction, il lui écrivait : « Faites en sorte que l'huile assaisonne tous les plats dans notre Oratoire ». Il recourait souvent dans la suite à ce langage métaphorique en des cas semblables. Par exemple, en 1866, il dit un jour à Don Rua, qui était spécialement chargé de la discipline : « Il me semble avoir entendu certaines portes grincer ; un peu d'huile sur les gonds arrangerait tout cela ». Il lui recommandait même de se faire marchand d'huile.

Inutile de dire que lui-même faisait usage de cette huile sans l'épargner.

Il est impossible de le suivre dans toutes les manifestations de sa bonté, dont il réjouissait l'Oratoire, ni d'exposer à quel point grâce à elles, il gagna la confiance de ses élèves. Qu'on lise les pages si admirables et si admirées que son cœur de prêtre éducateur lui a dictées sur le système préventif⁵. Elles sont le code, vécu avant que d'être écrit, qui le guida pendant quarante ans. C'est là que l'on peut trouver, avec sa pensée pédagogique authentique, les nuances de l'esprit qui l'animait dans sa laborieuse et longue œuvre d'éducateur, et grâce auquel il remporta des triomphes que les pédagogues n'ont jamais imaginés. L'un de ces triomphes fut – qui le croirait ? – le Cardinal Cagliero. Garçon plein de vie et d'intelligence, il était tout de vif argent. Quoique l'Oratoire ressemblât plus à une famille qu'à un collège, Cagliero secouait le joug et faisait le désespoir des supérieurs qui avaient affaire à lui. Quelqu'un finit par proposer qu'on le rende à sa famille ! et n'eût été Don Bosco, il ne serait pas devenu ce qu'il devint. Au contraire, Don Bosco sut si bien le prendre que, peu à peu, il devint un garçon exemplaire, futur missionnaire et Cardinal. Lors des fêtes de la béatification, un évêque argentin dit joliment dans un discours que Don Bosco éducateur avait du pédagogue ce qui était nécessaire, rien du gendarme, et tout du père.

A Londres, un anglican qui dirigeait une maison de jeunes, ayant lu le texte de Don Bosco sur le système préventif, vint à Turin et dans quelques collèges d'Italie pour observer comment on l'appliquait. Il en fut tellement impressionné qu'il chercha à

⁵ Don Bosco se refusa toujours à écrire un traité de sa pédagogie. Mais il laissa à ses fils quelques pages intitulées « La méthode préventive pour l'éducation de la jeunesse » qui ont été longtemps insérées comme introduction aux Constitutions salésiennes et que l'édition récente (1972) a gardé à titre d'Appendice 2.

s'y conformer de son mieux. Il avait le portrait de Don Bosco dans son bureau de réception, y compris la devise : « Donne-moi les âmes, garde le reste ». Deux articles de lui, publiés en 1900 et 1903, se terminaient sur le vœu que le Seigneur suscitât en Angleterre des hommes de l'esprit de Don Bosco, parce qu'on en avait un extrême besoin. Etant ritualiste, il parlait aussi de la fréquente confession et de la messe quotidienne, à ceci près qu'il ne l'appelait pas « Mass » — terme qui ne plaît pas à ses coréli-gionnaires — mais « Eucharist ».

Il avait donc compris, lui aussi, le protestant, que la piété chrétienne est le fondement du système éducatif de Don Bosco. Les chapitres précédents nous en ont persuadés, et je me bornerai à quelques observations et témoignages sur ce point.

A l'Oratoire la piété était cultivée mais non imposée ; elle florissait avec une sympathique spontanéité. Elle se nourrissait de la prière en commun, de la messe, de la confession et de la communion fréquentes, et du mot du soir. Pour la stimuler, s'y ajoutaient des pratiques périodiques : la prédication des dimanches, l'exercice mensuel de la « Bonne Mort », la retraite au milieu de l'année scolaire. Y contribuaient également les fêtes religieuses, préparées avec soin et solennellement célébrées. Autres soutiens de la piété : les quatre Compagnies ou Associations, chacune avec son règlement particulier ; elles regroupaient les meilleurs garçons des diverses sections, qui s'édifiaient mutuellement et étaient le bon levain qui travaille la masse. Mais, plus que tout et que tous, c'est l'influence de Don Bosco qui rayonnait par son exemple et ses paroles, et par le ministère de la confession. Sa piété et son zèle pour la piété se communiquaient à ses inférieurs, qui à leur tour diffusaient ce même esprit dans leurs collèges. « Celui qui visite l'Oratoire, écrivait à Pie IX le 4 avril 1873 l'évêque de Vigevano, et les divers établissements fondés par Don Bosco avec l'aide de ses prêtres, sent tout de suite un je ne sais quoi de pieux qu'on ne trouve pas aisément ailleurs ;

dans les instituts de Don Bosco on respire proprement la bonne odeur de Jésus-Christ ».

Un autre prélat, l'évêque de Casale Ferri, écrit de même : « L'atmosphère même qui entoure ces jeunes, l'air qu'ils respirent sont imprégnés de pratiques religieuses. Ainsi impressionnés les jeunes n'osent pas, pour ainsi dire, faire le mal et même, s'ils le voulaient, ils n'ont pas le moyen de le faire, car ils devraient agir à contre-courant pour devenir mauvais. En omettant leurs pratiques de piété ils se trouveraient comme des poissons hors de l'eau. C'est ce qui les rend dociles et les fait agir selon leur conscience, si bien qu'il n'est même pas possible d'imaginer leur rébellion. Il y a là une force irrésistible ». Don Bosco à qui un jour on rapporta ces propos répondit que c'était bel et bien la vérité et il ajouta : « Avec les pratiques de piété, nous cherchons à ne pas écraser ni même fatiguer les jeunes, nous faisons en sorte qu'elles soient comme l'air, qui n'écrase pas et ne fatigue jamais, si bien que nous ne portons pas sur nos épaules une colonne très lourde ; la raison en est que cet air nous entoure et nous pénètre entièrement au dedans et au dehors »⁶.

La piété selon Don Bosco a deux caractéristiques : elle n'est pas sentimentale, elle ne se sépare pas de la joie. Une piété faite de sentiment est éphémère et, donc, superficielle. Don Bosco ne connaît pas la maladie moderne du sentimentalisme. Selon lui, la véritable piété est une disposition de l'âme à éviter l'offense de Dieu, même légère, et à accomplir tous ses devoirs par amour de Dieu. Si les pratiques ne conduisent pas à ce but, elles restent des pratiques en l'air. C'est pourquoi à l'occasion des triduum, des neuvaines, des mois de Marie ou autres et des fêtes, il re-

⁶ Don Giulio Barberis a laissé une *Cronichetta* (1875-1880) en 16 cahiers complétée par une *Cronichetta anteriore* pour les années 1815-1870. C'est ce document que l'on trouvera cité par la suite sous le titre de « Petite chronique ». Pour le passage cité voir la chronique du 27 novembre 1878.

commandait, certes, la communion et des prières spéciales, mais en même temps il indiquait jour par jour, sous le nom de « fioretti » – bouquet spirituel – certains devoirs, certains actes de vertu, certaines bonnes œuvres à faire en hommage au Seigneur, à la Vierge, aux saints, surtout l'étude, le travail, l'obéissance, l'observance de certaines règles et, en *premier lieu*, la fuite du péché, et particulièrement de l'impureté. La piété qu'il inculquait s'inspirait du premier verset du Psaume 112 : « Heureux l'homme qui craint le Seigneur, qui bien se plaît à ses préceptes ». Généralement ses petits mots du soir se terminaient par une pensée sur ce qui concerne la piété, accompagnée de quelque rappel du devoir d'état ou des vérités de la foi. C'était un de ses principes que la foi est l'œil de la piété, et ce n'est pas pour rien qu'à l'Oratoire l'instruction religieuse était à l'honneur. Elle donnait aux garçons une piété éclairée et les habituaient à agir pour des motifs surnaturels et selon leur conscience. C'est ici que se trouve la différence entre le simple pédagogue et le prêtre éducateur : le premier fait un travail psychologique, le second s'emploie aussi, et davantage, à l'étude des consciences.

Et il y a la joie. Dom Marmion écrit que « la tristesse est un souffle qui vient de l'enfer ; la joie est un écho de la vie de Dieu en nous ». Chez Don Bosco, l'âme remplie de Dieu rayonnait la joie du cœur par son aspect, son sourire, son optimisme habituel, et se transmettait à son entourage. Le « servez le Seigneur dans la joie » (Ps 99, 2) était un article absolument essentiel dans sa pédagogie. Dans sa jeunesse, n'avait-il pas appelé « société de la joie » un groupe de ses condisciples auxquels il voulait faire du bien ? Le très pieux Dominique Savio, tout pénétré de l'esprit de Don Bosco, interprétait fidèlement sa pensée, lorsqu'il disait à un nouveau venu : « Sache qu'ici nous faisons consister la sainteté à être toujours joyeux »⁷. Ce n'étaient pas de vaines paroles. En 1857, un élève, peu après son entrée à l'Oratoire, écrivait à un

⁷ Don Bosco, *Dominique Savio*, trad. fr., p. 126.

ami : « Il me semble être ici au paradis terrestre. Tout le monde est joyeux, mais d'une joie vraiment céleste, et surtout quand Don Bosco est au milieu de nous ». La vie de l'Oratoire était faite de piété, d'étude et de travail, mais le tout assaisonné d'une sainte joie. « Qui n'a pas vu cela, s'en fait difficilement une idée », écrit un historien qui en fut le témoin⁸. Les survivants de cette époque redevenaient jeunes, en célébrant la joie qu'ils avaient alors goûtée dans la maison de Don Bosco. Pourtant ils ne connaissaient, même pas de nom, les améliorations introduites depuis lors. « Celui qui a le cœur en paix est toujours en fête » (Pr 15, 15).

Don Bosco, dans son court traité sur le système préventif, promettait de composer un ouvrage sur ce sujet ; il n'a pas pu tenir sa promesse. Pourtant, il nous a laissé beaucoup plus qu'un livre dans lequel il aurait développé amplement sa pensée ; il a laissé à ses fils un esprit qui peut les guider dans leur apostolat d'éducateurs mieux que tous les livres du monde. Cet esprit n'avait qu'une seule source : l'union intime et habituelle avec Dieu, qui s'alimentait à une foi très vive.

⁸ Lemoyne, *Memorie ...*, VI, 401.

Tout chrétien est devenu chrétien par la foi, dont le baptême est la porte. La foi conférée par le sacrement devient le fondement de la vie surnaturelle et le lien qui unit l'âme à Dieu. La foi s'accompagne de l'espérance et de la charité. Mais autre chose est être croyant, autre chose être homme de foi. Le croyant confesse et pratique plus ou moins sa foi, alors que l'homme de foi vit de la foi et il la vit au point d'atteindre à une union profonde et continuelle avec Dieu. Tel fut Don Bosco. En vérité, tout ce que nous avons vu jusqu'ici et tout ce que nous allons voir est une foi vécue : les pensées, les affections, les entreprises, les audaces, les souffrances, les sacrifices, les pratiques de piété, l'esprit de prière, tout cela fut autant de flammes qui s'échappaient de la foi qui brûlait dans sa poitrine. Faut-il donc redire ce qui a été déjà dit ou renoncer à un chapitre sur la foi ? Le champ est si vaste qu'il reste encore quelque chose à glaner. Une vie si constamment et si intimement animée par le souffle de la foi ne nous offrira-t-elle pas matière à nous attarder à dessein sur la première des vertus théologiques ? Nous ne pouvons passer sous silence les notes caractéristiques qui méritent d'être mises en un relief particulier.

Parmi les témoins appelés à déposer au cours du procès canonique, on dirait que ceux qui vécurent le plus longtemps près de Don Bosco exaltent sa foi à l'envi. On peut résumer leurs dépositions en une formule : les vérités de la foi, notre Saint fut avide de les connaître, ferme à les croire, fervent à les professer, zélé pour les répandre, fort pour les défendre. Particulièrement digne d'attention est le témoignage par lequel Don Rua com-

mença sa déposition. « Ce fut un homme de foi. Instruit dès sa petite enfance des principales vérités de notre sainte religion par son excellente mère, il en *devint sans cesse affamé* », expression non moins vraie que belle. Ce n'est pas seulement dans son enfance que la maman nourrit l'âme de son fils, mais aussi plus tard ; dans les moments les plus solennels de la vie, elle déversa en son cœur la plénitude de la foi qui débordait du sien. Voilà pourquoi Don Bosco garda une sorte de culte à la mémoire de sa vertueuse mère. Jusqu'à la fin de ses jours, il écrivit et parla d'elle avec une tendresse émouvante. En ses paroles vibrait un sentiment de reconnaissance envers Dieu pour lui avoir donné une si pieuse mère. Il considéra toujours que ce fut une faveur extraordinaire du ciel.

Il convient toutefois d'ajouter que si la mère intervenait dans les occasions les plus importantes de la vie de son fils, ses interventions maternelles étaient précédées par le travail puissant de la grâce, parce que sa foi profonde le conduisait à des résolutions sérieuses et efficaces. Maman Marguerite prépara le cœur de son petit Jean à la première communion, en le menant elle-même aux pieds du confesseur ; mais, lui, voulut retourner se confesser deux fois encore, tant était haute l'idée que déjà sa foi lui inspirait d'un si auguste sacrement. Quand il fut question de vocation, la mère déclara nettement : « En ces choses-là je ne compte pas, parce que c'est Dieu qui compte avant tout. Ne pense pas à moi. Je suis pauvre, mais si, étant prêtre, tu deviens riche, je ne te ferai pas la moindre visite ». Mais le fils était déjà si persuadé qu'il ne devait pas écouter la voix de la chair et du sang, que depuis longtemps une seule préoccupation occupait sa pensée : celle de bien connaître et de suivre fidèlement l'appel du Seigneur. En effet, avant même d'en parler à sa mère, il avait fait tout son possible pour parvenir à cette fin. Ensuite, entré au séminaire, il avait une idée si haute du sacerdoce auquel il aspirait que, pour s'y préparer dignement, il s'adonna à un vie de perfection telle que non seulement il suivait les conseils évan-

géliques, mais qu'il se consacra par un vœu perpétuel¹. Quand il devint prêtre, sa mère lui tint ces paroles sublimes : « Te voici prêtre, tu dis la messe, tu es donc plus près du Christ qu'auparavant. Souviens-toi pourtant que commencer à dire la messe signifie commencer à souffrir. A partir d'aujourd'hui, songe seulement au salut des âmes et ne te soucie pas de moi ». Sur ce point aussi, le fils avait déjà pris de bonnes résolutions : entre autres, celle de « souffrir, d'agir, de s'humilier en tout et tous les jours quand il s'agit de sauver les âmes ». Son esprit se mouvait donc dans une totale atmosphère de foi.

Vint le jour où il dut choisir le chemin à prendre pour courir au salut des âmes. Ce choix ne lui causa point de soucis, sachant par les enseignements de la foi, que la volonté de Dieu se manifeste par la voix des supérieurs, il ne s'agissait pour lui que de ne pas s'interposer. Son supérieur était St Joseph Cafasso. Un beau jour celui-ci lui donna l'ordre d'aller diriger un petit hôpital ouvert pour les fillettes par la Marquise Barolo et d'être le directeur spirituel d'un pensionnat fondé aussi par elle. N'était-ce pas son désir ardent de s'occuper des jeunes ? De ces quatre premiers mois de sacerdoce qu'il venait de passer dans sa paroisse de Castelnovo, il écrivait plus tard : « Mes délices étaient de faire le catéchisme aux enfants, de m'entretenir avec eux, de parler avec eux ». Ils l'entouraient toujours. Devait-il donc tout sacrifier ? Il ne prit pas conseil de la prudence humaine, mais de la foi seule qui lui disait la valeur et le mérite de l'obéissance. Il obéit donc sans un mot. Il ne pouvait certainement pas prévoir à cette date que, précisément par un chemin imprévu et si contraire à ses desseins, la Providence le conduisait vers le but qu'il désirait si ardemment.

« C'est la foi qui fait tout » a-t-il écrit un jour². Avec une pareille conviction, il ne pensa jamais avoir assez de foi. Un

¹ Lemoyne, *Memorie ...*, II, 26.

² *ibidem*, X, 90.

jour il alla jusqu'à demander à ses enfants de prier pour que le Seigneur lui donne « une foi vive, cette foi qui transporte les montagnes là où il y a des vallées, et les vallées à la place des montagnes ». Au cours de ses entreprises et tout proche de la fin des jours, il s'accusait de son manque de foi et s'écriait les larmes aux yeux : « Combien de choses le Seigneur aurait faites de plus, si Don Bosco avait eu plus de foi »³.

Il est hors de doute que sans une grande foi il n'aurait pu réaliser tout le bien qu'il a fait. Contentons-nous de souligner quelques points. La gloire de Dieu et le salut des âmes sont deux expressions qui se rencontrent souvent dans la littérature salésienne, notamment chez Don Bosco et chez Don Rua. Don Bosco les employait constamment dans ses entretiens avec les salésiens, dans ses relations avec les Coopérateurs, dans ses écrits, sa correspondance épistolaire. Porté sur les ailes de la foi, il ne cherchait pas ailleurs. Une leçon salutaire lui fut donnée, et qui finit de le détacher de soi-même et des visées terrestres. La voici. Il allait dans un village de la région d'Asti faire le panégyrique de saint Bénigne ; il avait préparé un sermon très fleuri, pour honorer le saint, mais un peu aussi pour se faire honneur. Or il faisait la route à cheval. A moitié chemin, la bête prit peur, se lança comme une folle à travers champs et prés, et le culbuta sur un tas de cailloux. On transporta le pauvre cavalier, sans connaissance, dans une maison voisine où on lui donna des soins. « Après cet avertissement, écrit-il dans les « souvenirs »⁴, je pris la ferme résolution de préparer à l'avenir mes discours pour la plus grande gloire de Dieu et non pour paraître savant et lettré ». La gloire de Dieu et, ce qui revient au même, le salut des âmes lui tenait déjà à cœur, mais à partir de ce jour, il s'y adonna sans réserve, ne trouvant rien de plus noble et de plus normal pour un ministre du Seigneur.

³ *ibidem*, VIII, 977.

⁴ Don Bosco, *Souvenirs ...*, p. 123-126.

Avant d'entreprendre quoi que ce soit, il prit l'habitude de se demander si cette entreprise serait pour la plus grand gloire de Dieu et pour le bien des âmes. Quand il avait la certitude morale que cette idée venait d'en-haut, rien au monde ne pouvait l'arrêter. D'autres autour de lui pouvaient s'effrayer du manque de moyens financiers. « Hommes matériels, disait-il, en pareils cas ! Est-ce que créer l'idée n'est pas plus que de donner les moyens de la réaliser ? » Nombreux sont ceux qui furent stupéfaits de le voir entreprendre la construction de l'église de Marie-Auxiliatrice, sachant qu'il n'avait pas les fonds nécessaires et que pour de telles œuvres il ne fallait pas s'attendre à en recevoir beaucoup à cette époque. « N'est-ce pas un défi à la Providence ? » lui disait-on. Mais sa réponse était toujours la même.

Cette foi vive, éclairée et constante, produisait en lui trois effets. D'abord elle lui donnait la force de supporter les difficultés, les fatigues, les échecs, les persécutions qui, comme le dit le Cardinal Cagliero dans sa déposition au procès, auraient accablé quiconque se serait laissé guider par des motifs humains. En outre, elle le maintenait dans le calme et la sérénité. « Si Dieu permet ces épreuves, disait-il, c'est le signe qu'il veut en tirer un grand bien. Allons de l'avant avec courage et patience, en nous confiant à Lui ». Certains de ses fils auraient voulu quelquefois, comme les fils de Zébédée, invoquer le feu du ciel ; mais lui en souriant apaisait leur colère : « Eh ! vous êtes encore des enfants ! Il faut tout laisser entre les mains du Seigneur. Il saura renverser les mauvais desseins. Prions plutôt, et n'ayons pas peur ». D'autre fois il remarquait : « Plus manquent les moyens humains et plus Dieu y met du sien. J'en ai déjà fait l'expérience », ou encore « au milieu des plus grandes épreuves, il faut une plus grande confiance en Dieu ». Ou bien, il disait quelques invocations : « C'est votre œuvre, Seigneur, vous la soutiendrez. Si c'est mon œuvre à moi, je suis heureux qu'elle tombe ». Enfin avec une âme ainsi disposée, il semblait trouver douces les occupations matérielles et les préoccupations finan-

cières, et l'on constatait qu'elles ne refroidissaient pas le moins son union avec Dieu.

Cet abandon à Dieu n'excluait pas les industries personnelles. Il avait pour maxime que la Providence veut qu'on l'aide par nos efforts. Aussi prévoyait-il, au commencement d'une entreprise, comment il devait s'en occuper. « Il ne faut pas attendre le secours de la Providence en faisant les paresseux, disait-il, le Seigneur vient à notre aide quand il voit nos efforts généreux faits par amour pour lui ».

Et que lui suggérait la foi sur ce qu'il avait fait ? Sur ce point, il donna une belle leçon, pendant sa grave maladie de 1872, au coadjuteur qui le soignait. Comme il advient en général chez les convalescents, le retour à la santé le rendait plus expansif que d'ordinaire. Après avoir plaisanté sur sa peau qui se renouvelait, il ajouta : « Nous verrons si cette nouvelle peau sera plus forte et plus capable que l'autre pour résister aux orages et aux tempêtes. J'ai confiance que Dieu la rendra assez résistante pour son œuvre et sa plus grande gloire. Persuade-toi bien, mon cher, que toutes nos facultés et notre intelligence, tous nos travaux, nos peines, nos humiliations doivent avoir un seul but : la gloire de Dieu. Si c'est pour notre honneur que nous nous fatiguons, nos pensées, nos inventions, nos œuvres n'ont plus aucune valeur. Malheur à celui qui travaille en attendant les louanges du monde ! Le monde est un mauvais payeur, il paie souvent par l'ingratitude ... Qui est Don Bosco ? C'est un pauvre fils de paysans, que la miséricorde de Dieu a élevé jusqu'au sacerdoce sans aucun mérite de sa part. Mais remarque combien est grande la bonté du Seigneur ! Il s'est servi d'un simple prêtre pour faire des choses admirables en ce monde ; et tout se fait et se fera à l'avenir pour la plus grande gloire de Dieu et de son Eglise ».

La manifestation la plus haute de sa foi était la recherche du salut des âmes. Dès que quelqu'un était devant lui, tout de suite, il pensait à son âme et au moyen de l'aider pour son éternité. Deux considérations surnaturelles lui inspiraient ce zèle : le dan-

ger de la damnation éternelle et le souvenir de tout ce qu'avait fait et souffert le divin Rédempteur pour le salut des âmes. Il tremblait donc pour le sort de ceux qui ne se souciaient pas de leur destin après la mort, et il se sentait enflammé d'un ardent désir de les gagner tous à Jésus-Christ. Alors il montrait un courage et une force sans limites : courage de vaincre le respect humain, force de supporter les ennuis, les sacrifices et les humiliations pour un but si charitable et si noble. Prêtre, ayant le pouvoir de remettre les péchés, il invitait chacun au bain salutaire de la confession. Tant que cela lui fut possible, il parcourut Turin à la recherche des âmes, entrant dans les établissements publics, les cabarets, les cafés, les boutiques des coiffeurs. Prenant prétexte d'une consommation, d'un achat ou d'un service, il engageait habilement la conversation avec les clients et les patrons et trouvait le moyen d'atteindre le but visé. Plus tard, il ne laissait pas passer l'occasion d'agir de même dans les rencontres, les voyages, les audiences, sans distinction de personnes. Il est vrai que le Seigneur lui avait donné une efficacité de parole rare, et même unique. Cela n'empêchait pas que, en bien des circonstances, son langage fut rude dès l'abord, ou qu'il fallait prendre sur soi pour entrer en certaines conversations avec des gens haut placés, cultivés ou des mécréants. Sa foi lui communiquait une sûreté et une aisance, auxquelles il était difficile de résister. Ce n'est pas sans raison qu'on l'a appelé un grand pêcheur d'âmes.

Quand il parlait aux ecclésiastiques il aimait à répéter que « quiconque approche un prêtre doit toujours en recueillir quelque vérité salutaire à son âme ». A ce propos, je rappelle un fait qui ne fut connu qu'au cours du procès apostolique⁵. Pie IX avait dispensé Don Bosco de la récitation du Bréviaire ; pourtant il en récitait habituellement une partie. Or, en compensation, il promit de ne pas faire un acte, de ne pas prononcer une parole

⁵ Lemoyne, *Memorie ...*, VI, 381.

qui n'eût pour fin la gloire de Dieu. C'est à quoi tendaient évidemment ses rappels fréquents à mettre en ordre sa conscience.

Nous avons déjà vu comment il supportait toutes les incommodités dans le ministère du sacrement de pénitence. Des personnes qui lui étaient très attachées, considérant son âge et sa santé qui exigeaient des ménagements, auraient voulu qu'il se fatigue moins au confessionnal. Sa réponse est connue : « Il faut dire au démon qu'il cesse de tromper et d'attirer en enfer tant de pauvres jeunes ; alors je cesserai, moi aussi, de me sacrifier pour eux ».

Trois points encore méritent d'être signalés, qui nous permettent de mesurer la grandeur de la foi de Don Bosco. Le premier concerne tout ce qu'il fit et souffrit pour défendre la foi contre l'hérésie. En 1851, après la promulgation des lois sur la liberté des cultes et la presse, les protestants se lancèrent dans une propagande forcenée dans le Piémont, et construisirent même un temple à Turin. Les catholiques, accoutumés au régime précédent, n'étaient pas préparés à soutenir la lutte. Don Bosco se présenta comme une sentinelle vigilante pour la défense de la foi. Pour préserver des pièges les imprudents, il lançait dans le public des feuilles volantes, fonda un périodique: *L'Ami de la jeunesse*, écrivit ou fit écrire des opuscules que divulgaient les *Lectures Catholiques*, il inséra dans la *Jeunesse Instruite* un petit traité sur les fondements de la foi. Cette insertion paraît aujourd'hui un hors-d'œuvre, mais elle avait alors sa raison d'être⁶. En même temps il recueillait à l'Oratoire le plus d'enfants possible, arrachés aux lacets des protestants. Il tenait des réunions et soutenait des disputes avec les meneurs et les ministres des sectes ; et souvent il les charmait par son calme admirable et il les impressionnait par la clarté lumineuse de ses démonstrations. La charité, jamais absente de ses paroles, en convainquit plusieurs, qui abjurèrent leurs erreurs. A un bon nombre il envoya des se-

⁶ cf. plus haut n. 2 au ch. 7.

cours pécuniaires de peur que, pressés par le besoin, ils ne se laissent acheter par les ennemis de la foi. En outre, il mettait en garde les curés et les évêques en dénonçant les menées trompeuses des hérétiques.

Son zèle personnel n'était pas circonscrit à Turin. Il allait prêcher des missions dans les paroisses que l'hérésie avait déjà contaminées. Une de ses prédications fit grand bruit en 1856 à Viarigi, où s'était installé un apostat fanatique qui entraînait à sa suite une foule de gens trompés. Dieu l'y favorisa de prodiges. Toutefois, parmi les personnes bien pensantes, toutes ne comprenaient pas son action providentielle et lui causaient de pénibles humiliations, tandis que des adversaires acharnés en venaient à des voies de fait, en attendant plusieurs fois à sa vie. Mais rien n'intimidait l'athlète de la foi. A partir de 1868, il étendit même ses prédications au Canton du Tessin où le radicalisme rampant avait privé de curés bon nombre de paroisses. Une trentaine, au moins retrouvèrent grâce à lui d'excellents prêtres, qu'il aida de son argent et de ses sacrifices, malgré de sérieuses oppositions. Mais, courageusement, il poursuivit son œuvre, et mérita ainsi la reconnaissance des catholiques que sa charité confirma dans leur foi.

Combien lui coûta à Turin l'érection de l'église de Saint-Jean l'Évangéliste, qui, à peu de distance du temple vaudois, devait neutraliser sa mauvaise influence ! On sait que les maisons salésiennes de la Spezia, de Vallecrosia, de Florence furent ouvertes principalement pour freiner l'activité protestante. Là aussi Dieu bénit son zèle. Par exemple, à la Spezia, les protestants avaient en 1880 cinquante garçons dans leurs écoles ; en 1884, il leur en restait dix-sept... Un jour, Don Bosco s'entretenait dans sa chambre avec quelques salésiens ; soudain il devint sérieux, pâlit, trembla de tout son corps et se mit debout, les yeux fixes et immobiles. Ceux qui l'entouraient le regardaient épouvantés, lorsque, revenu à lui, il leur dit : « J'ai vu une flamme s'éteindre. Un garçon du Patronage du dimanche s'est fait pro-

testant ». Voilà un signe de la sensibilité de Don Bosco en face des dangers que court la foi.

La foi de Don Bosco le faisait trembler à la vue de la raréfaction croissante des jeunes aspirants au sacerdoce. Les temps devenaient très tristes pour les vocations ecclésiastiques. Si la « foi naît de la parole » (Rom 10, 17), que serait devenu le peuple si venait à manquer cette parole divine et, en général, l'instruction religieuse ? Les gens du gouvernement lui reprochaient de faire trop de prêtres ! Mais lui n'épargnait aucun sacrifice pour multiplier les aspirants au sacerdoce. Il prêchait, de vive voix et par écrit, que procurer une bonne vocation à l'Eglise c'était lui offrir un grand trésor. Aussi recommandait-il aux salésiens de ne jamais refuser, par manque de moyens financiers, un jeune qui donnait l'espérance de s'acheminer vers le sacerdoce. Qu'ils dépensent tout ce qu'ils avaient, et, si c'était nécessaire, qu'ils s'en aillent quêter. En pareils cas, d'ailleurs, ils n'avaient pas à s'inquiéter, car sûrement la Ste Vierge leur viendrait en aide de quelque manière, même à coup de miracles. Peu importait qu'un prêtre allât dans un diocèse, dans les Missions ou dans une maison religieuse ; c'était toujours un précieux cadeau fait à l'Eglise du Christ.

Quant à lui, il ouvrait les portes de l'Oratoire à tous les jeunes qui montraient quelque inclination pour l'état ecclésiastique. Il ne croyait pas pouvoir mieux employer l'argent de la charité qu'en leur fournissant les locaux nécessaires pour en accueillir le plus possible, en dépensant sans réserve pour leur faire faire des études, les nourrir, les vêtir, leur permettre d'acquérir des diplômes, les dégager du service militaire. Des centaines d'élèves, espérance de l'Eglise, passèrent de l'Oratoire dans les séminaires, contrairement à ce que cherchaient à insinuer ceux qui murmuraient que Don Bosco ne pensait qu'à recruter des vocations pour lui-même. Les *Memorie biografiche* nous offrent sur ce point des données irréfutables. Il faut ajouter que Don Bosco supporta d'énormes sacrifices, pendant dix ans, pour donner asile et for-

mation à l'Oratoire, aux clercs de Turin et d'autres diocèses, dont le gouvernement avait ordonné la fermeture de plusieurs séminaires. Il y a plus. Pour tirer, comme dit l'évangile, des fils d'Abraham des pierres elles-mêmes, il institua en 1872 l'œuvre de Marie-Auxiliatrice pour les vocations tardives, qui fournit un nombre très important de bons prêtres. Ce souci le poursuivit jusqu'à la fin de sa vie. En 1883, en présence de salésiens – et non des moindres – il dit avec un véritable plaisir : « Je suis content ! J'ai fait rédiger une statistique sérieuse, et l'on a trouvé que plus de deux mille prêtres sont sortis de nos maisons et sont allés travailler dans les diocèses ». Il rendait grâce au ciel et à Marie Auxiliatrice, qui lui avaient procuré les moyens de faire un tel bien.

Une autre caractéristique de l'esprit de foi de Don Bosco fut l'amour pour tout ce qui se rapporte au culte divin. Il est vrai que le culte appartient à la vertu de religion, mais celle-ci suppose la vertu de foi qui met en lumière les droits de Dieu. Ayant déjà parlé longuement du culte intérieur, nous ne traiterons ici que du culte extérieur ; encore s'agit-il surtout de tout ce qu'a fait son zèle pour les lieux et les cérémonies du culte. Quoique pauvre, il prodigua des trésors dans la construction de trois églises : Marie-Auxiliatrice et St-Jean l'Evangéliste à Turin, le Sacré-Cœur à Rome. Il les voulut splendides par la richesse et par l'art. « Quel homme ! écrivait l'architecte de la deuxième église. En me donnant une idée du prix à y consacrer, il ajoutait avec une paix et une confiance que j'envie : « Mais, il vaut mieux bien faire les choses, et même si la dépense est double de celle prévue, ça ne fait rien ; nous trouverons moyen d'y faire face ».

Il accordait une grande importance à la musique et voulut des orgues de premier ordre. Les exécutions étaient des événements qui attiraient les gens aux solennités et qui, par leur beauté grandiose, non seulement les enthousiasmaient mais imprimaient en eux une haute idée de l'honneur qui est dû à Dieu.

En ce qui concerne les cérémonies, soulignons une singularité

de génie. On y remarquait « le petit clergé », qui, sous cette forme, est une création de Don Bosco. Les salésiens répandirent partout cette institution ; à Paris, ce spectacle impressionna profondément Huysmans lui-même⁷. Ces nombreux petits clercs de Don Bosco exécutaient les cérémonies avec une exactitude édifiante, avec une gravité, une grâce, et dans une attitude qui suscitaient l'admiration des fidèles. Don Bosco savait inspirer de l'amour aux enfants pour tout ce qu'on appelle « servir à l'autel », qu'il s'agisse des grandes solennités, des fêtes ordinaires, ou des cérémonies quotidiennes. Cela contribuait beaucoup à faire de l'Oratoire un milieu de foi, reflet de la foi de Don Bosco, toujours désireux de voir Dieu dignement servi. Selon un témoin bien informé⁸ (M. B. XIX, 282), ceux qui venaient de l'extérieur étaient saisis d'admiration en présence de tous ces jeunes si pieux et si joyeux. Des familles nobles et patriciennes conduisaient leurs enfants à l'église St-François de Sales d'abord, à Marie-Auxiliatrice ensuite, pour que, sans s'en rendre compte, ils prennent modèle sur ces enfants du peuple si sereins et si bons.

La foi de Don Bosco est un sujet inépuisable. Pour en terminer, nous rapportons les paroles que le quatrième successeur de Don Bosco écrivit de Rome à tous les salésiens, le jour triomphal de la canonisation : « La foi, qui est le fondement de toute sainteté, fut sans aucun doute la lampe de ses pas, selon l'expression du Psalmiste. Dans la lumière de la foi, son âme s'enivrait dans la contemplation de la vérité révélée, et sa volonté se mouvait dans la direction conforme au bon plaisir divin. Aussi, qu'il parlât, écrivît ou agît, son esprit n'oscillait jamais entre Dieu et son propre moi, entre le ciel et la terre, entre l'éternel et le temporel, entre le devoir et le plaisir, mais il s'élançait directement vers Dieu, Père et Seigneur absolu, où il puisait la règle sûre pour se guider en tout ce qui relevait du relatif et du terrestre.

⁷ Huysmans, *Don Bosco*, p. 1.

⁸ Lemoyne, *Memorie ...*, XIX, 282.

Je veux dire qu'il ne se rechercha en rien, ni son plaisir ni son profit, mais qu'il dépensa son temps, ses énergies et ses efforts à servir le Seigneur le mieux possible, en travaillant dans le champ que la Providence lui avait assigné »⁹.

⁹ *ibidem*.

La vie de Don Bosco fut sans nul doute un grand apostolat de la charité... L'apôtre est un envoyé de Dieu. Comme nous l'avons vu, Don Bosco fut envoyé pour une mission spéciale de charité en faveur de la jeunesse ; mission providentielle mais non exclusive. Avec l'invitation à cet apostolat lui furent indiqués les moyens de s'y préparer ; il devait commencer par se rendre humble, fort, robuste, puis acquérir la science... L'avenir devait clarifier ce qu'il ne comprenait pas alors. L'exécution de ce mandat comportait un travail fatigant, à travers les difficultés et les contradictions ; il fallait aussi beaucoup de connaissances et de compétence en éducation ; en d'autres termes, cela exigeait une bonne santé, une âme bien trempée, une solide culture. Ainsi serait-il pourvu de ces qualités naturelles, que Dieu veut toujours voir dans une créature destinée à une mission extraordinaire, parce qu'elles sont indispensables à l'accomplissement de cette mission. Mais il ne lui suffisait pas de se fier à ses efforts humains, ni à ses vertus naturelles ; ce serait aboutir à des résultats naturels, qui ne correspondent pas aux desseins du ciel. En même temp, et par dessus tout, l'aide puissante de la grâce, qui n'est accordée qu'aux humbles de cœur lui était nécessaire. « L'humilité, enseigne St Thomas, est une disposition qui facilite à l'âme l'acquisition des biens surnaturels et divins »¹.

Par l'humilité de toute sa vie, Jésus triompha du monde ; Don Bosco n'aurait pu triompher autrement des obstacles infinis que lui opposaient les ennemis du bien ; ni conduire à bon terme la

¹ Saint Thomas, *Somme théol.* IIa IIae, ch. 161 a2, ad 2.

grande tâche qu'il avait reçue de Dieu. Il faut convenir que la Providence lui procura les occasions de bien s'enraciner dans l'humilité : ses humbles origines, son séjour de deux ans dans une ferme comme valet, son humble condition de serviteur de 16 ans à 21 ans. Avec les dons qu'il avait il se sentait fait pour de grandes choses et était porté à s'estimer ; peu à peu il se maîtrisa et s'accoutuma à ne jamais refuser ce qu'il y a de plus humiliant, chaque fois que l'exigeaient la gloire de Dieu et le salut des âmes, sans jamais se considérer autre chose qu'un pauvre instrument dans les mains du Seigneur. L'humilité devint le secret de son union intime avec Dieu, d'où, comme d'une source, jaillit l'action extérieure. Il en est ainsi de tout apostolat véritable.

Il ne faut pas considérer comme sans importance le fait que c'est la Mère de Dieu qui lui donna cette leçon. L'apostolat de Don Bosco est marqué d'une profonde empreinte mariale, qui est son caractère distinctif. Marie Auxiliatrice et Don Bosco, cela pourrait être le sujet d'un poème magnifique. « Don Bosco n'est rien, répétera-t-il jusqu'à son dernier soupir ; c'est la Madone qui a tout fait ».

Tout apostolat a un objet propre et précis. Comme tous les saints, Don Bosco exerça la charité universelle, selon les circonstances : « Faire du bien à tous, du mal à personne », telle fut l'une de ses maximes qu'il redisait encore sur son lit de mort. Dans le champ de la charité, aussi vaste que l'immensité des besoins de l'homme, il reçut pour lot particulier l'éducation chrétienne des enfants du peuple. Pour ce faire, il créa deux familles religieuses, qu'il imprégna de son esprit. Quel esprit ? Un esprit de charité active, de charité joyeuse et indépendante.

Le premier élément en est l'activité, ou si l'on veut le goût du travail. Il paraît difficile de trouver un autre saint qui, autant que Don Bosco, ait conjugué et fait conjuguer le verbe « travailler ». Pour Pie XI, « sa vie fut une vie de travail colossal »². On

² Discours du 3 décembre 1933.

peut lire dans les *Memorie biografiche* (VI, 748) le témoignage suivant du serviteur de Dieu Don Léonard Murialdo, qui souligne on ne peut mieux cet aspect de travailleur : « Ce qui me paraît avoir de la valeur chez Don Bosco, ce ne sont ni les prières prolongées ni les pénitences extraordinaires, mais le travail inlassable fait, au cours d'une longue série d'années, pour plaire à Dieu, au prix de fatigues ininterrompues, parmi des croix et des contradictions de toutes sortes, avec un calme et une sérénité inégalables et un résultat absolument extraordinaire pour la gloire de Dieu ».

Sur le travail, Don Bosco avait une doctrine personnelle, qui valait pour lui-même aussi bien que pour les siens. Pour sa part il regardait le travail comme une arme contre les ennemis de l'âme, et l'on retrouve cette idée parmi ses résolutions d'ordination sacerdotale. Mais il ne s'agit pas d'un travail quelconque. Selon lui, le prêtre a l'obligation de travailler et de travailler tellement que, même s'il y laisse la vie, il ne fait que son devoir. Tel est l'objectif, telle est la gloire des prêtres : ne jamais s'arrêter de travailler pour le salut des âmes. Se sentant appelé à des œuvres considérables, il estimait que sans de grandes fatigues il est impossible de faire de grandes choses. Persuadé, en outre, que le monde moderne veut voir les prêtres travailler, et sachant par expérience combien les ennemis de l'Eglise eux-mêmes appréciaient les prêtres qui travaillent, il pensait qu'aujourd'hui il ne suffit pas de prier, mais que, sans jamais oublier la prière, il faut travailler, travailler intensément. Avec de tels principes au départ, il n'est pas surprenant qu'il ait employé toutes ses forces à travailler pour la gloire de Dieu et que, invité à prendre un peu de repos, il fit cette réponse plaisante : « Je me reposerai quand je serai à quelques kilomètres au-dessus de la lune ». Sa robuste constitution lui aurait permis de vivre au-delà de 90 ans ; or il se consuma, il se consuma littéralement, de jour et de nuit, dans un travail épuisant. Aussi peut-on croire qu'il est vrai qu'à l'âge de 70 ans, au dire des témoins, il souffrait en pensant au

travail qu'il faisait autrefois, alors que maintenant il n'avait plus ni les forces ni la vue pour en faire la centième partie.

C'est ce même esprit de travail qu'il voulut voir fleurir dans la Congrégation salésienne. Il le disait clairement à ceux qui lui demandaient à y entrer. « L'esprit de la Congrégation est que personne n'y entre avec l'espoir de se tenir les mains sur les hanches ». Une expérience des débuts de la Société l'encouragea à faire travailler sans relâche. Ne pouvant alors parler de vie religieuse, parce qu'un peu partout dans le peuple dominaient des idées hostiles, il était forcé d'y préparer les jeunes qu'il estimait y être aptes. D'eux il exigeait peu en matière de pratiques religieuses, mais il les faisait travailler le plus possible. Or qu'advint-il ? Des clercs, même instables, qui, assujettis à des règles restrictives, seraient partis, travaillaient de bon cœur et intensément sous sa direction vigilante ; par la suite, les circonstances ayant changé, ils devinrent des prêtres salésiens d'excellent esprit. Plus tard, la situation s'éclaircit, et il eut tout le loisir de faire une autre expérience : l'une des causes qui éloignaient de la vie religieuse était le peu de goût pour le travail, alors que le travail soutenu, non seulement permettait de multiples formes d'activités qui autrement ne se seraient pas manifestées, mais encore permettait de conserver les vocations. La parole de Pie IX le confirma dans sa manière de voir, par deux fois. En 1869, il lui avait dit qu'il préférait une Congrégation, où l'on prie peu et où l'on travaille beaucoup, à celle où l'on prie beaucoup et où l'on travaille peu. C'est pourquoi en 1874, il l'autorisa à confier aux novices des tâches que les Règles réservaient aux profès. « Occupez-les à travailler, à travailler », lui dit le Pape.

On comprend que, dans ces conditions, il n'épargnait pas le travail à ses confrères. Certes, il leur recommandait d'avoir soin de leur santé, mais afin de pouvoir beaucoup travailler. Son exemple et sa parole étaient des stimulants puissants et très efficaces. Avec une satisfaction évidente, il révélait que tous ceux qui s'engageaient dans la Pieuse Société acquéraient un amour,

et même une ardeur pour le travail tels qu'il ne lui paraissait pas possible que d'autres les surpassent sur ce point. En présence de pareilles dispositions, il put se permettre à plusieurs reprises des affirmations comme celle-ci : « Lorsqu'il adviendra qu'un salésien succombe à la tâche et meure pour le bien des âmes, alors vous direz que notre Congrégation a remporté une grande victoire, et que sur elle descendront abondantes les bénédictions du ciel »³.

Des cas de ce genre se produisaient, spécialement dans les missions. Aussi, en 1879, dans son premier rapport triennal sur l'état de la Société, il n'hésitait pas à écrire au Saint-Siège : « Le travail dépasse les forces et le nombre des individus, mais personne ne s'effraie, et il semble que la fatigue soit une seconde nourriture après la nourriture matérielle ».

Mais travailler est une chose, bien travailler en est une autre. Qui ne sait que l'apostolat, au lieu d'être un moyen de sanctification, peut devenir pour celui qui se laisse absorber par l'activité extérieure une cause d'énervement spirituel ? Don Bosco n'avait pas besoin qu'on lui signalât un danger si évident. A commencer par lui. Nous pouvons nous fier au jugement d'un Pape comme Pie XI, connaisseur d'hommes et bon connaisseur de Don Bosco. Dans le discours du 19 novembre 1933 lors de l'approbation canonique des miracles, il dit : « La question se pose de savoir quel fut le secret de Don Bosco pour tout ce miraculeux travail. C'est le bienheureux lui-même qui nous a donné l'explication, la clef véritable de ce magnifique mystère : elle se trouve dans son aspiration constante, et même dans une prière continue à Dieu. En effet, sa conversation intime avec Dieu fut incessante, et rarement s'est vérifiée, autant qu'en lui, la maxime "qui travaille prie", car il identifiait précisément le travail à la prière ».

Quant aux autres, il ne se contentait pas de les voir travailler beaucoup, il leur enseignait à travailler spirituellement, c'est-à-

³ Lemoyne, *Memorie ...*, XI, 409 ; XVII, 273.

dire avec foi, espérance et charité. Avec foi, en vivant en tout et toujours la volonté de Dieu sans jamais rechercher les louanges des hommes ; avec espérance, en aspirant aux récompenses célestes pour les fatigues supportées ici bas, et non aux misérables satisfactions terrestres ; avec charité envers Dieu, en Lui offrant toutes les fatigues, Lui qui est seul digne d'être aimé et servi ; et avec charité envers le prochain, en cherchant exclusivement, avec la douceur de St François de Sales et la patience de Job, le bien des âmes. Il craignait, il craignait beaucoup que l'efficacité et le mérite du travail s'en aillent en fumée par suite de la volonté propre, qu'il s'agit au contraire de vaincre, en considérant que ce qui plaît à Dieu c'est, non pas l'amour-propre, mais le travail fait en chrétien et en religieux, et particulièrement l'accomplissement des devoirs d'état. A la suite d'une voix venue du ciel en 1876, il redisait fréquemment : « Le travail et la tempérance feront fleurir la Congrégation salésienne. Ce sont les deux armes avec lesquelles nous viendrons à bout de tous et de tout ». Afin d'élever les âmes, il aimait, en certaines occasions, rappeler le bien extraordinaire que la Congrégation était appelée à accomplir dans le monde, et il le faisait avec des couleurs si vives que ce bien semblait déjà réalisé ; mais, à la fin, il mettait en garde contre toute présomption, en recommandant de joindre l'humilité au travail et à la tempérance. En somme, on doit dire qu'il fut bien inspiré ce Chapitre Général de la Société, qui, dans les Règlements pour les maisons de Noviciat, recommandait aux Maîtres des novices de former leurs sujets « à cet amour d'un travail infatigable sanctifié par la prière et l'union avec Dieu, qui doit être la caractéristique des fils de Don Bosco »⁴.

Je ne m'attarde pas à mesurer le champ de la charité active de Don Bosco envers le prochain, tout spécialement auprès des enfants du peuple. Les quatre chapitres sur Don Bosco confesseur, prédicateur, écrivain, éducateur nous ont déjà renseignés.

⁴ Ancien article 291 des Règlements.

On y constate comment son activité sans égale, toujours accompagnée d'une intériorité profonde, a fait de lui un saint en tous points singulier.

Actif donc, très actif son apostolat de charité, mais ce fut une charité joyeuse. L'épître de la messe de St Jean Bosco commence par ces mots de la Lettre aux Philippiens (4, 4) : « Soyez toujours joyeux dans le Seigneur ; je vous le répète, soyez joyeux ». La joie habitait en lui et émanait de lui. Que de motifs il eut de s'attrister de l'enfance à la vieillesse ! Cependant les témoignages de ceux qui furent les mieux placés pour le connaître concordent tous : ils affirment que la gaîté fut le caractère de toute sa vie. Qui aurait dit qu'il était assailli de mille soucis quand il donnait à ses enfants ses « mots du soir » pétillants de bonne humeur ou quand il descendait sur la cour et, calme et souriant, distribuait ses mots d'esprit qui déchaînaient l'hilarité et faisaient tant de bien à ceux à qui il les adressait ? Il existe de lui des lettres, écrites sous le coup de rudes fatigues, pourtant parsemées de traits d'esprit destinés à déposer dans le cœur des autres le germe de bons sentiments. Son exemple avait une telle influence sur ceux qui avaient la chance de vivre à ses côtés que, eux-mêmes, sans s'en rendre compte, se sentaient portés par une habitude constante à prendre les désagréments avec une enviable sérénité d'âme, avec un sourire désinvolte. C'est d'un cœur rempli de l'amour de Dieu que provenait en Don Bosco cette joie spirituelle constante. Unie à une parfaite maîtrise de soi, elle le gardait serein dans les vicissitudes de la vie, et porteur de sérénité à ses fils petits et grands.

Je ne puis passer sous silence deux choses qui bénéficièrent de ce fond de charité joyeuse. La première concerne la piété des enfants et, plus précisément, la communion fréquente. Sa manière d'envisager la bonté du Seigneur était à mille lieues des sévérités du jansénisme qui survivait encore ça et là en Piémont, et qui opprimait les âmes dans la pratique des sacrements. Don Bosco s'attacha par de courageux efforts à promouvoir parmi ses

enfants une participation cordiale à la table eucharistique. Fort de l'enseignement authentique de l'Eglise, il alla plus loin sur cette voie que St François de Sales lui-même, en généralisant l'usage non seulement de la communion hebdomadaire, mais quotidienne. On n'avait jamais rien vu de pareil. Ainsi s'expliquent les observations qu'on lui fit, et même les violentes remontrances. Certains tombaient des nues en voyant aux messes de Communauté de l'Oratoire la procession des garçons qui, chaque jour, se dirigeait vers la Sainte Table. Il laissait dire. Peu à peu son exemple s'imposa et l'idée fit son chemin. On sait que le Pape Pie X trancha pour toujours la question, en publiant le célèbre décret qui signa le triomphe de la pratique sacramentelle de St Jean Bosco, et qui allait jusqu'à reproduire ses paroles mêmes.

L'autre bienfait de sa charité joyeuse est le sceau qu'il imprima au système préventif en matière d'éducation. Les règles, sobres mais sages et fécondes qu'il nous a laissées, sont la consécration de sa bonté joyeuse dans une des œuvres les plus délicates que l'on puisse entreprendre pour le bien des jeunes. Enfant il se sentait déjà porté à être apôtre au milieu de ses camarades petits et grands, grâce à son habileté de jongleur qu'il avait acquise précisément dans ce but. Adolescent il fut apôtre parmi ses condisciples, en organisant la « société de la gaieté » ; jeune prêtre, tout au début de sa mission, il groupait autour de lui les gamins de Turin en se faisant dans la joie petit avec les petits, et dans les premiers temps de l'Oratoire il imaginait les moyens les plus inattendus pour remplir de joie la maison. Alors, tout naturellement, quand il prit la plume et précisa les règles qui devaient régir l'éducation de la jeunesse telle qu'il l'avait conçue, il fit de la charité joyeuse une *condition « sine qua non »* de toute sa méthode éducative, laquelle, en dernière analyse, se réduit à la belle maxime : « Servez le Seigneur dans la joie ».

Nous avons dit qu'il est un apôtre à la *charité indépendante*, c'est-à-dire au dessus des jugements et des préjugés ; jugements de ceux au bénéfice desquels il l'exerçait, et des autres qui le cri-

tiquaient durement ou le comblaient d'éloges ; préjugés de ceux qui par malentendu mettaient des obstacles à son zèle ou qui par malveillance combattaient ses institutions et, en fin de compte, auraient voulu les détruire.

Par dessus tout, la charité qui enflammait son cœur faisait de lui le ministre de Dieu auprès des gens de toute sorte. Quand il traitait avec quelqu'un, à peine avait-il perçu ses sentiments sur la religion, qu'il trouvait le moyen de penser à son âme. La charité qui l'animait lui communiquait une franchise apostolique singulière, qui, jointe à une grande simplicité, ne manquait pas d'atteindre son but. En ces circonstances il ignorait ce qu'est le respect humain, qui empêche parfois les prêtres d'aborder certains sujets.

Conscient de rendre ainsi le meilleur service que l'on puisse attendre d'un prêtre, il ne prenait pas garde aux premières impressions produites par ses paroles sur celui qui se trouvait devant lui. C'étaient souvent des nobles, des savants, des hommes politiques ou exerçant une profession libérale, des personnages importants, connus pour leur hostilité à l'Eglise, et qui, de prime abord, auraient pu faire la grimace. Mais Don Bosco, sans s'en soucier, assaisonnait sa liberté de parole d'une telle délicatesse de manières, d'expressions d'estime, de respect et de sympathie, et, enfin, à l'occasion, de plaisanteries inattendues et fines, dont nul ne s'offusqua jamais. Que d'épisodes savoureux mériteraient d'être racontés.

Autour de lui les éloges et les blâmes ne cessèrent de pleuvoir ; ils venaient de toutes parts, et la presse elle-même s'en mêla bien souvent. Des blâmes, sa charité ne s'effarait pas ; quant aux éloges, il y voyait tout au plus l'occasion d'une propagande pour son travail apostolique. Son sentiment intime sur ce point nous est révélé par un article des Règlements des maisons salésiennes, qui fut maintenu dans la première édition de 1877 et dans les suivantes. Il dit à ses enfants de s'habituer à accueillir avec indifférence les reproches et les éloges (Ch. X, a.6). Ce qui est de-

mander beaucoup à cet âge ! Quant à lui, lorsqu'on lui parlait des éloges ou des reproches dont il était l'objet, il répondait que les premiers indiquaient ce qui devait être, et les autres ce qui était. Plus communément, ses critiques lui adressaient deux reproches : il permettait trop de publicité autour de sa personne et de ses œuvres, il fréquentait trop les adversaires de l'Eglise. Quant à lui, il ne voyait dans la publicité – un signe des temps – que le moyen de faire connaître et de soutenir ses œuvres. D'ailleurs, peu à peu, ses censeurs eux-mêmes durent l'imiter pour mener à bien leurs entreprises. De la deuxième accusation, il ne se préoccupait guère : il n'y avait aucun mal à s'approcher de tous pour faire du bien à tous, à rencontrer les autorités constituées, à les respecter et à rendre à César ce qui appartient à César pour obtenir que l'on ne refuse pas à Dieu ce qui appartient à Dieu. Au reste, il ne flattait personne, députés, sénateurs ou ministres. Il se comportait avec eux avec courtoisie, mais aussi avec franchise, sans omettre, en prêtre qu'il était, de rappeler généralement quelques vérités qu'on n'aurait pas entendues ailleurs.

Sa charité se gardait parfaitement indépendante de tout préjugé, attentive à éviter tout ce qui eût pu entraver les desseins de la Providence. Car il y avait contre lui des préjugés défavorables. Ils étaient de trois sortes : ecclésiastiques, religieux ou politiques.

L'œuvre de Don Bosco se présentait au monde avec des éléments nouveaux qui ne semblaient pas conciliables avec de vénérables traditions. Toutes les nouveautés venues de lui sont entrées aujourd'hui dans la vie de l'Eglise. Mais les précurseurs ne trouvent pas toujours un accès facile auprès des tenants du passé. D'où, les réserves, les méfiances, les oppositions. En ce domaine les difficultés furent parfois si graves et si prolongées qu'elles auraient découragé quiconque n'aurait pas eu conscience d'une mission supérieure. Quant à lui, il ne se troubla pas et ne modifia pas sa route : il prit patience, s'humilia, parla, écrivit, jus-

qu'à ce que, sur le soir de sa vie, il eut le réconfort de se voir universellement compris, approuvé et béni.

Par « préjugés religieux », j'entends les idées fausses de l'époque concernant l'état religieux. Le gouvernement supprimait les couvents et dispersait leurs membres. Sans arrêt la presse — c'est-à-dire les journaux, les livres, le théâtre — les dénigrait et les couvrait le ridicule. Les familles chrétiennes elles-mêmes subissaient l'influence de ces campagnes et regardaient sans sympathie les religieux. Le clergé séculier ne les tenait pas toujours en grande estime. Religieux, cela voulait dire: « frate-moine », et le « frate » passait alors pour synonyme d'homme de peu et de fainéant. Les enfants se moquaient volontiers des frocs, quand ils les rencontraient. Pourtant, Don Bosco songeait à fonder une nouvelle congrégation. Il aurait eu beau dire que sa congrégation était différente des autres. Les garçons de l'Oratoire l'auraient écouté et lui auraient répondu qu'ils voulaient bien être prêtres, mais « moines », non. On s'imagine donc à quel point, en pareil cas, il devait se montrer prudent. La bonté, la prudence et la sagesse lui donnèrent finalement gain de cause. Seule une charité prévoyante pouvait l'aider dans sa difficile entreprise.

Restaient les préjugés politiques. La fondation de la Pieuse Société coïncide avec la période des guerres pour l'indépendance et l'unité de l'Italie. Des idées, pas du tout orthodoxes, de réforme, de progrès et de liberté, qui fermentaient sous le pontificat de Grégoire XVI, explosèrent lors de l'avènement de Pie IX. De délirantes manifestations populaires suscitaient la manie des nouveautés jusque dans les rangs du clergé séculier et régulier. Soit par insuffisance de discipline, soit sous le coup de la lecture des livres de Gioberti, soit par une illusion simpliste, les clercs étaient emportés par le courant. Si ce n'eût été que par patriotisme, c'eût été un moindre mal. Mais il se trouvait des gens qui pêchaient en eau trouble et attiraient l'eau à leur moulin, et c'étaient des sectaires, ennemis de Dieu et de l'Eglise. Beaucoup de personnes de bonne foi ne s'en rendaient pas compte. Natu-

rellement, on fit tout pour entraîner Don Bosco dans cet immense tourbillon de la politique. Ce fut en vain, car son âme profondément sacerdotale lui indiqua la vraie ligne de conduite: *non* à une politique qui divise, mais toujours et partout *oui* à la charité qui unit⁵. Alors et plus tard, il eut beaucoup à souffrir, mais il ne céda pas. Prudent, calme, respectueux, il lui suffisait de recueillir les enfants abandonnés pour en faire de bons citoyens, de bons chrétiens, et il s'efforçait de préserver de l'agitation générale la troupe sans cesse plus nombreuse des jeunes que, secrètement, il destinait à être la pierre fondamentale de l'édifice en construction.

L'expérience de cette période agitée le guida par la suite lorsqu'il s'agit de constituer la Société salésienne. En face du nouvel Etat il se proposa, approuvé en cela par Pie IX, de montrer que, tout en respectant les lois de la charité, il est possible de donner à César ce qui est dû à César sans jamais compromettre rien ni personne, et sans jamais être contraint de refuser à Dieu ce qui est dû à Dieu. Il considérait que là était le plus grand problème des catholiques de cette époque. Dans la pratique il rencontra de sérieuses difficultés qu'il chercha à résoudre par les voies de la charité évangélique. L'habileté des ennemis de l'Eglise était raffinée et leurs moyens considérables. Cependant Don Bosco, tout en se maintenant dans la légalité, et en s'attirant par sa charité la faveur personnelle des hommes qui détenaient le pouvoir, et au prix de tous les sacrifices imaginables, construisit son édifice sur des bases solides ; si solides que si d'autres veulent redonner vie à d'anciennes institutions ils ne dédaignent pas de suivre son exemple.

Le Pape de la canonisation faisait allusion à toutes ces contrariétés que le Saint trouva sur son chemin et dont, avec le se-

⁵ On peut lire dans ses *Souvenirs* ... (éd. fr. p. 209-213) l'attitude qu'il adopta face aux exigences du marquis d'Azeglio et les difficultés qu'il rencontra de la part de ses propres collaborateurs.

cours de Dieu, il vint à bout, lorsqu'il disait dans l'homélie de ce grand jour : « Dévoué entièrement à la gloire de Dieu et au salut des âmes, il ne s'arrêta pas devant la défiance des autres, mais avec la hardiesse des conceptions et la modernité des moyens il s'attacha à la réalisation de ces projets très nouveaux qui pouvaient sembler téméraires, mais que lui, grâce à la lumière d'En-Haut, savait conformes à la volonté de Dieu ». Et plus loin : « En présence des difficultés de tous genres, en présence des railleries et des moqueries, il levait les yeux au ciel et disait : " Mes frères, c'est l'œuvre de Dieu et la volonté du Seigneur : le Seigneur est obligé de nous donner l'aide nécessaire ". Les événements démontraient la vérité de ses paroles, au point que les railleries se changeaient en admiration universelle ».

« La charité parfaite ne connaît pas la peur (I Jn 4, 18). Son extraordinaire amour de Dieu et du prochain le rendit inébranlable en tout, et il atteignit le but de sa mission.

Ici la pensée se tourne spontanément vers la belle Messe approuvée par l'Eglise pour la fête de St J. Bosco. Elle s'ouvre par les paroles que l'Ecriture dit de Salomon, et que Pie XI rappela plusieurs fois dans ses discours sur Don Bosco : « Avec une sagesse et une prudence extraordinaires Dieu lui a donné un cœur large et incommensurable comme le sable des rivages de la mer » (I R. 4, 29). La Messe elle-même suggère que celui auquel ce texte est appliqué devait devenir « le père d'une multitude de peuples » (Rm 4, 18).

La lumière spirituelle de Don Bosco atteignit son point maximum vers le soir de sa vie, quand ses œuvres furent consolidées et ses disciples formés à son école. Sa santé ne lui permettait plus de se mêler à la vie quotidienne. Alors les charismes extraordinaires qui, a vrai dire, depuis l'âge de neuf ans, n'avaient cessé de se manifester, jetèrent des éclairs plus vifs et plus fréquents, au point que, pour ainsi dire, le surnaturel finissait par envelopper son existence. Dieu sait avec quelle tremblante appréhension je me suis approché jusqu'ici de l'âme de Don Bosco. Aujourd'hui, ne pouvant omettre de parler des dons charismatiques, la crainte se change en sainte terreur : celle de celui qui jadis s'approchait de l'arche d'alliance. N'a-t-on pas appelé la théologie mystique « l'étage noble » de la science sacrée ? Que dire alors des expériences mystiques, non plus exposées dans des traités, mais vécues en acte ? L'apologiste français, Auguste Nicolas, rendit visite à Don Bosco peu avant la mort de ce dernier ; il s'agenouilla devant lui et voulut garder les mains jointes pendant toute la durée de l'entretien, recueillant religieusement de ses lèvres les saintes paroles comme le son mortel du Verbe immortel. C'est bien la meilleure attitude en présence d'une telle grandeur.

Dieu avec Don Bosco a été vraiment démesurément prodigue de ses grâces pour faire de lui l'instrument de ses desseins providentiels. Il est en effet, dans l'ordre de la Providence que Dieu, choisissant une créature pour une mission déterminée, la dispose et la prépare à cette mission. Or, parmi les grâces spéciales dont le Seigneur voulut enrichir Don Bosco, il y a le don de conseil. Ce don éclairera sa vie entière, associé pour ainsi dire à

d'autres privilèges que l'on ne peut ni passer sous silence ni traiter superficiellement.

Par le don de conseil le Saint Esprit perfectionne dans l'âme fidèle la vertu naturelle de prudence, en lui donnant une intuition divine qui lui permet, avec promptitude et sûreté, de se former un jugement sur ce qu'il faut faire, surtout dans le cas difficiles. Ce charisme a donc pour objet la bonne orientation des actions particulières – les nôtres et celles d'autrui – suivant les moments, les endroits et les circonstances individuelles. Appliquant à Don Bosco cette doctrine, nous disons que le bon Père, grâce à ce don, posséda toujours le discernement sûr de ses moyens. Il voyait clairement le chemin à suivre, le suivait d'un pas intrépide pour ardu et peu engageant qu'il fût, et il savait attendre le moment favorable. Les pages précédentes ont suffisamment montré qu'il en était ainsi pour sa vie personnelle. Arrêtons-nous à étudier ce don dans le gouvernement du prochain.

On venait à lui de toutes parts, on lui écrivait, pour recevoir sa parole éclairée. Des innombrables lettres qu'il reçut pour des questions de conscience, il nous en reste peu, parce que, étant donné la nature de leur contenu, il les détruisait. Par contre, les archives abondent en demandes de conseils sur les problèmes familiaux, les changements d'emplois ou de professions, le déroulement des procès, la manière de conduire la maison ou d'éduquer les enfants, le choix d'un état de vie ; en somme, sur des doutes et des besoins sans nombre tant était grande la confiance que l'on avait dans la sagesse de ses jugements. Le Pape Pie IX lui-même songea à Don Bosco et à ses lumières dans un moment critique, lorsque, après la prise de Rome, il hésitait sur la conduite à prendre : rester ou partir. Les conseils pour le départ étaient les plus pressants et les plus nombreux de sorte que, bien qu'hésitant, le Pape prit de prudentes dispositions pour le voyage. Mais à ceux qui le priaient instamment d'en finir avec les délais, il répondait qu'il avait demandé conseil à Don Bosco et qu'il était décidé à suivre cet avis quel qu'il fût. Après avoir prié longue-

ment, le saint prêtre envoya la réponse en ces termes : « La sentinelle, l'Ange d'Israël doit demeurer à son poste pour défendre le rocher de Dieu et l'arche sainte ». Dans la parole de Don Bosco le Pape entendit la voix de Dieu. Il demeura à Rome et ce fut un grand bien.

Ceux qui le pouvaient se rendaient personnellement auprès de Don Bosco. C'est ce qui explique l'énorme fatigue des audiences, qui dépasse l'imagination. Le Père Joseph Oreglia, un jésuite, affirmait que, même sans autre pénitence, cela seul suffisait à démontrer le caractère héroïque de sa vertu. Les gens l'assiégeaient à la maison et dans la rue, en ville et au dehors, et ne gardaient ni discrétion ni mesure. Toutes classes sociales confondues, on se succédait pour le consulter : des ecclésiastiques et des laïcs, des princes et des personnes du peuple, des riches et des pauvres, des amis et des étrangers, des doctes et des ignorants, des bons et des méchants encombraient les antichambres. Très souvent demandaient à lui parler des supérieurs d'ordres ou de communautés religieuses, des responsables de monastères, des sœurs de toutes couleurs. Don Bosco, à la manière d'un homme qui remplit son office, et qui se doit indistinctement à tous, recevait chacun comme si Dieu le lui envoyait, et toujours avec douceur et suavité. Il écoutait sans interrompre, s'intéressait à ce qu'on lui disait, même quand il s'agissait de pauvres scrupuleux qui n'en finissaient pas. Si, pendant qu'il parlait, l'interlocuteur lui coupait la parole, il se taisait à l'instant. Enfin comme s'il n'avait nul autre souci, il n'était jamais le premier à terminer l'entretien ni à manifester le moindre désir de l'abréger. On pense si l'autre en profitait pour dire et redire les mêmes choses !

A Marseille, une mère de famille qu'il écoutait n'avait pas l'air de vouloir s'en aller. On vint pour la troisième fois, avertir Don Bosco que beaucoup de personnes attendaient. Don Bosco dit à l'oreille du messenger : « Il faut faire les choses comme il faut. Ici on ne perd pas son temps. Dès que possible nous laisserons entrer les autres ». A l'Oratoire, dans sa petite chambre, écrit un

témoin, « on respirait une paix de paradis ». Mais c'était de la personne de Don Bosco et non des murs de la maison que cet air céleste émanait. Il en était de même au dehors, au cours de ses visites ou de ses voyages ; on le recherchait sans cesse. Partout où il s'entretenait il se formait autour de lui une atmosphère d'attente sereine et confiante, si bien que ses paroles étaient reçues comme des oracles, des panacées, ou des étincelles mystiques, selon les cas.

L'esprit du Seigneur, qui parlait par la bouche de Don Bosco, se manifestait avec une liberté admirable auprès des personnes, quelles qu'elles fussent, qui l'approchaient. A toutes il distribuait sans respect humain les germes de saines et saintes pensées ... A l'Oratoire même, c'était auprès des âmes la même irrésistible efficacité. Prêtres, abbés et élèves en firent chaque jour l'expérience sur la cour de récréation, dans sa chambre ou au confessionnal.

On appelait les conseils donnés sur la cour « les petits mots à l'oreille ». Tant qu'il le put Don Bosco prit part aux récréations de ses garçons, et quand il lui fut impossible de rester longtemps avec eux, il faisait une apparition qui lui permettait de connaître ses enfants et de leur dire quelques mots personnels. C'est dans ce but qu'il a inséré dans le Règlement de ses maisons cet article : « Rappelez-vous l'exemple des poussins. Ceux qui sont les plus proches de la mère poule reçoivent d'elle davantage de becquées. Ainsi ceux qui s'approchent de leurs supérieurs ont toujours des avis ou des conseils particuliers ». Dans ses dernières années, ne pouvant mieux faire, après avoir parcouru le balcon, il s'arrêtait sur le seuil de son appartement, se tournait vers les enfants qui l'avaient suivi du regard et, de là-haut, laissait tomber une bonne parole, accueillie avec une averse d'attention et saluée de joyeux applaudissements. Dans le passé, combien de paroles semblables avaient été murmurées à l'oreille de chacun, suivant leur besoin. L'éducateur qui est toujours prêt à faire des remarques passe pour suspect aux yeux des élèves. Ils le prennent en grippe, et quand

ils le voient paraître, cherchent à l'éviter. Tout au contraire, les garçons de l'Oratoire aimaient les mots dits à l'oreille et les réclamaient à Don Bosco. « Un anneau d'or ou un joyau d'or fin, telle est une sage réprimande à l'oreille attentive » (Pr 25, 12).

Voici comment cela se passait. Don Bosco posait sa main sur la tête de l'enfant, se penchait vers son oreille et lui parlait en secret, en protégeant sa bouche de l'autre main pour que personne n'entende. Quelques secondes suffisaient. Mais quels effets magiques ! Il suffisait d'observer les changements de physionomie ou les attitudes : un sourire soudain, un air sérieux, une larme, une réponse : oui ou non. Ou bien l'enfant faisait le même geste que Don Bosco et lui parlait à l'oreille, lui criait son merci, s'en allait jouer ou se dirigeait vers l'église. Il arrivait parfois que le garçon, après avoir entendu le mot de Don Bosco, demeurât à côté de lui, comme absorbé par une idée lumineuse. D'autres effets étaient plus tardifs : la fréquentation des sacrements, plus de recueillement dans la prière, plus d'attention en classe, plus de politesse et de charité envers les camarades. L'histoire témoigne¹ qu'un certain nombre, dont on pourrait donner les noms, devinrent si fervents, grâce à ces simples moyens, qu'ils se livrèrent à des pénitences extraordinaires que Don Bosco dut freiner. D'autres venaient le soir devant sa porte en pleurant jusqu'à ce que Don Bosco vint leur ouvrir, car ils ne voulaient pas dormir avec un péché sur la conscience.

De ces petits mots à l'oreille, son biographe² nous présente un florilège abondant, mais ce sont des fleurs d'herbier. Il manque la vivacité de l'expression, qui venait de l'accent, du regard, du sourire, ou de la gravité de celui qui les prononçait. Il y manque la fraîcheur de l'actualité, c'est-à-dire les conditions psychologiques de celui qui les entendait. La figure de Don Bosco au milieu de ses enfants ressort, comme une sculpture, de ces

¹ Lemoyne, *Memorie ...*, VI, 419.

² *ibidem*, VI, 433.

lignes d'un témoin : « Il me semble encore le voir me sourire, entendre ses douces paroles, admirer son aimable visage dans lequel était clairement imprégné la beauté de son âme »³ (*Lettre de Don Sacco à Don Rua*. 1882).

Les conseils que Don Bosco donnait dans sa chambre, si on les recueillait dans leur authentique simplicité, formeraient un beau cadre de sagesse chrétienne. Pourtant, ceux qui les recevaient les gardaient jalousement pour eux. Celui qui écrit ces pages conserve très vivement dans sa mémoire le souvenir de sa première rencontre avec Don Bosco, entre ces murs bénis. Le moment culminant, ce fut lorsque le bon Père lui donna un conseil d'or de vie spirituelle, exprimé en mots très simples, mais précis. Ils tombèrent à l'improviste et furent dits sur un ton dont on ne sait s'il était plus rempli d'autorité ou de bonté paternelle, mais cet accent résonne encore en moi. Dans cette grande arche de Noé qu'était l'Oratoire, l'accès à la chambre de Don Bosco n'était interdit à personne, fût-on le plus humble marmiton, et personne n'éprouvait la moindre appréhension à monter chez lui. Tous étaient indistinctement reçus avec le même cérémonial que nous connaissons déjà. Don Bosco s'asseyait devant un modeste bureau, couvert de lettres et de papiers, dont il n'était pas rare que le nombre s'accrût au cours de l'entretien. Quant à lui il n'y prenait pas garde, tout entier à celui qu'il avait fait asseoir non loin de lui, comme si lui seul comptait et que, hormis l'écouter et le contenter, rien n'avait d'importance. Naturellement on sortait de là, éclairé, encouragé, heureux. « Vous avez une grande chance dans votre maison, disait quelqu'un, une chance que personne d'autre n'a à Turin et que n'ont même pas les autres communautés religieuses. Vous avez une chambre dans laquelle chacun entre plein de chagrin et dont il sort rayonnant de joie ». « Mille d'entre nous, commente Don Lemoyne, on fait l'expérience de cette

³ Lettre de Don Bosco à Don Rua en 1882.

vérité⁴. Les conseils du confesseur nous ramènent pour un instant à un sujet déjà traité. Un des premiers disciples du Saint, Don Francesia, écrivant sur Don Bosco confesseur, emploie trois épithètes qui résument tout : charitable, opportun, sage.

De menus épisodes, mais révélateurs, illustrent magnifiquement le triple assertion de ce témoignage direct.

La charité. Un jour, dans les dernières années de sa vie, Don Bosco dit à un groupe de salésiens qui faisaient cercle autour de lui : « Cette nuit, j'ai rêvé que je voulais me confesser. A la sacristie il n'y avait qu'un tel. Je le considérai de loin et éprouvai une certaine répugnance : il est trop sévère, me disais-je en moi-même. — Les assistants riaient de bon cœur en regardant l'effet de ces paroles sur celui qui avait été nommé. Celui-ci riait, lui aussi, et dit à Don Bosco : Qui l'aurait jamais imaginé ? Moi, je fais peur à Don Bosco ! » — Cette petite scène avait valeur de leçon pour tous. Qui ne l'eût prise au vol ?

L'opportunité, même importune. C'est l'avis unanime que, en confessant, il ne disait pas beaucoup de paroles, mais qu'il les disait avec force, selon que l'exigeaient les circonstances, de façon à les imprimer dans les âmes, pour susciter une grande idée du sacrement et un ferme propos. Un externe qui fréquentait l'Oratoire avait accepté de chanter dans une pièce religieuse au théâtre royal de Turin. A pareille époque, il semblait que c'était un honneur pour la maison. Tel n'était pas l'avis de Don Bosco : il savait combien la fréquentation du théâtre était dangereuse pour un enfant de l'Oratoire. Mais s'il le lui interdisait, que se passerait-il ? Les supérieurs étaient sur le gril. Le dimanche matin Don Bosco lui parla en confession et le conseilla ; le pénitent fut parfaitement d'accord, et pour couper court aux bavardages il dit aux camarades qu'il rencontra : « Quand il s'agit de la conscience ; c'est toujours le confesseur qui commande ».

La sagesse. L'idéal le plus cher à Don Bosco fut, nous l'avons

⁴ Lemoyne, *Memorie* ..., VI, 441.

dit, de multiplier les vocations sacerdotales. La conviction qu'il parlait sous l'inspiration de Dieu conduisait vers lui une foule de jeunes qui avaient besoin de conseil sur leur vocation : un oui ou un non dans une affaire d'une telle importance dissipait tous les doutes. Au cours des procès apostoliques, de nombreux témoignages concernant le zèle de Don Bosco, manifestent à l'unisson que l'on a jamais entendu quelqu'un se repentir d'avoir suivi son conseil, qu'il fût ou non le conseiller ordinaire ; et que, par contre, parmi ceux qui préférèrent agir à leur guise, il n'en est pas un qui ne l'ait regretté.

Une chronique inédite nous a conservé le souvenir d'une petite anecdote qui met en scène l'effet extraordinaire produit par tant de charité, d'opportunité et de sagesse sur l'âme des jeunes qui se confessaient à Don Bosco. Un garçon, sa confession terminée, lui demande avant de s'en aller la permission de lui baiser les pieds. Sans se démonter Don Bosco répondit : « Ce n'est pas nécessaire. Baise-moi la main, comme à tout prêtre ». Alors, baisant avec effusion la main droite, le garçon s'écria : « Quel bonheur pour moi, si j'avais eu plus tôt les yeux ouverts, comme vous me les avez ouverts ce soir ».

L'esprit du Seigneur accordait aussi à Don Bosco des lumières surnaturelles pour découvrir les péchés cachés ou les pensées secrètes, aussi bien chez ceux qui étaient proches de lui que chez ceux qui en étaient éloignés. Et c'est ce dont il parlait sans réticence.

Dans un document de 61 pages, écrit par Don Turchi – que Don Lemoyne qualifie de circonspect dans ses jugements, et de critique sévère⁵ – nous lisons : « Il y a dix ans que je suis à l'Oratoire, et j'ai entendu Don Bosco dire : « Donnez-moi un garçon que je n'ai jamais connu d'aucune façon et, en le regardant au front, je lui révèle ses péchés, en commençant par ceux de son enfance ». Une petite chronique manuscrite, en date du

⁵ *ibidem*, VI, 453.

23 avril 1863, rapporte textuellement le petit mot du soir de la veille, dans lequel Don Bosco avait dit, entre autres choses : « Quant à moi, pendant tous ces jours de retraite, je voyais dans le cœur des enfants comme si je lisais dans un livre. Je voyais, clairs et distincts, tous leurs péchés et leurs soucis ». Le 25 de ce mois, le même auteur écrit : « je demandai moi-même à Don Bosco si la lecture claire dans le cœur des garçons était un fait qui arrivait seulement en confession ou aussi à un autre moment ». Il répondit : « A toute heure du jour, même en dehors de la confession ». Cela ne signifie pas que la lecture des consciences était continuelle, mais que la grâce pouvait lui en être donnée chaque fois que le bien des âmes le réclamait.

On sait que tout ce qui se passait entre Dieu et Don Bosco était gardé comme secret sous sept sceaux. Comment se fait-il qu'il fit ainsi part de ces communications secrètes ? Sans doute pour deux raisons. Tout d'abord, il était impossible que dans le petit monde de l'Oratoire un don si extraordinaire restât caché et ne donnât pas lieu à des commentaires ; d'où la nécessité d'en dévoiler, avec une lumineuse simplicité, la nature et l'origine. En second lieu – et c'est, selon nous, la raison principale – le zélé chasseur que fut Don Bosco au confessionnal savait qu'il avait contre lui un adversaire redoutable. Le démon muet prend tant de pénitents au piège du manque de sincérité ! C'était son cauchemar perpétuel. Un excellent curé français, qui prêchait beaucoup de missions et de retraites, effrayé à la vue de tant d'âmes qui vivent dans le sacrilège à la suite de confessions mal faites, craignait que ce fût une illusion de sa part. Il écrivit donc à Don Bosco pour soumettre à son jugement ses propres inquiétudes. Don Bosco répondit : « C'est vous qui me dites cela, à moi qui ai prêché dans toute l'Italie et qui, pour ainsi dire, n'ai jamais rencontré que cela ? » Pendant quelque temps, au début de son sacerdoce, il avait été persuadé que ses enfants avaient en lui une confiance illimitée ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir

que le démon était plus malin que lui⁶. On lit dans la « Petite chronique »⁷, le 12 avril 1861 : à un abbé qui s'étonnait d'entendre dire que beaucoup cachent des péchés en confession, même quand il y a abondance de confesseurs, Don Bosco répondit que tous les confesseurs n'ont pas « l'habileté, l'expérience et les moyens de scruter les consciences et de débusquer les renards qui rongent les cœurs » ; et il conclut douloureusement : « Ce sont deux grandes bêtes que la honte et la peur de déchoir dans l'estime du confesseur ». Voilà sans doute le motif principal qui le faisait sortir de sa réserve sur ce point. En lisant dans les cœurs, Don Bosco découvrait donc le pot aux roses ... mais lorsqu'il disait les péchés du pénitent, le tentateur ne l'avait-il pas déjà précédé en induisant celui-ci au silence ? Il était donc bon de prendre les devants et d'avertir que, à son confessionnal, les embûches du diable seraient démasquées. Qu'on ne se laisse donc pas attraper, mais que l'on profite plutôt du don de Dieu pour assurer le bien des âmes. Et c'est bien ainsi que l'entendaient ceux qui habitaient la maison. Très souvent les élèves, après s'être agenouillés, commençaient leur accusation en priant Don Bosco de dire leurs péchés : c'est ce qu'il faisait avec une exactitude qui les émerveillait. Tout cela nous est confirmé par une recommandation qu'il fit dans un petit mot du soir et que Don Lemoyne lut aux procès canoniques sur un vieil aide-mémoire : « Jusqu'ici, en vous confessant, vous me disiez : Dites mes péchés, et je les disais. Mais en bonne règle, c'est le rôle du pénitent et non celui du confesseur. Quant à moi, je n'en peux plus de parler pendant des heures et des heures, cela fait mal à mon pauvre estomac. A partir d'aujourd'hui, parlez vous-mêmes, et si vous vous embrouillez, je vous aiderai ».

⁶ G. B. Francesia, *Don Bosco amico delle anime* (Don Bosco ami des âmes), Ecole salésienne de typographie, S. Benigno Canavese, 1908, p. 84.

⁷ cf. plus haut n. 6 au ch. XIII.

Même en dehors du confessionnal, Don Bosco voyait distinctement les péchés et les pensées.

Au sein des communautés circulaient des manières de parler qui fournissaient un répertoire local conventionnel qu'il ne faut pas interpréter un dictionnaire à la main. Par exemple, la phrase « lire sur le front », appliquée à Don Bosco, signifiait deviner les péchés. La conviction que, en regardant leur front, Don Bosco y découvrait les signes révélateurs de misères secrètes, était telle que les élèves, lorsqu'ils n'avaient pas la conscience tranquille, n'osaient pas s'approcher de lui de crainte qu'il ne lise sur leur front. Bien plus si on les appelait ou que, pour une raison ou une autre, ils devaient se présenter à lui, ils enfonçaient vite leur casquette sur le visage ou le cachaient avec leurs cheveux. On comprend que Don Bosco laissait volontiers courir cette expression, parce qu'elle lui servait à cacher le caractère prodigieux de ce pouvoir. Cependant on raconte des histoires de petits effrontés qui ne croyaient pas au sérieux de la chose et mettaient Don Bosco au défi, même en public, de dire leurs péchés. Dans ces cas-là, sa tactique était toujours la même : il attirait à part l'imprudent, lui mettait la puce à l'oreille et l'enfant de changer de couleur, de rougir et de pleurer.

Quant à la lecture des pensées, il en était à peu près de même, quoi que le fait fût moins notoire. Don Rua parlant d'expérience, atteste que, si l'on croyait opportun de lui cacher des secrets d'affaires qu'il avait le droit de connaître, tout subterfuge était inutile : au cours de la conversation Don Bosco montrait qu'il était parfaitement renseigné. Un abbé scrupuleux, en faisant son examen de conscience, se dit intérieurement : « Si Don Bosco venait vers moi et me disait d'aller demain faire la sainte communions sans me confesser, je comprendrais que c'est le diable qui me tourmente ». Or, voici que dans la pénombre du soir une main lui touche l'épaule, et la voix paternelle de Don Bosco lui dit à l'oreille : « Demain tu iras communier ; il n'est pas nécessaire de te confesser ».

Sur ce sujet, nous rapportons encore une anecdote, qui ne fut connue qu'en 1929. Un autre abbé, Don Eugène Reffo, qui devint par la suite cofondateur des Joséphins, avait accompagné jusqu'à la chambre de Don Bosco son supérieur le « théologien »⁸ Murialdo. Pendant qu'à l'autre bout de la chambre les deux serviteurs de Dieu conversaient, lui se tenait seul dans un coin. De la cour montait le tintamarre de la récréation, encore accru par le bruit de la fanfare qui répétait un morceau. Le jeune abbé se dit intérieurement : « Ah ! quant à moi, je ne permettrai pas ce vacarme. *Le Seigneur n'est pas dans le bruit* » (I R 19, 11). Et voici que Don Bosco suspend son entretien, vient directement vers lui et dit : « Si ... si, Don Bosco a raison ... » Puis, imitant les cymbales et la grosse caisse avec ses mains : « Zim-Zim, Boum-Boum ! C'est ce que veut Notre Seigneur. Vacarme, joie, charivari ... Zim-Zim, Boum-Boum ... lorsque c'est le moment »⁹.

C'est aussi de loin que lui parvenaient les mystérieuses nouvelles de choses cachées. Ecrivant de l'Oratoire aux collègues salésiens, ou d'autres endroits à l'Oratoire, il informait les supérieurs de ce qui se passait à leur insu, et qu'il ne pouvait absolument connaître que par révélation. Il donnait des noms, des lieux, des circonstances avec tant de précision et de vérité que, lorsqu'il s'agissait de manquements, les coupables renonçaient à chercher des excuses. Un soir, durant l'habituel petit mot, alors que la familiarité de l'heure favorisait les questions posées en public, Don Rua demanda à Don Bosco comment il faisait pour voir les choses de loin. Il répondit en plaisantant : « Grâce à mon fil télégraphique, si loin que je sois, j'établis une communication et je vois et connais tout ce qui peut procurer l'honneur et la gloire de Dieu, ainsi que le salut des âmes ».

⁸ Ce titre était couramment donné en Italie aux ecclésiastiques docteurs en théologie ou professeurs et consultants en cette matière.

⁹ Article de Don Vaudagnotti, professeur d'histoire ecclésiastique au grand séminaire de Turin dans le *Corriere d'Italia* du 22 mai 1929.

A Barcelone, en 1886, ce fut bien autre chose que des lettres ou un fil télégraphique ! Celui qui écrit ces lignes a entendu des lèvres du directeur le récit circonstancié de l'événement. Don Bosco en personne – qui était à l'Oratoire de Turin – fut vu à Barcelone par le directeur, en pleine nuit. Il s'approcha de son lit, l'invita à se lever et à le précéder, dans la lumière du jour, pour faire un tour dans la maison. Il lui fit remarquer quelques désordres, le reconduisit à sa chambre, lui demanda d'y remédier immédiatement ... et il disparut, en le laissant là debout, dans le noir, hors de lui.

Le titre de ce chapitre est suggéré par une citation d'Isidore, rapportée par St Thomas¹. « Isidore distingue le don de prophétie selon la manière de prophétiser ... En ce qui concerne la manière d'imprimer les images des représentations mentales il distingue les songes, les visions, les extases ». Ce sont des grâces *gratis datae*², qui, par elles-mêmes, n'apportent ni n'exigent la sainteté, mais qui généralement l'accompagnent : par elles Dieu manifeste aux âmes, de manière surnaturelle, des choses cachées. Dans la vie de Don Bosco ces faveurs tiennent une place si importante qu'on ne peut les passer sous silence sans renoncer à un élément de très grande valeur pour entrer pleinement dans la connaissance de son union intime avec Dieu.

Ceux qui ont vécu dans les milieux salésiens ont entendu parler de ce qu'on appelle « *les songes de Don Bosco* ». Venue de lui-même, cette appellation continue d'être familière à ses maisons, sans qu'il soit besoin de commentaires. Nous n'allons pas nous attarder à démontrer qu'il existe réellement des songes surnaturels : ce serait enfoncer une porte ouverte. Qui ignore les visions et les songes annoncés par Joël parmi les dons, qui dans une plus large effusion de l'Esprit Saint, devraient réjouir les derniers jours, c'est-à-dire, selon St Pierre, les temps messianiques (Act 2, 17) ?

Les songes de Don Bosco sont très nombreux, parce qu'ils sa

¹ Saint Thomas, *Somme théol.* IIa IIae q. 174 a1 ad. 3.

² C'est-à-dire : « données gratuitement » pour le bien général de l'Eglise sans référence nécessaire aux mérites de qui les reçoit.

sont succédés à intervalles rapprochés depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse. Pour certains d'entre eux, nous avons le texte écrit ou revu par lui. D'autres reposent sur les relations de témoins auriculaires et dignes de foi. Certains sont connus par des traditions orales. Enfin, pour beaucoup, il ne reste que de vagues souvenirs ou des indices également vagues. Dans les dix-huit volumes des *Memorie Biografiche*, on en trouve une bonne centaine racontés en détail ou simplement résumés.

En général, les scènes qui y sont décrites, d'une façon plus ou moins dramatiques, concernent soit l'Eglise Catholique, soit la Société Salésienne, soit l'Oratoire du Valdocco. De l'Eglise, les songes expliquent les événements à venir, tantôt pour l'ensemble, tantôt dans telle ou telle nation. Quant à la Congrégation, on voit clairement les œuvres à entreprendre, les voies à suivre, les écueils à éviter. Pour les jeunes, il s'agit de l'état des consciences, des vocations, des morts prochaines. Certaines manières de s'exprimer permettent de savoir dans quelles conditions se trouvait Don Bosco au cours de ces songes. Ainsi, d'un songe qu'il eut une nuit vers 1867 ou 1868, il dit : « C'était un songe dans lequel on peut savoir ce que l'on fait, ce que l'on dit, et répondre aux questions posées »³. Généralement, à côté de lui, on trouve un personnage qui sert de guide ou d'interprète. Ce n'est pas toujours le même. D'après certains indices, ce pouvait être un élève défunt, St Fr. de Sales, saint Joseph ou un autre saint, ou encore un Ange, parfois la Ste Vierge. En certains cas, des apparitions secondaires s'y adjoignaient à titre de cortège ou de simple présence.

Que pensait Don Bosco de ces songes⁴ ? De prime abord, il pensait ne devoir pas y ajouter foi, les attribuant à des jeux de l'imagination. Aussi, en les racontant, s'il s'agissait de prévisions

³ Lemoyne, *Memorie ...*, IX, 11.

⁴ On peut lire à ce sujet une de ses réflexions notée à propos de ses « songes » en *Souvenirs ...*, p. 31 n. 1 qui confirme ce qui est dit ici.

sur l'avenir, il redoutait toujours de se méprendre ou de dire des choses à ne pas prendre au sérieux. Pourtant le fait est qu'il distinguait très bien entre songes et songes. Et si, comme ce fut le cas, certains ne lui firent guère impression, d'autres lui laissèrent une impression durable. Au cours d'entretiens familiers avec ses intimes, il dit que, plusieurs fois, après avoir raconté ces derniers il s'en était confessé à Don Cafasso comme de paroles imprudentes. Le Saint prêtre l'écouta, prit le temps de la réflexion et finit un jour par lui dire « puisque ce que vous dites se réalise, vous pouvez être tranquille et continuer ».

Cependant il ne crut pas opportun d'abandonner tout de suite la prudence. Dans les « Petites chroniques » déjà mentionnées, à la date du 13 janvier 1861, on trouve ces réflexions à propos d'un songe qui se déroula pendant trois nuits consécutives. « Le premier jour je ne voulais pas y prêter attention parce que le Seigneur le défend dans la Sainte Ecriture. Mais, dans les jours suivants, après avoir fait quelques expériences, après avoir pris en particulier quelques garçons et leur avoir dit les choses telles que je les avais vues dans le songe, ils m'ont assuré qu'il en était bien ainsi et je ne pus douter plus longtemps que c'était une grâce extraordinaire que le Seigneur m'accordait pour tous les enfants de l'Oratoire. C'est pourquoi je me trouve dans l'obligation de vous dire que le Seigneur vous appelle et vous fait entendre sa voix ». Il n'en est pas moins vrai que, humblement défiant de soi, il voulut multiplier les précautions. Là encore nous lisons le 15 janvier de la même année : « Je dirai ce que j'ai dit : j'ai eu ce songe, mais, d'une part, je ne voulais pas en tenir compte ; et, d'autre part, je le considérais comme très important, c'est pourquoi j'ai bien examiné la chose ». L'examen consista à interroger de nouveau trois des garçons dont le songe lui avait révélé le misérable état et qu'il trouva exactement dans les conditions qu'il connaissait. Sept ans plus tard, le 30 avril 1868, il s'exprimait ainsi : « Mes chers enfants, je vous ai dit, hier soir, que j'avais quelque chose de pénible à vous raconter. J'ai fait

un songe, et j'étais décidé à ne pas vous en parler, soit parce que je me demandais si ce n'était pas un rêve comme tous les autres qui se présentent à l'imagination pendant le sommeil, soit parce que toutes les fois que je vous en ai raconté, il y a toujours eu des observations et des réclamations. Mais un second songe m'oblige à vous parler du premier ». Dans ce second songe, comme il le raconte ensuite, la voix du personnage lui avait dit : « Pourquoi ne parles-tu pas ? ».

On ne peut véritablement croire qu'en ces circonstances, comme en cent autres choses, Don Bosco dit avoir manqué de prudence. Cependant tout ce que nous avons rapporté nous aide à comprendre une confiance qu'avec un air grave et préoccupé il fit au Père Barberis en 1876 : « Quand je pense à mes responsabilités dans la position qui est la mienne, je tremble tout entier. Les choses que je vois m'arriver sont telles qu'elles me chargent d'une responsabilité immense. Quel redoutable compte-rendu j'aurais à faire à Dieu de toutes les grâces qu'il nous accorde pour la bonne marche de notre Pieuse Société ! On peut dire que Don Bosco voit tout et est conduit de l'avant par la main de la Madone ... A chaque pas, en chaque circonstance, voici la Sainte Vierge ».

Comment Don Bosco racontait-il ses songes ?

L'esprit qui l'animait ressort suffisamment de ce que nous venons de dire. Cependant il convient d'ajouter quelques mots. Il exposait les choses « avec simplicité, gravité et sentiment », nous dit un témoin, le chanoine Ballerio. La plupart du temps il commençait avec bonhomie, évitant tout ce qui pouvait heurter, ou insinuer l'idée d'un mérite ou d'un privilège personnel. Au cours du récit, il glissait des phrases spirituelles ou de petites descriptions souriantes pour distraire l'attention des auditeurs aux moments qui semblaient plus singuliers. Mais par ailleurs, il ne manquait pas de gens perspicaces, qui comprenaient et prenaient des notes. Pour atténuer l'impression d'extraordinaire, il donnait toujours des noms insignifiants au personnage qui l'ac-

compagnait généralement : le guide, l'interprète, ou plus vaguement encore l'inconnu.

C'est seulement lorsque le dialogue usait du tutoiement qu'il donnait des indications moins imprécises. En outre, il avait soin de mettre adroitement en relief ce qui tournait à son humiliation. Ainsi, en racontant un songe en 1861 après avoir dit le grand chagrin qu'il éprouvait à voir que les garçons de l'Oratoire faisaient les sourds à ses conseils et ne correspondaient pas à ses bienfaits, il poursuivait : « Oh ! l'orgueilleux ! Voyez l'orgueilleux ! Et qui donc es-tu pour prétendre convertir parce que tu travailles ? Parce que tu aimes tes enfants prétends-tu les voir tous correspondre à tes intentions ? Tu crois peut-être que tes paroles doivent être plus efficaces que celles de Jésus-Christ ? Tu te crois peut-être au-dessus de Notre Sauveur dans l'amour des âmes, dans les fatigues et les souffrances pour elles ? Tu prêches peut-être mieux que lui ? Crois-tu avoir usé de plus de charité, avoir un souci plus grand de tes jeunes que Notre Seigneur des apôtres ? Tu sais qu'ils vivaient continuellement avec lui, qu'ils étaient comblés à chaque instant de toutes sortes de bienfaits, qu'ils entendaient jour et nuit ses avertissements et les préceptes de sa doctrine. Ils voyaient ses œuvres, qui devaient être un vif stimulant pour leur sanctification. Que n'a-t-il pas fait ou dit pour Judas ? Et pourtant Judas l'a trahi et est mort dans l'impénitence. Tu es peut-être au-dessus des apôtres ? Eh bien ! Les apôtres élurent sept diacres rien que sept, choisis avec grand soin ; et pourtant l'un d'eux manqua à son devoir. Et toi, parmi cinq cent garçons, tu t'étonnes qu'un petit nombre ne corresponde pas à tes soins ? Prétends-tu arriver à n'en avoir aucun de mauvais, aucun de pervers ? Oh ! l'orgueilleux ! »

Réduire au minimum possible tout ce qui pourrait susciter des idées de surnaturel, s'humilier soi-même en rapportant de si durs reproches, d'accord ; mais la vérité avait pourtant ses droits. Aussi Don Bosco exhortait-il à se garder de tourner en plaisanteries ce qu'il dirait, et invitait-il à faire chacun pour soi les appli-

cations qui s'imposaient, le tout assaisonné d'humilité évangélique. Quoique un peu longue, voici une citation qui nous semble intéressante. Le songe de 1861, au cours duquel il reçut la sermonne ci-dessus, fut raconté en trois soirs consécutifs. En voici la conclusion : « Maintenant que je vous ai raconté toutes ces choses, vous pensez : Qui sait ? Don Bosco est un homme extraordinaire, quelque chose de grand, un saint assurément ! Mes chers enfants, pour empêcher de sots jugements sur mon compte, je vous laisse libres de croire ou de ne pas croire ces choses, de leur donner plus ou moins d'importance ; je vous demande seulement de ne pas les tourner en ridicule, soit entre vous, soit avec des étrangers. Cependant, je crois bon de vous dire que le Seigneur a beaucoup de moyens pour manifester aux hommes sa volonté. Parfois il se sert des instruments les plus incapables et les plus indignes, de même qu'il se servit de l'ânesse de Balaam, un faux prophète, pour prédire de nombreuses vérités concernant le Messie. Aussi la même chose peut-elle m'arriver. Je vous dis donc de ne pas regarder mes œuvres pour régler les vôtres. Ce que vous devez faire uniquement, c'est de faire attention à ce que je vous dis, parce que cela, du moins je l'espère, sera toujours la volonté de Dieu et contribuera au bien des âmes. Quant à ce que je fais, ne dites jamais : Don Bosco l'a fait, donc c'est bien. Non. Observez d'abord ce que je fais, et si vous voyez que c'est bien, imitez-le. Si par hasard vous voyez que je fais quelque chose de mal, veillez à ne pas l'imiter ; considérez-le comme un mal ».

Il ne dévoilait pas en public tout ce qu'il voyait ou entendait en songe. Certaines choses étaient communiquées, en privé, à celui qui était exclusivement intéressé. Il faisait part de certaines autres à ceux qui entraient davantage dans son intimité et qui l'interrogeaient entre quatre yeux. D'autres enfin, ils les gardait pour lui, comme lui étant destinées personnellement. L'un des chroniqueurs nous informe que pour certains songes il entendait peu à peu tant de choses nouvelles qu'il aurait pu « doubler ou

tripler la matière » ; pour certains autres, si l'on avait voulu prendre des notes, il eût fallu deux ou trois volumes. A titre d'exemple, revenant sur le songe de 1861, Don Bosco dit avoir acquis en ces trois nuits plus de connaissances théologiques qu'en toutes ses années de séminaire ; encore laissait-il de côté « les faits spéciaux » de la troisième nuit, pour s'en tenir aux « théories » des deux premières. On doit donc en déduire que, le but de ces récits étant l'édification, le réconfort, l'avertissement ou parfois un cri d'alarme pour son entourage, il faisait un choix sage de ce qu'il disait en public, pour le plus grand avantage de ses auditeurs. Quant aux effets qui en découlaient, un aveugle les aurait vus. Tout particulièrement on prenait de plus en plus le péché en horreur ; aussi se confessait-on avec une contrition plus grande, multipliait-on les confessions générales, s'approchait-on en plus grand nombre de la communion fréquente. En somme, pour reprendre un mot de Don Bosco, « c'était la banqueroute du démon ».

On ne peut donc que souscrire des deux mains au jugement du chanoine cité un peu plus haut : « A nous, qui n'étions plus des enfants, il ne se présentait d'autre explication raisonnable et plausible que celle de dons extraordinaires accordés à Don Bosco par le Seigneur ». C'est d'autant plus vrai que Don Bosco ne provoquait ni ne désirait nullement des songes de ce genre. Il en avait plutôt peur parce que, physiquement, ils le fatiguaient beaucoup. Par surcroît, il arrivait parfois que, à peine son récit terminé, il ne se rappelait plus ce qu'il avait dit, phénomène assez fréquent chez les personnes qui parlent sous le coup d'inspirations surnaturelles. Mais il nous faut encore signaler deux caractères très remarquables qui ne permettront jamais à la psychologie de juger ces songes comme elle le fait pour les rêves purement naturels.

Un premier caractère (selon le P. Lindworski) réside dans l'élément psychophysique. Dans les rêves naturels c'est l'imagination qui commande ou se déchaîne. La raison ne la gouverne

pas. La condition normale pour qu'un songe commence est la fatigue. La fatigue produit des substances qui intoxiquent le cerveau, sans aller toutefois jusqu'à l'intoxication totale : la nature y a pourvu, en faisant en sorte que, une fois obtenue une certaine quantité, ces substances agissent comme un mécanisme d'interruption et arrêtent l'appareil moteur qui consume la plus grande part d'énergie. Cette interruption ôte aux centres supérieurs du système nerveux l'énergie psychologique nécessaire à l'activité normale, et cela d'autant plus que l'individu a davantage besoin de sommeil. Le faible résidu d'énergie qui reste dans les centres supérieurs suffit pour la vitalité du rêve, mais d'ordinaire il est trop pauvre pour exciter efficacement les centres moteurs, par irradiation des centres sensoriels. Or, si l'on considère que Don Bosco, en allant prendre son repos, avait toujours un besoin extrême de sommeil, on a déjà une raison suffisante pour conclure qu'en lui la vitalité des songes n'était pas humainement explicable.

Mais il y a mieux. Le mécanisme d'interruption qui isole l'appareil moteur et la diminution d'énergie psychologique du système nerveux central influent sur l'activité de l'imagination en y causant les deux phénomènes de l'irrégularité et du changement imprévu que nous avons tous pu expérimenter dans le rêve. En effet l'insuffisance de l'énergie psychologique rend impossible de poursuivre longtemps un motif, mais il suffit d'un stimulant externe quelconque pour diriger sur une autre voie ce mince reste d'énergie, de sorte que l'image entière du rêve se dissout alors. C'est pourquoi, généralement, dans le rêve l'activité de l'imagination n'est dirigée par aucune intention positive. Aussi ne peut-on y vérifier ni l'ordre rationnel des représentations ni l'enchaînement logique de la pensée, mais on y saute de la cave au grenier avec des bonds imprévus de bizarreries, de ridicule ou d'extravagant »⁵.

⁵ J. Lindworski s.j., *Manuel de psychologie expérimentale*, p. 11 sq. et 318 sq.

C'est exactement l'opposé des songes de Don Bosco. Ceux-ci sont des représentations symboliques, semblables à celles de St Pierre (Act X, 10-16) dans sa vision extatique du drap descendu du ciel et rempli d'animaux purs et impurs. L'enchaînement est plus ou moins compliqué ; le songe se déroule parfois longuement et en actes distincts comme en de véritables drames. De plus – et c'est cela qui est singulier – on y admire constamment dans les images une succession qui a toujours sa raison d'être, et dans les paroles entendues ou lues une valeur significative qui forme un seul tout avec les images elles-mêmes. Chaque songe tourne autour d'une idée centrale et va droit vers un but déterminé. L'action tout entière s'y développe progressivement et avec ordre, comme dans les meilleures compositions dramatiques. Il faut ajouter que, bien que les formes sensibles se présentent dans un symbolisme propre à la mentalité commune, jamais pourtant ne s'y introduisent des éléments extravagants, frivoles, vulgaires ou le moins dit contraires à un but saint. Il y aurait là un travail intéressant, sur lequel nous ne pouvons nous arrêter.

Un second caractère des songes de Don Bosco est donné par l'élément prophétique. Notre imagination, quand elle agit en sens divers dans le sommeil sans être régie par la raison, peut-elle vraiment deviner l'avenir ? Elle ne le peut même pas lorsque l'intelligence la conduit ! En multipliant les observations sur des faits et des phénomènes proches, c'est à peine si l'on arrive à prévoir les effets plus ou moins éloignés ; mais s'il n'existe pas de point d'appui, toute tentative est vaine de jeter la sonde dans l'avenir. A plus forte raison dans l'inconscience du sommeil. Et pourtant les songes de Don Bosco ne contenaient pas des présages vagues et sibyllins, mais des révélations claires des événements cachés dans les profondeurs du futur. A dire vrai, l'esprit prophétique habitait Don Bosco ; il a prédit tant de choses imprévisibles, qui pourtant se réalisèrent avant ou après sa mort.

Le chanoine Ballesio écrit : « Cela ne semblait pas en Don

Bosco un éclair instantané de son intelligence, mais quelque chose qui était devenu une condition ordinaire de son esprit : il prophétisait en priant, en conversant, en plaisantant : il prophétisait, peut-on dire, sans presque s'en apercevoir lui-même et sans que les autres s'en rendent bien compte ». Il prophétisait aussi en songe car, dans ses songes, le contenu prophétique, s'il n'était pas tout le songe, en était la partie importante. Ainsi, combien de morts n'annonça-t-il pas, que les songes lui avaient révélées. Il ne donnait pas les noms, mais il précisait les dates. Quant au nom de l'intéressé, il en donnait parfois en public la première lettre, parfois il en donnait communication à quelqu'un sous le sceau du secret. Les bons, c'est-à-dire la presque totalité, se réjouissaient de la réalisation, habitués qu'ils étaient à accueillir ses paroles avec respect ; les sceptiques gardaient le silence — c'était le très petit nombre — et leur répugnance à croire ne faisait que garantir, alors et aujourd'hui, l'historicité des prédictions. Contentons-nous sur ce sujet d'ajouter deux remarques. Les pages jaunies d'une chronique au 17 février 1861 nous rapportent cette observation de Don Bosco relative aux prophéties des songes : « Si certaines choses qui se font ou se disent dans notre maison — des choses singulières, certes, et qui doivent rester entre nous — étaient connues des gens du monde, elles seraient prises pour des fables. Mais nous avons pour maxime constante que lorsque quelque chose tourne au bien des âmes, il est certain que cela vient de Dieu et ne peut venir du démon »⁶.

D'autre part, l'ennemi de Dieu et des âmes s'était réservé un champ d'action pour mener ses attaques contre Don Bosco. Le Père Poulain, s. j., qui fait autorité en matière de mystique, a cette remarque qui se rapporte très opportunément à notre cas : « De la vie des saints il semble résulter que, s'ils supportent de

⁶ Sur les songes de Don Bosco, cf. Lemoyne, *Memorie ...*, XVII, 7-13, et plus haut n. 4 de ce chapitre.

grandes obsessions, cela se produit surtout dans les moments d'extase ou simplement de révélations et de visions divines, soit que ces grâces soient continues, soit qu'elles disparaissent momentanément. A l'action extraordinaire de Dieu s'oppose l'action extraordinaire du démon »⁷. Même pour les saints de l'Eglise militante la terre est un champ de bataille. De la guerre engagée par le démon contre Don Bosco nous possédons des bulletins officiels rédigés durant une première phase. Ils nous suffisent pour nous faire une idée de toute la campagne, qui dura trois années. Le démon dirigeait ses hostilités contre Don Bosco particulièrement en l'empêchant de dormir pendant la nuit. Tantôt une grosse voix à l'oreille l'étonnait, tantôt un souffle pareil à la tempête ; en même temps, on furetait dans tous les coins, on dispersait les papiers, on dérangeait les livres. Certains soirs, après avoir corrigé les épreuves de son travail sur « La Puissance des ténèbres », il le posait sur un bureau ; mais, en se levant à l'aube, il en trouvait les feuillets éparpillés ou ne retrouvait rien du tout. Du poêle éteint se dégageait des flammes considérables. A peine couché, une main mystérieuse tirait lentement vers les pieds les couvertures, et cela plusieurs fois de suite. Don Bosco allumait une bougie, le phénomène cessait, puis reprenait de plus belle dans l'obscurité. Une autre fois, un souffle puissant venu on ne sait d'où éteignait la lumière. Il allait s'endormir, mais c'était la danse du traversin qui commençait. Un signe de croix ou une prière ramenait le calme mais il s'assoupissait à peine que le lit tout entier se mettait à trembler. La porte gémissait comme secouée par un coup de vent impétueux. Des roulements épouvantables au-dessus de la chambre faisaient songer à des roues de chars nombreux en pleine course. Subitement éclataient des cris très aigus. Une nuit la porte s'ouvre et voici que, la gueule ouverte, un monstre horrible se précipite sur lui pour le dévorer, mais un signe de croix le met en fuite. Un prêtre très courageux voulut

⁷ Poulain s.j., *Des grâces d'oraison*, Paris, Beauchesne, 1922, p. 71.

monter la garde dans la chambre; mal lui en prit. A minuit, effrayé par un bruit infernal, il s'enfuit à toutes jambes. Deux abbés s'offrirent à recommencer l'expérience ; ils se tenaient dans la bibliothèque contiguë, mais eux aussi durent battre en retraite, saisis de tremblements convulsifs. Pour trouver la paix, le pauvre Don Bosco se retira chez l'évêque d'Ivrea. La première nuit fut calme. Mais l'ennemi le rejoignit, et ce fut pis que jamais. Parlant de cette lutte contre l'esprit des ténèbres, en 1863, Don Bosco laissa entendre qu'il avait finalement trouvé le remède, mais il ne voulut pas en dire davantage. On peut supposer que ce fut grâce à quelque pénitence extraordinaire.

Les songes surnaturels appartiennent à l'espèce de visions que les mystiques appellent imaginatives, parce qu'elles se déroulent au moyen d'images imprimées dans l'imagination par une cause supérieure ; mais ces visions se produisent pourtant aussi durant l'état de veille.

L'usage s'est introduit de qualifier indifféremment de « songes de Don Bosco » les visions de l'une et l'autre sorte ; pourtant en dépit d'une étroite analogie, elles diffèrent notablement entre elles. C'est ainsi que la vision imaginative à l'état de veille semble ne pouvoir jamais s'accompagner d'extases, à aucun degré (je parle de ces extases qui entraînent plus ou moins la perte des sens). C'est de cette façon que Don Bosco a vu, en 1870, une série complexe d'événements publics, dont le cours apparaît maintenant entièrement réalisé. Le début du texte, écrit de sa main et adressé à Pie IX, confirme, semble-t-il, cette opinion. Don Bosco s'exprimait dans les termes suivants : « La veille de l'Epiphanie de cette année 1870, tous les objets matériels de ma chambre disparurent et je me trouvai en présence de choses surnaturelles. Ce ne fut que pour de brefs instants, mais je vis beaucoup de choses. Quoique de formes et d'apparences sensibles, il est très difficile de les communiquer à d'autres avec des signes extérieurs et sensibles. On en a une idée par ce qui suit. Là se trouve la parole de Dieu accommodée à la parole de

l'homme ». Il vit de la même manière et en de nombreuses circonstances le saint jeune homme Louis Colle, de Toulon, qu'il avait connu peu de temps avant que, à l'âge de dix-sept ans, il s'envolât au ciel. Entre 1881 et 1885, Louis lui apparut pendant qu'il confessait, célébrait la messe, distribuait la communion ; une fois même à la gare d'Orte, où il avait quatre heures d'arrêt. Ces apparitions étaient toujours pleines de lumière et de joie, avec ou sans conversation. C'est peut-être une vision de cette sorte qu'il eut, en août 1887, à Lanzo Torinese. Une fille de Marie-Auxiliatrice, désireuse de recevoir sa bénédiction et lasse d'attendre dans l'antichambre, entr'ouvrit légèrement la porte du bureau de Don Bosco, et que vit-elle ? Le bon Père dans l'attitude d'une personne hors d'elle-même, et qui écoutait. Il avait le visage transfiguré par une lumière vive et blanche, la physionomie douce et paisible, les bras levés, et la tête faisait de temps à autre signe que « oui ». « Vive Jésus ! Père ! Me permettez-vous ? », dit la sœur à plusieurs reprises. Point de réponse. Finalement, après une dizaine de minutes au moins, la scène se termina par un signe de croix et par une révérence impossible à décrire. Il faut noter que cette année Don Bosco ne pouvait se tenir debout sans l'aide d'autrui, et qu'il était toujours un peu courbé ; là, au contraire, il se tenait parfaitement droit.

Outre les visions imaginatives, il en existe deux autres sortes : l'une inférieure aux précédentes, et l'autre supérieure. La vision inférieure fait partie de celles qu'on appelle sensibles, corporelles, oculaires. En ce cas, les sens perçoivent des choses extérieures que l'on ne pourrait voir ni comprendre sans un secours surnaturel. Don Bosco eut une vision de ce genre, lorsque lui fut révélé l'avenir du jeune Cagliero, gravement malade. En mettant le pied sur le seuil de sa chambre pour le disposer à bien mourir il eut deux apparitions successives qui durèrent un instant chacune. Dans la première, une colombe très lumineuse, portant dans son bec un rameau d'olivier fit quelques tours à travers la salle, dirigea son vol vers le mourant, lui toucha les lèvres avec l'oli-

vier, puis le laissa tomber sur sa tête : présage d'apostolat missionnaire et de plénitude du sacerdoce. Ensuite, une foule de sauvages, d'aspect inconnu, se penchèrent en tremblant sur le malade. Parmi eux on remarquait deux types bien caractéristiques d'une race différente que les événements firent par la suite reconnaître comme les représentants des Patagons et des Fuégiens.

Les visions de l'autre sorte, qui est la plus haute de toutes, sont dites « intellectuelles ». Par elles, l'esprit saisit des vérités spirituelles sans le concours d'images sensibles. Dieu en a-t-il favorisé Don Bosco ? Son naturel spontané en toutes choses et son habituelle simplicité de vie étaient faits tout exprès pour cacher les opérations secrètes de la grâce, quand la connaissance de cette grâce ne devait pas apporter réconfort au prochain. De toutes manières, les cas de lévitation et d'irradiations lumineuses ne favoriseraient-ils pas l'hypothèse que même ces visions d'ordre supérieur ne lui ont pas manqué ?

En 1879, Don Bosco disait la messe dans sa chapelle privée. On vit à trois reprises, à trois jours différents, irradier de son visage une lumière qui remplissait toute la salle, puis se détacher de l'estrade avec le prêtre, s'élever peu à peu, et demeurer en l'air pendant une dizaine de minutes. L'historien Don Lemoyne, trois fois de suite à la tombée de la nuit, vit son visage s'éclairer graduellement pour atteindre finalement une transparence lumineuse ; le visage tout entier dégageait un éclat à la fois fort et suave. Le Recteur Majeur, Don Rinaldi, comme il me l'a raconté, vit à trois reprises – à l'âge de dix ans, de vingt ans et vers les trente ans – en plein jour et en des lieux fort différents – les yeux de Don Bosco s'éclairer et flamboyer ; puis cette luminosité s'étendre à tout son corps et lui former une auréole étincelante, qui surpassait la lumière naturelle et ressemblait au nimbe des saints. L'agilité et l'éclat sont deux beaux dons réservés aux corps glorieux. Si de tels dons se manifestent ici-bas dans des corps vivants, comme des anticipations admirables, ne peut-on pas penser qu'un pareil phénomène se produise lorsque les âmes,

pour ainsi dire déifiées, jouissent d'une vision des choses divines qui ressemble de plus ou moins loin à la future vision béatifique ?

La connaissance de ces faveurs célestes n'atteignit pas l'éclat de la renommée de thaumaturge qui accompagna le nom de Don Bosco dans un crescendo continu jusqu'à la tombe. Nous n'avons pas l'intention de nous arrêter sur le don des miracles ; il nous faut tout de même le souligner. Dans un Mémorial, que Don Bosco déjà vieux, rédigea en 1884, le bon Père exprime des sentiments, dont étaient convaincus, malgré son silence, ceux qui ont vécu journellement à ses côtés. Pour ceux, qui ne l'ont pas connu, ses déclarations sont précieuses et dévoilent ses pensées intimes sur l'abondance des dons surnaturels qu'il reçut. En toute candeur, il écrit ceci : « Je recommande chaleureusement à tous mes fils de veiller, soit par leurs paroles ou leurs écrits, à ne jamais raconter ni affirmer que Don Bosco a obtenu des grâces de Dieu, ou, d'une manière ou d'une autre, a opéré des miracles. Ils commettraient une erreur regrettable. Bien que la bonté de Dieu ait été généreuse envers moi, pourtant je n'ai jamais prétendu connaître ou opérer des choses surnaturelles. Je n'ai rien fait d'autre que de prier et faire demander des grâces au Seigneur par de bonnes âmes. J'ai toujours fait l'expérience de l'efficacité des prières dites en commun par nos enfants ; et Dieu miséricordieux et sa Sainte Mère nous sont venus en aide. C'est ce qui s'est vérifié spécialement chaque fois que nous étions dans le besoin pour pourvoir aux nécessités de nos enfants pauvres et abandonnés ; et plus encore quand leur âme était en danger ». Nous concluons en faisant nôtre la remarque de l'avocat de la Cause : le don des miracles confirme lumineusement le caractère surnaturel des communications.

Les phénomènes extraordinaires que nous venons de décrire sont des signes extérieurs admirables, qui manifestent la présence de Dieu dans l'âme. Dieu vit en nous quand nous sommes unis à Lui par la grâce ; mais en certaines âmes, il se fait sentir par une touche ineffable qui atteint l'essence même de l'esprit, selon une expression employée par les mystiques. Il arrive alors que, pendant que les forces supérieures de l'intelligence et de la volonté restent comme absorbées par la lumière et par les opérations divines, les sens deviennent plus ou moins incapables d'agir, comme cela se passe dans l'extase. Rien de tel ne se manifestait dans l'humanité de Jésus et en Marie durant leur vie ici-bas ; en effet, quoiqu'ils aient joui habituellement de la perception expérimentale de la vie surnaturelle, cependant, en raison de l'état d'intégrité parfaite qui soumettait pleinement leurs sens à la raison, ils ne subissaient pas de défaillance dans leurs puissance inférieures. A présent, nous nous interrogeons : étant donné que chez Don Bosco se produisaient les manifestations extérieures qui accompagnent généralement la vie mystique, peut-on en déduire tout naturellement qu'il a été réellement élevé à l'union mystique ? Et jusqu'à quel degré ? En d'autres termes, puisque l'union mystique se réalise moyennant la contemplation infuse, peut-on finalement découvrir si – et en quelle mesure – ce don de la contemplation infuse a été concédé à Don Bosco ?

A priori, sur la réalité de ce don, il ne paraît pas téméraire de répondre affirmativement. En effet, Benoît XIV¹, en se basant

¹ *De canonisatione sanctorum*, III, 52, 3.

sur l'histoire, a estimé pouvoir affirmer que « presque tous les saints et spécialement les fondateurs d'ordres ont reçu des visions divines et des révélations » ; et il ajoute : « Sans nul doute Dieu parle familièrement avec ses amis et il favorise surtout ceux qu'il a choisis pour de grandes œuvres ». Le Père Poulain², après avoir affirmé que d'ordinaire les saints canonisés, c'est-à-dire ceux qui ont atteint l'héroïcité des vertus, ont été favorisés de l'union mystique, remarque que, si quelques-uns semblent en avoir été privés, on ne peut sur-le-champ conclure positivement à cette privation ; mais qu'il faut plutôt déplorer que les documents fassent défaut pour la démonstration historique. Fort heureusement, comme nous l'avons vu, les précautions prises par Don Bosco n'ont pas réussi à supprimer toutes les manifestations extérieures de sa vie mystique. Par conséquent, les arguments *à posteriori* ne manquent pas.

On aimerait plutôt avoir une certitude égale en ce qui concerne le degré de son union mystique avec Dieu. Après un examen attentif, il me semble que, en laissant de côté les moments spéciaux où l'intensité peut être plus grande, nous croyons que l'on peut démontrer qu'il a possédé habituellement cette grâce d'oraison que sainte Thérèse appelle « union totale », le Père Poulain « union plénière », d'autres (et spécialement les Italiens, tels que Scaramelli et St Alphonse de Liguori) « union simple ». Saint Alphonse la décrit ainsi : « Dans l'union simple, les puissances sont suspendues, mais non les sens corporels, bien que ceux-ci soient gênés dans leur activité ». Ce don d'oraison présente donc deux caractères : l'âme est tout entière absorbée par l'objet divin, sans qu'aucune autre pensée ne la trouble, c'est-à-dire qu'elle n'a pas de distractions ; mais les sens continuent plus ou moins à agir, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas totalement privés de leur communication avec le monde extérieur, de sorte que la personne peut voir, entendre, parler, marcher, et même

² Poulain, *l. c.*, XXVIII, 15.

sortir librement de l'état d'oraison. Des auteurs mystiques autorisés – par exemple, Valcornera³ – énumèrent et décrivent sept effets de l'union simple, selon les notions fondamentales de St Thomas en cette délicate matière. Nous les passons rapidement en revue et nous rencontrerons Don Bosco en chemin.

La nature de sujet nous conseille pourtant de ne pas aller plus avant sans revenir sur une idée que le lecteur a pu se former lui-même, au moins vaguement, à partir de ce que nous avons dit précédemment. Enonçons-la franchement : l'âme de Don Bosco jouissait, sans discontinuer, de l'union avec Dieu ; il semble, en effet, que son don particulier a été de ne se laisser jamais distraire de la pensée aimante du Seigneur, si nombreuses, si lourdes et si continuelles qu'aient été ses occupations et ses préoccupations. Parcourons dans le « sommaire » du procès de canonisation, le chapitre « au sujet des vertus » au titre septième « De sa charité héroïque envers Dieu ». Il y a là une quinzaine de témoignages de première valeur, parce qu'ils émanent de personnes proches de Don Bosco.

D'abord, les trois successeurs du Fondateur. Don Michel Rua (aujourd'hui bienheureux) : « Ce que j'ai pu continuellement constater, ce fut sa continuelle union à Dieu. Et il manifestait ses sentiments d'amour de Dieu avec une spontanéité telle que l'on voyait qu'il jaillissaient d'une âme et d'un cœur toujours plongés dans la contemplation de Dieu et de ses attributs ». Don Paul Albera, dont les paroles sont rapportées par Don Amadei, qui en fut le témoin : « Si grande était l'union du Vénérable avec Dieu qu'il semblait recevoir de Lui les conseils et les encouragements qu'il donnait à ses fils ». Don Philippe Rinaldi, dont la Cause a été introduite : « C'est mon intime conviction que le Vénérable fut véritablement un homme de Dieu, continuellement uni à Dieu dans la prière ». Don Francesia tient le même

³ Th. A. Vallcornera, *Mystica theologia D. Thomae*, Turin, 1889 et 1911, Q. IV, disp. 2, a2, n. 1-8.

langage : « Je constatais que le Vénérable se recueillait facilement dans le Seigneur ».

Voici maintenant sept autres salésiens, remarquables par leurs vertus religieuses, leur culture ou leurs fonctions, ou pour tout cela ensemble. Leur dépositions nous disent que « la vie de Don Bosco sembla être une union constante avec Dieu », à tel point que, « à quelque moment qu'on l'interrogeât, même au milieu des affaires les plus difficiles et les plus absorbantes, il répondait comme quelqu'un qui sort de la méditation » ; que « sa charité envers Dieu resplendissait dans son union intime avec Lui » ; qu'il vivait toujours dans la présence de Dieu » et que « ses pensées étaient toujours tournées vers le Seigneur » ; « que l'on peut dire que la prière mentale était en lui une pratique continuelle » ; qu'« il avait le cœur si plein d'amour pour le Seigneur que sa pensée, sa parole étaient toujours tournées vers Lui » ; que « le Vénérable manifesta toujours un véritable et profond esprit de prière et d'union avec Dieu, comme on pouvait s'en assurer chaque fois qu'on l'approchait » ; enfin, « qu'il avait une union parfaite d'esprit avec Dieu ».

En dernier lieu, deux prélats. Mgr Tasso, des prêtres de la Mission, évêque d'Aoste, ancien élève de Don Bosco, de 1861 à 1865, nous dit : « Le Vénérable brûlait toujours de la plus grande charité envers Dieu, et je suis persuadé qu'il vivait dans une union continuelle avec Dieu. Je me souviens que parmi nous, ses élèves, on était convaincu qu'il parlait directement avec le Seigneur, surtout lorsqu'il nous donnait des conseils concernant notre avenir ». Le Cardinal Cagliero atteste : « L'amour divin transparaissait sur son visage, à travers toute sa personne et ses paroles, qui jaillissaient de son cœur lorsqu'il parlait en chaire, ou au confessionnal, dans ses causeries publiques ou privées, et dans ses entretiens familiers eux-mêmes. Cet amour fut l'unique aspiration, l'unique soupir, l'unique désir de toute sa vie. Je l'ai entendu répéter des milliers et des milliers de fois : Tout pour le Seigneur et pour sa gloire ! Il était toujours dans une

union intime avec Dieu, quand il donnait audience, quand il travaillait à son bureau, quand il s'entretenait avec nous pendant les récréations, quand il priaît avec la ferveur d'un ange devant le St Sacrement, ou lorsqu'il célébrait la messe. A quelque moment que nous l'approchions, il nous accueillait toujours avec une charité exquise et avec une si sereine amabilité qu'il semblait sortir de la prière la plus ardente ou de la plus divine présence ... J'en reviens à répéter ce que m'a dit le Cardinal Alimonda : Don Bosco était toujours en union intime avec Dieu ». Combien de « toujours » dans ces dépositions ! L'éloquent prélat qui, devenu archevêque de Turin, consola si bien notre cher Père pendant six ans, répéta la pensée qu'il avait exprimée au Cardinal Cagliero, lorsque dans le discours qu'il prononça pour son service de trentaine, il se contenta de définir simplement Don Bosco « l'union continuelle avec Dieu ».

Nous couronnons ces témoignages par une observation de Pie XI. Le grand Pontife, qui aimait à rappeler, même en public et avec complaisance, qu'il avait vu Don Bosco de près et non en passant, a affirmé qu'il avait remarqué « en chaque action même la plus simple un esprit vraiment admirable de recueillement, de tranquillité, de calme, qui n'était pas seulement le calme du silence mais celui qui accompagne toujours un véritable esprit d'union avec Dieu, au point de laisser entrevoir une continuelle attention à quelque chose que son âme voyait, avec laquelle son cœur s'entretenait : la présence de Dieu, l'union à Dieu »⁴.

En conclusion, comme St Bonaventure dont le chroniqueur dit que dans ses écrits il faisait de chaque vérité une prière, ainsi, pour Don Bosco, il faut étendre cette affirmation à tous les actes de son admirable vie : tout ce qu'il faisait était prière.

Le premier effet de l'oraison dite de simple union est le seul dont les preuves soient presque insaisissables. Nous pouvons le

⁴ Lemoyne, *Memorie ...*, XII, 220.

désigner par le terme de « liquéfaction », qui est suggéré par la phrase biblique : « Mon âme s'est liquéfiée aussitôt que le Bien-aimé a parlé ». On dirait une fusion du cœur sous l'effet d'un feu très ardent de charité et, sans métaphore, un sentiment très doux d'amour divin qui remplit l'âme d'une joie inexprimable, au point de produire dans le corps une langueur mystique, qui parfois fait tomber en défaillance. Des phénomènes sensibles de cette nature se sont-ils vérifiés en Don Bosco ? Nous répondrons par deux observations générales et trois faits particuliers.

Première observation : parmi les fruits de la contemplation un des plus remarquables est l'humilité. Le contemplatif, qui connaît mieux que quiconque les grandeurs de Dieu, a un sentiment très élevé du don divin. Il a peur, dirait-on, que l'air même le sache et, sans une nécessité pressante de demander conseil, il ne s'en ouvre à âme qui vive, tout en usant de tous les moyens pour retenir en soi la plénitude de l'amour. Il reste que tout n'est pas possible à la volonté, et que le tempérament joue son rôle ... La grâce agit dans la nature, mais ne la supprime pas. Nous savons qu'après la communion, si Louis Comollo n'avait pas donné libre cours à ses affections, le cœur lui eût manqué. Au contraire, Don Bosco réprimait l'élan de sa ferveur et il aurait voulu que son ami en fît autant ; mais la résistance physique de celui-ci n'était pas la sienne.

Et voici la seconde remarque : Don Bosco, maître de ses nerfs, Don Bosco, trempe d'acier, ou, pour parler en un langage moins profane, Don Bosco, qui pouvait s'appliquer la parole du psalmiste : « Mon âme est toujours dans la main » (Ps 118, 109), eut au service de son humilité une volonté dominatrice des énergies inférieures et, par conséquent, capable de comprimer la véhémence du sentiment et de l'empêcher de prévaloir. La seule absence des phénomènes mentionnés plus haut n'est donc pas un argument décisif pour nier chez lui le don de la contemplation infuse.

Par ailleurs, comment explique-t-on qu'une personne, même

quand elle est aux prises avec les épreuves les plus pénibles et qui font saigner le cœur, puisse se montrer précisément alors plus joyeuse que d'habitude ? Les peines produisent donc de la joie ? La souffrance dans les cœurs élevés à la contemplation se transforme en amour mystique, et c'est l'amour qui dilate le cœur. C'est là le premier des trois faits. Le second c'est que Don Bosco en ses dernières années, après des matinées entières passées à recevoir des visiteurs, avait l'habitude, à l'Oratoire ou ailleurs, de se retirer au moins pendant une heure, l'après-midi, dans sa chambre. Et là, ses intimes le surprenaient souvent assis à son bureau, le corps droit, les mains jointes, dans une attitude de grande douceur, tout absorbé dans la considération des choses célestes⁵. C'est précisément l'heure où le vit en extase la sœur dont nous avons parlé au chapitre précédent. Ainsi, dans ses dernières années – et c'est le troisième fait – lorsque, par suite de ses forces déclinantes, la vivacité des sentiments l'emporta, on le vit au cours de la messe tantôt s'attendrir en tout son être, et tantôt envahi d'un véritable tremblement, surtout au moment de l'élévation.

Il convient ici de citer un témoignage de Don Cerrutti, au cours du procès informatif. Parlant des deux dernières années de notre Saint, il déclare : « Lorsque le mal de tête, les souffrances d'estomac et ses yeux à moitié éteints ne lui permettaient plus de travailler, c'était un spectacle à la fois douloureux et réconfortant de le voir passer de longues heures assis sur son pauvre sofa, parfois dans un endroit obscur, parce que ses yeux ne supportaient pas la lumière, toujours tranquille, son rosaire à la main. De ses lèvres s'échappaient des oraisons jaculatoires, tandis que de temps en temps il élevait les mains et par ce langage muet manifestait l'union et l'entière conformité à la volonté de Dieu que son extrême fatigue ne lui permettait plus d'exprimer par

⁵ cf. Lettre de Don Rinaldi au Préfet de la S. C. des Rites du 27 septembre 1926.

des paroles. Quant à moi, je suis intimement persuadé que sa vie, surtout dans les dernières années, fut une prière continue. C'est aussi l'avis d'autres personnes. Tant il est vrai que, entré dans sa chambre pour le voir et lui parler, nous le trouvions toujours dans l'attitude de la méditation la plus profonde, toutefois sans signe particulier extérieur. Son visage était toujours joyeux, serein et paisible, et ses paroles étaient des paroles de paix, de charité et de foi ».

Un deuxième effet de l'oraison passive est un doux besoin de pleurer. Dans l'union intime de l'âme avec Dieu, la connaissance aimante de la bonté divine éveille de douces et vives émotions dans le cœur qui, ne pouvant plus les garder en lui, demande du secours aux yeux, suivant l'expression imagée de Ste Catherine de Sienne⁶. Don Bosco eut le don des larmes que souvent ses forces étaient impuissantes à maîtriser. Au cours de son dernier voyage à Rome, pendant qu'il célébrait la messe dans la nouvelle église du Sacré-Cœur, il fondit en larmes au moins une quinzaine de fois, si bien que le prêtre qui l'assistait s'efforçait de le distraire, pour qu'il pût terminer. Et le fait se renouvela par la suite. D'ailleurs, durant toute sa vie sacerdotale, lorsqu'il prêchait sur certains sujets, pour s'empêcher de pleurer, il pensait exprès à des choses ridicules, mais c'était en vain. Ces larmes faisaient un bien considérable à ceux qui en étaient les témoins ; et c'est pourquoi sans doute Dieu lui avait accordé ce don impossible à refréner.

Le troisième effet est de sentir la présence de Dieu avec une certitude qui exclut toute possibilité de doute. Ste Thérèse l'exprime en ces termes : « Dieu pénètre dans l'intime de l'âme à tel point que, rentrée en elle-même, l'âme ne peut douter en aucune manière qu'elle soit en Dieu et que Dieu soit en elle. Cette vérité reste si solidement imprimée en elle que, quand bien même il se passerait plusieurs années sans qu'elle soit élevée à un

⁶ Dialogues, 89, 6.

tel état, il lui serait impossible d'oublier la faveur reçue ni de douter de sa réalité ». Don Bosco était rempli de la pensée de Dieu ; et c'est ce qui explique cette fascination dont parle Mgr Tasso : « Il suffisait de s'entretenir un peu avec Don Bosco pour s'apercevoir tout de suite qu'il était vraiment "un homme de Dieu" ; le surnaturel transparaissait de chacune de ses paroles et de toute sa personne. C'est ce que j'ai éprouvé personnellement »⁷.

La quatrième effet : une force, un courage, une patience inaltérable à tout souffrir pour l'amour de Dieu. Bien plus, ces âmes sont tellement enflammées de l'amour divin qu'elles brûlent du désir de souffrir pour Dieu ; et ce désir va toujours en croissant en même temps que celui de lui appartenir toujours davantage. Tel fut Don Bosco.

Nous ajoutons deux nouveaux témoignages à ceux que nous avons déjà cités précédemment. Don Rua énumère les peines morales de Don Bosco et ajoute : « Il fut toujours admirable par sa patience, sa résignation, son courage. Il semblait que les difficultés et les épreuves lui donnaient des forces. Bien que très peiné, surtout quand les oppositions venaient des autorités ecclésiastiques, il ne perdait pourtant jamais sa sérénité et se montrait même plus joyeux et plus plaisant que d'habitude »⁸. Quant à ses souffrances physiques, très nombreuses et très graves, comme nous l'avons dit, Don Lemoyne atteste : « Il ne priait jamais pour sa guérison et ainsi ses souffrances devenaient volontaires. Il ne se plaignait et ne s'impatientait jamais, et continuait à travailler »⁹.

Le cinquième effet est un désir ardent de louer Dieu. L'âme, tout enflammée d'amour divin, voudrait n'être qu'une voix pour ne faire autre chose que de louer le Seigneur. Elle voudrait qu'il

⁷ *Positio super virtutibus*, p. 416-417, n. 384.

⁸ *ibidem*, p. 788, n. 29.

⁹ *ibidem*, p. 793 sq., n. 47.

soit universellement connu, aimé et glorifié. Elle sait très bien que « Dieu est au-dessus de toute louange » ; pourtant, en pensant à son immense grandeur et à sa bonté, elle ne goûte pas de plus grande joie que de l'honorer, de l'adorer et de le remercier. Le grand séraphin d'Assise, pour réaliser cet ardent désir, appelait à son aide, avec des élans enflammés de charité, toutes les créatures, quelles qu'elles fussent, pour offrir au Créateur une louange commune. Mais, nous dit St Fr. de Sales dans la préface de son *Introduction à la vie dévote*, dans l'Eglise la variété va de pair avec l'unité. Sur l'éternel fond d'or de la charité – « tout est de l'amour, dans l'amour, pour l'amour et d'amour dans le sein de l'Eglise » – se déploie l'admirable polychromie des saints. Don Bosco, âme éprise de Dieu, avait trois moyens bien à lui pour inviter et inciter à louer Dieu : il apportait le plus grand soin à la beauté du culte divin, il parlait avec onction de Dieu et des choses divines à tous ceux qu'il approchait même en passant, et il se sacrifiait avec un zèle infatigable à toujours promouvoir la gloire divine. Ces trois choses, et surtout la dernière qui embrasse tout, fourniraient encore une matière inépuisable à qui voudrait poursuivre la présente ébauche.

Le sixième effet est un grand désir d'être utile au prochain. L'âme qui vit de Dieu est souvent utile au prochain sans même sans rendre compte. En effet, dans l'acte d'accueillir, de consoler ou de secourir – qui selon St Thomas¹⁰ sont les trois manières de subvenir aux besoins – elle reçoit mystérieusement d'En-Haut des secours qui rendent son action efficace. Don Bosco est synonyme de charité : une charité inépuisable dans ses rapports avec les autres, une charité inépuisable pour soulager les affligés et reconforter les mourants, charité héroïque pour rechercher tous les moyens d'exercer la charité. Et c'est pour cela que le monde aime Don Bosco : « Nous avons cru à la charité » (I Jn 4, 16). Voici comment Don Rua, qui fut pendant de longues années

¹⁰ Saint Thomas, *Somme théol.* IIa IIae, q. 91 a 1 ad. 1.

l'« alter ego » de Don Bosco et partagea son labeur, résume sa vie de charité : « Sa vie se consuma dans l'exercice de la charité. On peut dire que cette charité était un don de Dieu extraordinaire, qui allait s'accroissant et se perfectionnant au fil des années. Il voyait dans son prochain l'œuvre de Dieu, et Dieu lui-même dans le prochain ; il voyait en chaque homme un frère de Jésus-Christ. Aussi l'aimait-il par amour de Dieu et, sans se lasser, il s'efforçait d'attirer tous les hommes à Dieu. Il ne s'agissait pas simplement d'une sympathie naturelle ; c'était l'amour de Dieu, la charité du Christ qui le poussait à se dépenser tout entier pour le prochain »¹¹.

Le septième et dernier effet de l'oraison de simple union, et le plus admirable dans un pauvre fils d'Adam, est la pratique habituelle des vertus théologiques, cardinales et morales à un degré héroïque, c'est-à-dire dans une mesure qui, en intensité et en constance, excède les limites ordinaires des hommes vertueux. Dieu, en se donnant avec tant de largesse à une âme, en l'enrichissant de toutes les vertus, veut que toute l'Eglise en profite et en tire avantage et honneur ; et tel est précisément le fruit de l'héroïsme dans la pratique des vertus chrétiennes. Dans cet état, grâce à la pluie abondante des faveurs célestes, il ne reste à l'âme qu'à coopérer par son simple consentement. Il n'y a pas de danger qu'elle s'enorgueillisse en s'en attribuant le mérite ; bien plus, plus elle s'élève dans la connaissance amoureuse de Dieu, plus elle s'abîme en son propre néant. Ainsi, de pair avec la croissance de son humilité, croissent les grâces reçues et aussi son élan enthousiaste et très visible pour toutes les vertus sans exception. Le Père Poulain¹² écrit : « Dieu ne vient pas seul dans l'âme. Son action sanctificatrice est d'autant plus grande et plus sensible que l'oraison est plus élevée. L'âme, en se rempissant de Dieu dans l'union mystique, se sent en même temps,

¹¹ *Positio super virtutibus*, p. 502.

¹² Poulain, *Des grâces d'oraison*, XII, p. 1-2.

sans savoir comment, comblée d'amour, d'humilité et d'esprit de sacrifice. Dieu lui-même lui donne l'occasion de s'y exercer, en lui envoyant épreuves sur épreuves : tentations, maladies, injustices, mépris ».

Entamer une discussion sur l'héroïcité des vertus de Don Bosco est inutile, puisque l'Eglise s'est prononcée. Pourtant une remarque s'impose à propos de la dernière phrase que nous venons de citer. De ces épreuves, permises par Dieu, toute la vie de Don Bosco fut remplie. « Le Seigneur corrige celui qu'il aime, et il châtie tout fils qu'il agrée » (Héb 12, 6). Ce langage dur et inintelligible au monde, signifie que les épreuves, étant des moyens dont Dieu se sert pour purifier les âmes et les pousser dans la voie de la perfection, constituent par elles-mêmes une preuve de l'amour de Dieu. C'est de quoi Don Bosco fut comblé jusqu'à son dernier jour, mais aussi jusqu'à son dernier jour, au milieu des croix qu'il porta, il pratiqua héroïquement toutes les vertus. Dans sa vie, si transparente que rien n'échappe à notre regard scrutateur, il ne se trouve rien qui ne soit sainteté. Écoutons le Cardinal Cagliero¹³ : « L'héroïsme des vertus qu'il pratiqua dans son enfance et sa jeunesse m'a été attesté plusieurs fois par ses compatriotes ; l'héroïsme du prêtre, du Directeur de l'Oratoire et du Supérieur de la Congrégation. Tous les confrères qui ont été les spectateurs de sa vie l'attestent avec moi. De retour d'Amérique, je trouvai le serviteur de Dieu plus sensible et plus ardent dans sa charité, plus uni avec Dieu et plus rempli de surnaturelle bonté. Bien plus, si l'amour filial ne me trompe pas, je vis ses vénérables cheveux blancs entourés d'une sorte d'auréole céleste et d'un aspect angélique ; en somme, sa vie tout entière dépensée dans le sacrifice de soi-même pour la gloire de Dieu et le salut des âmes semblait, pour ainsi dire, déjà glorifiée ».

Une dernière observation. Don Bosco a donc été, lui aussi,

¹³ *Positio super virtutibus*, p. 319.

un mystique ? Nous savons bien que cette idée, aux yeux de beaucoup, semblera, pour ne pas dire plus, une idée singulière. Mais la faute n'en est certes pas à la mystique. Deux conceptions erronées faussent l'esprit des profanes. Ils croient que mystique s'oppose à *réel*, alors qu'il s'oppose à *physique* ou naturel. Mystique se dit de ce qui constitue une réalité surnaturelle. De plus, ils s'imaginent que les hommes, dits mystiques, vivent comme absorbés dans leur contemplation au point qu'ils ne voient ni ne comprennent rien aux choses de ce monde. Au contraire, un auteur qui fait autorité en la matière¹⁴, trace ainsi la figure des mystiques : « Les vrais mystiques sont des gens de pratique et d'action, non de raisonnement et de théorie. Ils ont le sens de l'organisation et du commandement, et ils se révèlent munis de dons excellents pour les affaires. Les œuvres fondées par eux sont viables et durables ; dans la conception et la direction de leurs entreprises ils font preuve de prudence, d'audace et de cette juste idée des possibilités, qui est la marque du bon sens. Il semble, en effet, que le bon sens soit leur qualité prédominante, un bon sens qui n'est troublé ni par des exaltations morbides ni par des imaginations désordonnées, et qui s'accompagne d'une très rare faculté de discernement ». Voilà bien, si je ne m'abuse, le portrait vivant de Don Bosco, chez lequel la contemplation éclairait et dirigeait l'action. Donoso Cortès disait que, s'il avait dû traiter avec un diplomate la question la plus épineuse, il aurait cherché pour conseiller et pour guide l'homme le plus mystique. Qui fut plus mystique que St Bernard ? Or il s'occupa de tout et de tous, au point que l'on ne peut écrire l'histoire de sa vie sans écrire celle de son temps. Et sainte Thérèse, et tant d'autres ? On peut appliquer à Don Bosco ce que l'on dit de St Bernard, occupé à tant d'affaires : « La périphérie, en cette vie, ne donnait pas d'ennui au centre, et le centre ne donnait pas d'ennui à la

¹⁴ De Montmorand, cité par Tanqueray, *Précis de théologie ascétique et mystique*, n. 43.

périphérie »¹⁵. La périphérie était l'activité extérieure, le centre le mystique recueillement intérieur. Que les âmes pures et éclairées ne soient bonnes à rien, dit l'auteur cité, est une découverte moderne.

¹⁵ Hello, *Physionomies de saints* : Saint Bernard.

Après la vie si comblée de dons surnaturels que fut celle de Don Bosco, beaucoup, sans doute, pouvaient s'attendre, sur la fin de ses jours, à voir resplendir en lui des lumières extraordinaires, prélude des splendeurs éternelles. Or il n'en fut rien. Tout se passa comme à l'ordinaire pour celui qui s'approche de la mort après une longue et douloureuse maladie. A moins que l'on ne doive considérer comme extraordinaire la manière dont jusqu'à la fin Don Bosco supporta ses souffrances. La sainteté croît jusqu'aux derniers moments de la vie. C'est alors, mieux qu'auparavant, que l'on voit celui qui est vraiment saint : « La mort d'un saint, écrit le Père Faber, est une œuvre d'art divine, une chef-d'œuvre surnaturel, tout brillant d'éternelle beauté ; il n'y en a pas deux qui se ressemblent, et toutes sont admirables »¹. Le même auteur, énumérant les morts les plus précieuses aux yeux de Dieu, en distingue une qu'il appelle la « mort du détachement ». Cette mort est celle de celui qui n'a plus rien à sacrifier, qui, s'étant dépouillé de tout, n'a plus rien à quitter ; son âme ne s'est jamais attachée à la terre ou, du moins, s'en est détachée depuis très longtemps, de sorte que sa mort spirituelle a précédé sa mort physique. « Une pareille mort, dit-il, est proprement un acte d'amour ; on pourrait dire l'exécution d'un rite sacré, plutôt que d'un châtement. L'homme détaché n'est plus un fils de la terre, mais un ange dans les liens d'une chair mortelle ». C'est sous cet aspect que se présenta Don Bosco durant les quarante derniers jours de son passage ici-bas avant son départ pour le

¹ F.-W. Faber, *Conférences spirituelles*, Paris, 1908, p. 136.

ciel : un homme qui n'est plus de ce monde, mais entièrement saisi par l'attente confiante des biens futurs. Le Seigneur permit que pendant sa longue maladie il nous édifîât, sur son lit de souffrance, par sa patience héroïque, son ardeur sans faille pour le salut des âmes et sa fervente piété ; triple effet de son union ininterrompue avec Dieu, qui le faisait souffrir par amour de Dieu, aimer le prochain d'un amour surnaturel et regarder vers le Seigneur avec une tendresse filiale. On peut ajouter – ou plutôt y inclure – sa dévotion inconditionnelle au Vicaire du Christ. Pourtant Don Bosco est toujours Don Bosco ; ne nous attendons donc à rien d'impressionnant extérieurement : ses sentiments intimes se lisent à travers des manifestations calmes et mesurées. Il n'est pas possible que des yeux observateurs ne voient pas la vie intérieure de ces hommes dont la « vie est cachée en Dieu avec le Christ » (Col 3, 3). Examinons pourtant l'une après l'autre les trois manifestations, énumérées ci-dessus, de son union avec Dieu.

Si sa patience ne faiblit pas un seul instant au milieu de ses épreuves douloureuses, c'est qu'elle était soutenue par les trois vertus théologales. La foi lui faisait considérer la maladie comme envisagée par Dieu pour le bien de son âme ; l'espérance lui apportait un imperturbable repos d'esprit dans l'attente confiante des secours divins pour supporter la souffrance de la maladie ; la charité lui inspirait une parfaite conformité à la volonté divine, et il souffrait par amour pour Dieu. Cette humble patience, il l'exerçait dans ses paroles, ses actions et ses pensées.

Pendant quarante jours, nul n'entendit jamais des lèvres de Don Bosco la moindre plainte, ni sur ses souffrances ni sur le service ni sur les remèdes. Et puis, c'est une chose si ordinaire pour les malades de parler de leur état ! C'est un soulagement pour la nature. Ils aiment à raconter tout ce qui leur arrive, ils veulent que l'on sache comment ils ont passé la nuit et la journée, ils décrivent la marche de la maladie et prédisent son évolution. Quand bien même ils ne cherchent pas à émouvoir la pitié, du moins se réjouissent-ils de la trouver chez leurs visiteurs, surtout

quand ceux-ci les félicitent de leur courage. Rien de tout cela chez Don Bosco. Le coadjuteur qui fut son garde-malade pendant quarante nuits témoigna au procès avec simplicité : « Il mettait en pratique sa devise qu'il me redisait souvent quand il était en bonne santé : Faire, souffrir et se taire. Alors ne pouvant plus rien faire, il souffrait en se taisant ». On entend bien qu'il se taisait sur sa souffrance, parce que, sauf impossibilité, il ne cessa jamais de parler quand il s'agissait du bien à faire. Une fois seulement, deux jours avant sa mort, il dit : « Mon cher, comme je souffre ! ». Mais, tout de suite il ajouta humblement : « Si cela continue ainsi, je ne sais si je pourrai résister ». Puis, levant les yeux au ciel, il dit avec une grande foi : « Que la volonté de Dieu soit faite en toutes choses ». Souvent, selon son habitude, il dissimulait sa souffrance par des plaisanteries qui distrayaient l'attention des assistants ; ainsi quand il subit l'opération dont j'ai parlé, quelqu'un, quelques minutes après, lui demanda comment il allait. « Ils m'on fait une entaille magistrale, répondit-il. – Mais, vous, pauvre Don Bosco, avez-vous beaucoup souffert ? – Je crois que ce petit morceau de chair qu'on m'a enlevé n'a rien senti du tout ». Un soir, l'économe général, Don Sala, lui demanda : « Don Bosco, vous vous sentez très mal, n'est-ce pas ? – Eh ! oui, répondit-il modestement. Mais tout passe et cela aussi passera. – Et que puis-je faire pour vous soulager un peu ? – Prie, répondit-il. Puis il joignit les mains et se mit lui-même à prier. A tous ceux qui le plaignaient, il répondait « Le Seigneur a souffert plus que moi ».

Patient, il le fut en toutes ses actions. La maladie fut longue et dure. L'expérience enseigne qu'en pareil cas, même les tempéraments les plus solides ont leurs moments d'énervement. Don Bosco s'abandonna toujours dans les mains des médecins qui le soignaient, et des personnes qui l'assistaient. On s'imagine facilement de quels soins elles l'entourèrent. Le malade, oublieux de soi, exprimait sa reconnaissance pour les sacrifices qu'elles devaient s'imposer. Il ne pouvait bouger sans souffrir et ses in-

firmiers s'en apercevaient, mais lui, pour ne pas les peiner, disait quelques plaisanteries. Le transporter d'un lit à l'autre n'était pas facile. Malgré toute la délicatesse qu'on y mettait, c'était pour lui de grandes souffrances : il eût fallu un matériel adapté et des infirmiers de profession. Le pauvre patient, toujours tranquille, se laissait transporter comme un automate, en disant quelques bons mots. Or c'est presque tous les jours qu'il fallait répéter cette manœuvre. Une nuit, il désirait boire, mais ses vomissements trop fréquents l'en empêchaient. Il se contenta de remarquer : « Il faut apprendre à vivre et à mourir, l'un et l'autre ». D'exigences pour avoir le réconfort de quelque délicatesse, il n'est même pas besoin d'en parler. Une fois même il s'alarma parce qu'il lui sembla qu'il se passait quelque chose d'insolite. C'est que, dans les dernières semaines, où une soif ardente que ni l'eau ni la glace ne pouvaient éteindre le torturait, on eut recours à l'eau de Seltz. Cela parut le soulager. Mais lui, croyant que c'était une boisson coûteuse, refusa absolument ce soulagement. Il fallut lui faire voir qu'elle coûtait sept centimes la bouteille. « Il n'y a pas, dit le Père Faber², de caractère plus universel chez les saints que leur horreur de dépenser, et cette horreur croît à proportion du besoin et des droits qu'ils peuvent avoir ».

Nous découvrirons quelles étaient ses pensées à mesure que nous irons de l'avant. En ce qui concerne sa patience, qu'il suffise d'évoquer son esprit de résignation à la volonté de Dieu.

Après une vie active comme la sienne, il semblerait qu'il eût pu songer souvent à tout le bien qu'il aurait pu continuer de faire en retrouvant la santé. Les malades caressent volontiers et sans remords pareille supposition, parce qu'ils s'imaginent désirer uniquement le service de Dieu. Mais les âmes saintes savent que le meilleur moyen de servir Dieu est de le servir de la manière qu'il le veut ; par conséquent, si Dieu veut la maladie, qu'il en soit ainsi. Ce sentiment de parfaite résignation

² *ibidem*, p. 91.

n'abandonna jamais Don Bosco ; tous les témoins oculaires sont unanimes à le proclamer. En effet, les uns après les autres, les supérieurs l'engageaient à prier pour obtenir sa guérison, persuadés qu'ils étaient que, si lui aussi avait prié, la grâce aurait été obtenue. Il n'y consentit jamais, et répétait chaque fois : « Qu'il soit fait de moi selon la volonté de Dieu ». Bien plus, quelqu'un, au milieu des oraisons jaculatoires, essaya d'introduire : « Marie Auxiliatrice, faites-moi guérir ». Mais alors Don Bosco se tut. Pour exprimer sa résignation, il levait les bras vers le ciel et joignait les mains. Puis, la paralysie ayant gagné peu à peu le bras droit, il continua de lever le bras gauche en disant : « Que votre volonté soit faite ». Quand il eut perdu la parole, il refaisait de temps en temps le même geste en offrant, probablement, au fond de son cœur sa vie au Seigneur.

Don Bosco, qui pendant tant d'années avait toujours mis en pratique la maxime d'un auteur ascétique³ : « une conversation avec un prêtre doit toujours suggérer un *sursum corda* », ne pouvait s'en écarter à la fin de sa vie. Déjà, le voir là, souffrant mais tout pénétré d'une sereine tranquillité, remplissait d'édification. Pourtant il avait toujours quelque parole qui faisait du bien à ceux qui étaient présents et invitaient à en faire aux absents. A la vérité, il parlait peu, mais son cœur, uni à celui de Jésus-Christ, mettait dans sa voix une telle vibration qu'il suscitait des émotions salutaires. Avec ceux qui étaient plus assidus à son chevet, comme le coadjuteur infirmier et le jeune secrétaire Don Viglietti, il n'avait pas seulement des expressions affectueuses de remerciement ou d'aimables plaisanteries, il les exhortait à lui apporter leurs services pour des motifs surnaturels. Par exemple, au premier : « Souviens-toi, mon cher, qu'à la fin de notre vie nous recueillerons le fruit de nos bonnes œuvres. Aie donc soin de travailler pour la gloire de Dieu, et le Seigneur te paiera bien ». Et au second, avec une paternelle bonté : « Tu diras à ta mère

³ Tanquerey, *Précis* ..., n. 615.

que je la salue, qu'elle doit chercher à élever chrétiennement sa famille et qu'elle prie aussi pour toi pour que tu sois toujours un bon prêtre et que tu sauves beaucoup d'âmes ».

Cette recommandation de sauver les âmes était l'une des plus fréquentes. Il dit un jour à Mgr Cagliero : « Je demande une seule chose au Seigneur, que je puisse sauver ma pauvre âme. A toi, je recommande de dire à tous les salésiens de travailler avec zèle. Travail ! Travail ! Travaillez inlassablement à sauver les âmes ». Et à la supérieure Générale des Filles de Marie Auxilatrice, après l'avoir bénie : « Sauvez beaucoup d'âmes ». De nouveau à Cagliero, cinq jours avant de mourir, il murmura : « Sauvez beaucoup d'âmes dans les missions ».

Par la suite Mgr Cagliero se plaisait à rappeler et à commenter avec chaleur la recommandation du Père sur le travail. Ce ne fut pas sans raisons que, de préférence à d'autres, ce fut celle-là que Don Bosco choisit sur ses derniers jours. L'amour du travail est une des plus belles traditions salésiennes. On peut étendre aux fils de Don Bosco ce que Dom Marmion dit des fils de St Benoît⁴. La règle salésienne comme la règle bénédictine, ne prescrit pas de pénitences extraordinaires : cilices, discipline et autres choses semblables ; mais le travail constitue dans l'une et dans l'autre famille religieuse la forme de pénitence faite pour elles. Tous dans l'Eglise vont vers la vie religieuse pour y chercher Dieu. Or les deux règles commandent de le chercher non seulement dans la prière mais par le travail. *Prie et travaille*. On trouvera Dieu d'autant plus qu'on lui donnera plus de gloire par le libre déploiement de nos forces toutes employées à servir sa volonté suprême selon l'obéissance. Telle est, en substance, la pensée que cet appel pressant mit sur les lèvres de Don Bosco mourant.

Les deux Congrégations qu'il a fondées retenaient naturellement sa paternelle attention. Ses derniers conseils furent pour la

⁴ Dom C. Marmion, *Le Christ idéal du moine*, Maredsous, 1939, p. 94.

sanctification de leurs membres, pour leur conservation et leur féconde activité pour le bien des âmes. Aux Filles de Marie Auxiliatrice qui lui demandaient un souvenir, il dit : « Obéissance. La pratiquer et la faire pratiquer ». Et à Don Bonnetti, trois jours à peine avant sa mort : « Ecoute. Tu diras aux sœurs salésiennes que, si elles observent les Règles, leur salut est assuré ». Le jour précédent, avec un filet de voix et un ton encourageant, il dit à Mgr Cagliero : « La Congrégation n'a rien à craindre. Elle a des hommes formés. Prends-la à cœur. Aide les autres supérieurs autant que tu pourras ». Ce soir-là, Don Sala, le trouvant un peu reposé, lui dit, comme pour l'encourager : « Don Bosco doit se trouver heureux maintenant en pensant qu'après une vie remplie de tant d'efforts et de fatigues, il a fondé des maisons dans les différentes parties du monde et qu'il a établi solidement la Congrégation salésienne. — Oui, répondit-il, ce que j'ai fait, je l'ai fait pour le Seigneur. On aurait pu faire davantage, mais mes fils le feront. Notre Congrégation est conduite par Dieu et protégée par Marie Auxiliatrice ».

On ne s'étonnera pas de trouver ici quelques mots sur la dévotion de Don Bosco envers le Vicaire du Christ, qu'il manifesta sur son lit de mort. Ne pensait-il pas et n'enseignait-il pas que le souverain Pontife est l'anneau qui unit les hommes à Dieu ? Pie XI lui a rendu un magnifique témoignage lorsque, dans l'audience du 23 juin 1922 accordée aux élèves salésiens de la maison du « Sacré-Cœur » à Rome, il affirma savoir de science personnelle que Don Bosco mettait au-dessus de toute gloire d'être le serviteur du Vicaire du Christ, comme il l'était de Jésus et de l'Eglise. Or, au cours de sa maladie, alors qu'entre deux accès de souffrance, il pouvait manifester les nobles sentiments qui avaient habité son cœur pendant toute sa vie il fit à ce propos une révélation à Mgr Cagliero, lui disant d'ailleurs que la chose avait été tenue secrète jusqu'à ce jour. Et voici le secret si jalousement gardé : « La Congrégation et les salésiens ont pour but spécial de soutenir l'autorité du St-Siège partout où ils travail-

lent ». Pour qui connaît l'époque qui fut la sienne, il est facile de comprendre pourquoi il avait caché aux yeux du public cet article de son programme d'action. Il revint donc sur le sujet lors d'une visite affectueuse que lui fit le Cardinal Alimonda, archevêque de Turin. Il ne manifesta plus l'intention de dévoiler un secret, mais il exprima un souhait. Voici ses paroles solennelles : « J'ai vécu des temps difficiles, Eminence. Mais l'autorité du Pape ... l'autorité du Pape ... Je l'ai dit ici même à Mgr Cagliero : les salésiens existent pour la défense de l'autorité du Pape, où qu'ils travaillent, où qu'ils se trouvent. N'oubliez pas, Eminence, de le dire au Saint Père ».

Deux mois plus tard, lors de la commémoration solennelle du défunt, le Cardinal raconta sa visite et rapporta ces paroles. « Don Bosco m'ouvrait son testament, que dis-je ouvrir ? Sa vie entière, privée et publique, proclame ce testament papal ». Lorsque le successeur de Don Bosco, lors de la première audience que lui accorda Léon XIII, exprima de nouveau les sentiments du regretté défunt, le Pape s'écria : « Oh ! On voit que Don Bosco est un saint, semblable en cela à St François d'Assise qui, sur le point de mourir, recommanda avec ferveur à ses religieux d'être toujours des fils dévoués et le soutien de l'Eglise romaine et de son Chef. Mettez en pratique ces recommandations de votre Fondateur, et le Seigneur ne manquera pas de vous bénir ». Sans aucun doute, quiconque étudiera la dévotion de Don Bosco au Vicaire du Christ, trouvera une matière abondante pour démontrer que cette dévotion était faite de vénération profonde, de cordial amour et d'obéissance absolue.

Il nous reste à parler de la piété qui se manifestait, et en même temps s'alimentait comme toujours dans la prière, dans les deux principales dévotions du Saint et les sacrements. « Il priait presque continuellement », atteste le coadjuteur infirmier. « Il paraissait continuellement absorbé en Dieu », dit le secrétaire ; et il ajoute : « C'est ce dont témoignaient son maintien humble et pieux, ses regards ardents sur le crucifix, ses baisers

au scapulaire et aux médailles de la Vierge, ses oraisons jaculatoires fréquentes ». Son scapulaire était celui du Carmel, qui lui fut imposé sur son désir, pendant sa maladie, par le salésien qui en avait le pouvoir. Quant au crucifix, en plus de celui qu'il portait d'ordinaire sur sa poitrine, il en avait reçu un autre avec une grande joie dans les derniers jours ; il le baisait pour acquiescer à chaque fois une indulgence plénière. A quelqu'un qui, le voyant souffrir plus qu'à l'ordinaire, lui suggérait de penser aux souffrances du Christ, il répondit : « C'est ce que je fais toujours ».

Malgré ses souffrances, il voulut que son secrétaire dise les prières avec lui chaque matin, lise la méditation et lui fasse de pieuses lectures. Tous les matins, jusqu'à la fête de St Fr. de Sales, il assista à la sainte messe, appuyé sur des oreillers ; c'est le secrétaire qui la célébrait dans la chapelle contiguë à sa petite chambre. En janvier, éprouvant un certain trouble dans ses idées, il dit : « Il me semble que je prie toujours, mais je n'en suis pas sûr. Aidez-moi ».

Non seulement il priait, mais il faisait prier. Dès le début, il dit aux supérieurs de prier tous pour lui et d'inviter tous les salésiens à prier pour qu'il puisse mourir dans la grâce de Dieu, car c'est tout ce qu'il désirait. Dans l'après-midi du 24 janvier, se trouvant très mal, il demanda qu'on appelât le jeune secrétaire Palestrino pour lequel il avait une grande estime, et lui fit dire de rester à prier Jésus et Marie pendant son temps libre pour que, pendant qu'il attendait sa dernière heure, il puisse conserver une foi vive. Ensuite, il le fit venir près de lui et, tout ému, lui fit la même recommandation et il le bénit. Vers le soir, contrairement à ce qui se passe chez les malades, il se sentit mieux ; et c'était, comme il le dit à Don Lemoyne, grâce aux prières de ce bon jeune homme. Par la suite, la parole lui étant de plus en plus difficile, il se recommanda aux assistants qui lui suggéraient de pieuses invocations.

De sa fervente et constante dévotion à la Sainte Vierge et au

Saint Sacrement, il donna des preuves nombreuses. Il aimait à recevoir souvent la bénédiction de Marie Auxiliatrice selon une formule approuvée par la Congrégation des Rites. Il tenait habituellement son chapelet en main. Une fois, en baisant la médaille, il dit : « J'ai toujours eu une grande dévotion envers la Sainte Vierge ». Mais, sans qu'il le dise, celui qui aurait vu comment il baisait sa médaille, s'en serait rendu compte. Sur la fin de décembre, il dit à plusieurs supérieurs : « Je recommande aux salésiens la dévotion à Marie Auxiliatrice et à la communion fréquente ». Il sembla à Don Rua que ce pouvait être l'étréne à envoyer aux maisons pour le nouvel an, et il lui en parla. « Que ce soit pour toute la vie », répondit-il. Puis il consentit au désir qui lui avait été exprimé. Peu après, il se tourna vers Mgr Cagliero et lui dit : « Propagez la dévotion à la très Sainte Vierge dans la Terre de feu. Si vous saviez combien d'âmes Marie Auxiliatrice veut gagner au ciel par le moyen des salésiens ! » Et une autre fois encore : « Que ceux qui désirent des grâces de Marie Auxiliatrice aident nos Missions et ils seront sûrs de les obtenir ».

Dans les premiers jours de janvier, alors que chacun redoutait la fin imminente, se produisit un mieux imprévu et progressif. Tous y virent une grâce particulière en réponse à tant de prières que l'on faisait de toutes parts. Dans la soirée du 27, il dicta pour Don Lemoyne le message suivant : « Comment peut-on expliquer qu'une personne, après vingt-et-un jours de lit, sans manger pour ainsi dire, avec l'esprit affaibli à l'extrême, soit tout d'un coup redevenue elle-même, se rende compte de tout et se sente des forces au point de pouvoir presque se lever, écrire et travailler ? Oui, je me sens bien portant en ce moment, comme si je n'avais jamais été malade. A celui qui en demanderait l'explication, on peut répondre : « Ce que Dieu peut faire par sa puissance, toi, Vierge Marie, tu le peux par ta prière ». La joie qui envahit l'Oratoire à une bonne nouvelle si inattendue fut indescriptible. Dans les endroits les plus fréquentés de l'Oratoire on lisait, sur

des papiers appliqués aux murs, ce verset qui exaltait la toute-puissance de Marie.

Pendant sa vie Don Bosco avait prié une multitude de fois la Sainte Vierge de l'aider à sauver ses enfants et à bien diriger la Congrégation. Le souvenir de tant d'invocations, dans les moments d'assoupissement, suscitait en lui la représentation des scènes qu'il avait souvent vues, dans lesquelles son recours à Marie avait été spontané et fervent. Un jour, il tressaillit soudain et frappa dans ses mains en criant : « Vite, vite, sauvez ces jeunes ! Très Sainte Vierge, aidez-les Mère, Mère ! » Un autre jour, pendant qu'il somnolait, on l'entendait s'écrier : « Voilà, ils sont en difficulté ! Courage ... En avant, toujours en avant ... Mère, Mère ! » Il répéta une vingtaine de fois cette tendre invocation. Un peu plus tard, étant pleinement réveillé, il joignit les mains et redit trois fois avec ardeur : « Oh Marie ! Oh Marie ! Oh Marie ! » Cet appel à la Madonne avec un sentiment si filial fut très fréquent vers la fin, tant qu'il conserva la connaissance et la parole.

Son amour séraphique pour Jésus-Hostie transparaissait sur son visage quand il recevait l'Eucharistie. Chaque matin, sauf les quelques jours où il n'avait pu rester à jeun, il faisait la communion, à laquelle il ne s'estimait jamais assez préparé, car tous les jours il recevait la visite de son confesseur et voulait se réconcilier. Il communia jusqu'au 29 janvier, fête de St Fr. de Sales. Ce matin-là, certains jugeaient qu'on ne devait pas lui donner la communion parce qu'il paraissait être sans connaissance. Mais ce fut l'opinion contraire qui l'emporta ; on pensait qu'au moment voulu il reprendrait conscience. Et c'est ce qui se produisit. Quand on l'avertit que le prêtre viendrait avec l'hostie, il ne bougea pas. Mais à peine le célébrant se fut-il approché en disant : « Corpus Domini nostri Jesu Christi » qu'il tressaillit, ouvrit les yeux, regarda l'hostie et joignit les mains ; puis, ayant communié, il se recueillit en répétant les paroles que lui suggérait le supérieur qui l'assistait.

Ce fut sa dernière communion ; mais il n'avait pas attendu jusque là pour demander le Viatique. Il gardait le lit à peine depuis trois jours qu'il demanda à son secrétaire : « Fais en sorte de tout préparer pour le Saint Viatique. Nous sommes chrétiens et nous faisons volontiers à Dieu l'offrande de notre vie ». Le ton parut si résolu qu'aucun des supérieurs n'osa prendre la responsabilité de différer : la décision fut prise pour le lendemain, veille de Noël. Quand tout fut prêt, on vint l'avertir. Alors il parut tout préoccupé et dit aux assistants : « Aidez-moi, aidez-moi à recevoir Jésus. Pour moi, je suis confus : *En tes mains, Seigneur, je remets mon esprit* ». Formée de tout le petit clergé et de tous les prêtres qui purent y prendre part, la procession s'approchait. En entendant les chants, Don Bosco s'attendrit, puis il fondit en larmes quand il vit paraître le Saint Sacrement porté par Mgr Cagliero. Le malade « revêtu de l'étole, écrit le chroniqueur, semblait un ange ». Et Mgr Cagliero, lors du procès, dit qu'il lui avait semblé voir le Saint Jérôme du Dominiquin.

Même pour l'onction des malades il n'avait pas voulu de retard. Sur ses instances, Mgr Cagliero la lui administra, le soir même du Viatique. Auparavant, Don Bosco avait exprimé le désir qu'on demandât pour lui la bénédiction papale, c'est ce qui fut fait très rapidement. Après avoir reçu le sacrement, il ne parlait plus que d'éternité et de sujets spirituels.

Tous étaient charmés par la sérénité qui rayonnait sur son visage, dans son regard et son accent. Elle l'accompagna jusqu'au bout, même quand il perdait connaissance. Je ne puis me retenir d'ajouter que, l'ayant vu le dernier soir, il me semble avoir encore devant les yeux cette douce image. Appuyé sur ses oreillers, il avait les traits du visage tels qu'on n'avait pas l'impression qu'il se trouvait aux portes de l'agonie. On ne se lassait pas de le regarder. Même après sa mort, son visage inspirait un sentiment de doux repos qui faisait dire : « Combien est belle aux yeux de Dieu et des hommes la mort des saints ! »

J'ai fait allusion à la visite faite au malade par le Cardinal Alimonda. Pour lui, comme il le dit le jour de la commémoration solennelle, « ce fut une affection profonde, une loi qui le poussèrent à cette visite ». Il fut étonné de le trouver si tranquille et si rempli de la pensée de Dieu. Aussi, en sortant, il se tourna vers Mgr Cagliero qui l'accompagnait et lui dit : « Don Bosco est toujours avec Dieu, il est l'union intime avec Dieu ». Les signes de cet habituel contact divin, ni l'approche de la mort ni la mort elle-même ne purent les effacer en lui.

L'auteur danois d'une vie de Don Bosco, Joërgensen, rapporte de son étude du Saint une impression que tous les biographes antérieurs n'ont pu ne pas éprouver, mais que lui seul a su exprimer génialement. Il écrit : « Don Bosco est l'un des hommes les plus complets, les plus absolus que la terre ait connus. Chez la plupart des créatures que l'Eglise a couronnées de l'auréole des saints, il y a toujours un peu d'humain, et parfois, comme en St Ambroise, de trop humain ... Dans la vie de Don Bosco, rien ou presque rien de tout cela. En lui tout est lumière, sans ombre, ce qui du point de vue artistique, constitue une difficulté. En effet, le tableau doit être exécuté en blanc : blanc sur blanc, lumière sur lumière ». « Les justes, dit l'évangile, resplendiront comme le soleil ». Mais qui peut peindre le soleil ? Or c'est sur ce fond de candide innocence que Don Bosco a construit l'édifice de sa sainteté sacerdotale¹. Voilà le caractère de la sainteté de Don Bosco, parce que, avant même d'être prêtre, il aspirait à le devenir et ce désir donna, si l'on peut dire, le ton à toute sa vie de cinq à vingt-six ans. A quel moment l'idée du sacerdoce se présenta-t-elle à son esprit, il est difficile de le préciser ; ce désir semble être né avec lui, et il le manifesta à peine les circonstances lui permirent-elles de percevoir ce qu'étaient et ce que faisaient les prêtres. A partir de ce moment, l'idéal du sacerdoce s'empara tellement de lui qu'il imprima à sa conduite une orientation sacerdotale. Nous laissons de côté l'imitation des cérémonies liturgiques. C'est un phénomène qui n'est pas rare chez les

¹ J. Joërgensen, *Don Bosco*, Paris, Beauchesne, 1931, p. 6.

enfants de familles chrétiennes. Je parle de cet apostolat que, tout enfant, il commença à exercer selon des formes qui sont celles d'un zèle proprement sacerdotal. Ce sont des choses connues. Lorsqu'il eut revêtu la soutane, il mit tous ses soins à se dépouiller de toutes les habitudes qui avaient seulement quelque apparence de mondanité: il renonça à jouer du violon, son instrument préféré, à aller à la chasse et même à lire les classiques profanes; il se donna tout entier aux études sacrées, à l'enseignement du catéchisme, aux cérémonies du culte, si bien que lorsqu'il se présenta pour recevoir le sacerdoce, il y apporta une âme déjà sacerdotale de longue date. Après l'imposition des mains, une fois reçue la grâce du sacrement, il vibra encore davantage pour « tout ce qu'il y a de vrai, de noble, de juste, de pur, d'aimable » selon les paroles de l'Apôtre (Ph 4, 12), reprises dans la messe de sa fête. Don Bosco voulut donc être et fut essentiellement prêtre par l'exemple et la parole, par l'action et la prière.

Ce ne sont pas les exemples des vertus sacerdotales qu'il a pratiquées que nous recherchons ici: sa canonisation nous assure sans aucun doute possible qu'il les pratiqua à un degré héroïque. Il s'agit maintenant de mettre en relief combien fut exemplaire l'idée qu'il avait de la dignité sacerdotale. Il la manifesta sous une forme, peut-on dire, unique, en 1866. Lorsque le gouvernement de l'Italie nouvelle siégeait encore à Florence, le président du Conseil le pria d'accepter le rôle d'intermédiaire officieux auprès de Pie IX pour la solution d'affaires épineuses. Le Saint, dans l'espoir de rendre un grand service à l'Eglise, accepta l'invitation; mais lorsqu'il se présenta au Ministre, sachant à qui il avait affaire, il ne craignit pas, avant toute entrée en matière, de lui faire cette déclaration péremptoire: « Excellence, sachez que Don Bosco est prêtre à l'autel, au confessionnal, prêtre au milieu de ses garçons; et, de même qu'il est prêtre à Turin, il est aussi prêtre à Florence, prêtre dans la maison du pauvre, prêtre dans le palais du Roi et des ministres ». « Il nous semble le voir et l'entendre! Il parlait lentement, avec une douce gravité,

en donnant du poids à chaque mot ; c'est ainsi qu'il dut parler cette fois-là. Nous imaginons aisément la surprise du ministre qui, cependant, se hâta de lui donner les plus larges assurances. Si, au contraire, il s'était montré scandalisé, Don Bosco lui aurait répondu en toute simplicité et franchise comme à d'autres : « Mon langage vous paraît nouveau, parce que vous n'avez jamais eu l'occasion de parler à un prêtre catholique ». Le prêtre, selon un axiome souvent répété par Don Bosco, est toujours prêtre, et il doit se manifester tel en toutes circonstances. Six ans après son ordination sacerdotale, parmi les souvenirs de Retraite, il écrit cette phrase de St Jean Chrysostome : « Le prêtre est le soldat du Christ. Et justement le soldat est toujours soldat, c'est-à-dire toujours en activité de service ».

La haute idée que Don Bosco avait du sacerdoce se manifesta en d'autres occasions. Lui, toujours si humble, accueillait les marques d'honneur qu'il recevait de toutes parts, même de populations entières durant ses voyages. Pourquoi ? Il le disait lui-même : parce qu'il considérait ces démonstrations non comme adressées à sa personne, mais au caractère sacerdotal et donc à l'Eglise et à la foi. Un jour qu'il était l'hôte d'une noble famille turinoise, on faisait de lui de grands éloges. Il laissa dire et répondit : « Je suis très heureux que vous ayez une si grande estime du caractère sacerdotal ; quant à ce qu'on dit de bien du sacerdoce, de sa dignité, des vertus qui doivent être les siennes, on n'en parlera jamais assez ». Une autre fois il donna libre cours à son sentiment sous une forme improvisée et vive. Entrant dans un institut féminin avec un prêtre de ses amis, il murmura à part soi la prière : « Fais, Seigneur, que je garde mon cœur et mon corps sans tache devant toi, pour que je ne sois pas confondu », et il dit à son compagnon : « Vois-tu, mon cher, un prêtre fidèle à sa vocation est un ange ; et celui qui ne l'est pas, qu'est-il ? Il devient un objet de pitié et de mépris pour tous ». Dans ces conditions, il est naturel qu'il honorât dans les autres le caractère sacerdotal ; en effet, il multipliait les marques d'es-

time et de respect envers les prêtres ; et s'il venait à savoir qu'un prêtre ne respectait pas son propre sacerdoce, il s'en affligeait jusqu'aux larmes et aurait voulu le cacher aux yeux de tous. Avec quelle charité il s'efforçait de réhabiliter ces malheureux que les évêques lui confiaient. Nous en reparlerons.

Il est regrettable que l'on n'ait pas conservé toutes ses prédications faites aux prêtres pendant les Retraites. A en juger par le peu qui nous en reste, on en devine l'efficacité, parce qu'il devait parler de l'*abondance du cœur*. « Combien je suis heureux d'être prêtre », s'écria-t-il un jour, en conversant avec un prêtre. Il disait cela parce qu'il pensait humblement que c'était son état sacerdotal qui l'avait en des temps difficiles préservé des vertiges de certaines têtes chaudes². Mais le fait d'être prêtre constituait toujours sa plus intime satisfaction, comme c'était son plus grand titre d'honneur, qu'il n'omit jamais de placer devant son nom, dans ses livres et dans ses lettres, alors que ce n'était pas l'usage.

Qui a été plus prêtre que lui dans ses paroles ? Nous pouvons considérer comme une certitude morale que Don Bosco n'eut à rendre à Dieu compte d'aucune parole oiseuse. Que ce soit en chaire, dans sa chambre ou sur la cour, jamais l'amour sacerdotal ne l'abandonna. A la maison ou au dehors, qu'il parlât d'affaires ou qu'il participât à de joyeuses conversations, les assistants sentaient la présence du prêtre, habitué à la pensée de Dieu et de l'éternité, parce que selon le moment et l'endroit il savait être le sel et la lumière (Mat 5, 13). C'est ce qu'a compris cette Marquise française qui devant un cercle choisi de personnes du monde ne put se retenir de s'écrier : « Don Bosco prêche toujours ». De même, ils avaient compris la valeur de ses paroles ces jeunes clercs et ces prêtres de l'Oratoire qui non seulement en faisaient leur trésor, mais les consignaient fidèlement sur leurs cahiers, dont certains sont parvenus jusqu'à nous.

« Prêtre à l'autel », déclarait Don Bosco au Ministre. Nous

² Lemoyne, *Memorie ...*, III, 278.

l'avons vu, il célébrait la messe comme un ange. « Prêtre au confessionnal ». Il comprenait qu'il était prêtre surtout pour faire revivre la grâce dans les âmes. « Prêtre au milieu des garçons ». Il les aimait tant ! « Il suffit que vous soyez jeunes pour que je vous aime », confesse-t-il dans la préface de la *Jeunesse instruite*. Il les aimait en prêtre. « Il est difficile, ajoute-t-il, de trouver quelqu'un qui vous aime plus que moi en Jésus-Christ ». Et il le prouvait en prêtre, sans s'épargner fatigues, peines et sacrifices de tous genres et de chaque instant pour le bien de leurs âmes. Il les traitait en prêtre. Ce fut une maxime qu'il prêcha constamment : faire en sorte que jamais un enfant nous quitte mécontent de nous. Il leur parlait en prêtre. Le salut de leur âme, voilà la substance de ses discours en public et en privé. C'était son premier mot quand il recevait un élève, c'était sa dernière parole en prenant congé de lui, et c'était la même chose quand il rencontra un adulte.

« Prêtre à Florence comme à Turin ». C'est-à-dire partout. Pendant ses voyages en Italie, en France et en Espagne, l'admiration générale pour le thaumaturge ne supprimait pas la vénération pour le prêtre saint tel qu'il apparaissait à ceux qui l'approchaient. Aussi accourait-on pour assister à sa messe, entendre sa parole et lui ouvrir sa conscience. De retour de Paris en 1883, il dit avoir dû résoudre bon nombre de cas, dont chacun d'eux aurait mérité qu'il fasse le voyage.

« Prêtres avec les pauvres ». A l'exemple de Jésus, il préféra les pauvres et, comme lui, c'est parmi les fils du peuple qu'il cherchait ses disciples. Et puis, qui ne sait que dire Don Bosco, c'est dire jeunesse pauvre. En racontant comment aucun nécessiteux ne recourait à lui sans recevoir quelque secours, le biographe conclut par une expression lumineuse : « Pauvre comme il était, Don Bosco était généreux comme un roi ». Le Messie, parmi les caractères distinctifs de sa mission indique, citant Isaïe que « les pauvres sont évangélisés » ; le prêtre est d'autant

plus prêtre qu'il se rapproche davantage du divin modèle dans « l'évangélisation du pauvre » (Mat 11, 5 ; Luc 4, 18).

Prêtre avec les grands ». C'est ainsi que nous résumons la phrase qui vient après les pauvres dans la déclaration de Florence, pour pouvoir y inclure expressément ce qu'il entendait certainement préciser. Entre les pauvres et les rois, il n'y a pas seulement les ministres, mais aussi d'autres catégories de gens, par exemple les riches et les gens instruits. Don Bosco eut des contacts très fréquents avec des hommes riches d'avoir et de savoir. Aux portes des riches il frappa, il frappa sans désespérer. Il reçut énormément. Sa reconnaissance était profonde, mais c'était celle d'un prêtre, éloignée de tout ce qui eût été servilité. En effet, il parlait du principe suivant : « C'est nous qui faisons aux riches une grande charité, en les aidant à observer le précepte divin : ce que vous avez de trop, donnez-le en aumône (Luc 11, 41). Aux riches, esclaves des leurs richesses, il faisait lui-même de précieuses aumônes spirituelles. Un riche israélite, qui avait désiré le connaître, en fut si satisfait qu'il quitta l'Oratoire en disant que si dans chaque ville il y avait un Don Bosco, tout le monde se convertirait. Un autre israélite, riche lui aussi, et rabbin de surcroît, racontait qu'il était allé deux fois trouver Don Bosco, mais qu'il n'irait pas une troisième parce qu'il se sentirait forcé de rester avec lui. De ces déclarations il est facile de conclure que tous les deux ont vu en Don Bosco non seulement l'habit mais l'âme sacerdotale.

Si avec les riches il ne flagornait pas, il ne s'en laissait pas imposer par les doctes. Il possédait lui aussi sa science, celle que l'Ecriture déclare qu'elle doit être le dépôt sacré des ministres de Dieu (Mal 2, 8), et il la dispensait à *qui voulait et à qui ne voulait pas*. Un avocat étranger de grand renom, défenseur très recherché des droits de l'Eglise, après avoir parlé avec le Saint de son action personnelle en faveur de l'Eglise, s'entendait poser à brûle-pourpoint cette question : « Et vous, cher Monsieur, cette religion que vous défendez si honorablement, la pratiquez-

vous ? » L'autre, déconcerté, essayait de changer de sujet, mais Don Bosco, lui tenant la main serrée dans les siennes : « Ne vous dérobez pas, répondez : cette religion que vous défendez si bien, la pratiquez-vous ? » Ce fut le coup de grâce pour l'interlocuteur, lequel en était arrivé à ne plus croire, même à la confession. En prenant congé d'une noble famille, après le repas, Don Bosco avait dit à chacun une bonne parole sauf à un général invité comme lui. Homme instruit, mais indifférent aux choses de la foi, le vieux soldat lui demanda pour lui aussi une bonne parole comme souvenir de cette heureuse rencontre. « Priez pour moi, mon général, dit le serviteur de Dieu, priez pour que le pauvre Don Bosco sauve son âme ». Abasourdi, le général répondit : « Moi, prier pour vous ? Suggérez-moi plutôt un bon conseil ». Don Bosco, s'étant recueilli un instant, lui dit avec une tranquille fermeté : « Mon général, songez que vous avez encore une grande bataille à livrer ; si vous êtes vainqueur, vous aurez bien de la chance : c'est celle du salut de votre âme ... » Les assistants se regardèrent stupéfaits, mais le général s'exclama que seul Don Bosco était capable de lui parler avec cette franchise.

— Un dialogue avec le comte Cibrario, âgé de 70 ans, qui était un historien libéral d'un certain renom et ministre d'Etat, est assez émouvant. L'entretien se termine par ces paroles profondément sacerdotales : « Monsieur le comte, vous savez que je vous veux beaucoup de bien et que j'ai pour vous une grande estime. Si, comme on dit, votre vie ne doit plus être bien longue, souvenez-vous qu'avant de mourir vous avez quelques affaires à régler avec la Sainte Eglise ». — A Paris, il reçut la visite de Paul Bert, ancien ministre de l'Instruction Publique. L'entretien s'orienta sur la vie éternelle, et, lentement, sans se presser, Don Bosco conduisit son visiteur à une révision immédiate de son livre de morale pour les écoles, qui, peu auparavant, avait fait couler beaucoup d'encre. A Paris encore, sa conversation avec Victor Hugo fut dramatique. Nous en possédons le texte rédigé selon le rapport de Don Bosco et retouché de sa main. Le célèbre

romancier, entré avec de tout autres idées, sortit tout songeur sur le mystère d'outre-tombe.

Don Bosco eut très fréquemment à traiter avec des agents du pouvoir. Il respectait leur autorité, mais il ne laissait pas dans l'antichambre son autorité sacerdotale. C'est ce dont fit l'expérience le ministre Ratazzi un jour, que, ayant demandé à Don Bosco s'il avait encouru l'excommunication par ses actes de gouvernement, il reçut trois jours après, la réponse suivante : « J'ai examiné la question, j'ai cherché, j'ai étudié pour pouvoir vous dire que non, mais je n'y suis pas parvenu ». L'ardent libéral lui fut reconnaissant de ces paroles et lui déclara qu'il s'était adressé à lui parce qu'il connaissait sa franchise. En 1874, à Rome, en sortant du cabinet du ministre de l'Intérieur, il confia à un intime qu'il avait dit de « dures paroles » à son Excellence, et non sans fruits. A Lanzo Torinese, deux ans après, à l'occasion de l'inauguration de la voie ferrée, on choisit le collège salésien pour la réception des autorités. Il y avait trois ministres avec une suite de sénateurs et de députés, tous libéraux cent pour cent. Don Bosco s'y rendit. Durant les jeux et pendant un temps libre assez long, il devint peu à peu le roi de la conversation, ce dont il profita pour orienter, avec courtoisie, les bavardages de ces messieurs vers des réflexions utiles sur la religion, qu'ils n'avaient pas entendues depuis qui sait combien de temps. Même à des têtes couronnées, ou découronnées, Don Bosco, quelques années plus tard, n'avait-il pas ménagé des vérités salutaires ? Aux ex-souverains de Naples, exilés à Rome, il rappela les torts que leurs ancêtres avaient faits à l'Eglise et il leur conseilla la résignation, parce que les desseins de la Providence n'étaient pas ceux qu'ils désiraient. Auparavant encore, le dévouement et l'affection qu'il avait pour la Maison de Savoie ne l'avaient pas empêché d'élever la voix pour détourner le Roi de mauvais pas. Cela n'eut aucun effet, malheureusement. Mais plus tard Victor Emmanuel II montra qu'il avait apprécié sa franchise sacerdotale, lorsqu'il dit à l'Archevêque de Gênes, son ancien précepteur à la Cour, que

Don Bosco était vraiment un saint prêtre. C'est ainsi que Don Bosco obéissait au précepte de l'Apôtre : « Rendez à chacun son dû ... à qui l'honneur, l'honneur » (Rom 13, 7). Il n'eut jamais et ne tolérât pas chez les siens de paroles irrévérencieuses pour les autorités constituées, mais, pour critiques que fussent les temps, il garda toujours haut son honneur sacerdotal.

S'il fut prêtre avec tous, Don Bosco le fut aussi avec ses supérieurs et ses confrères dans le sacerdoce. Il fut prêtre avec le Pape. Sa conduite envers le Vicaire du Christ ne pouvait être plus rectiligne. Voici le programme qu'il s'était tracé : « Tout avec le Pape, pour le Pape, dans l'amour du Pape ». De cette prémisse les corollaires découlaient naturellement. En voici un à l'usage des jeunes : « Quand vous voyez qu'un auteur ne parle pas bien du Pape, sachez qu'il ne faut pas lire son livre ». En voici un autre pour certains qui l'interrogeaient sur les annexions violentes des Provinces romaines : « Comme citoyen, je suis prêt à défendre ma patrie, fût-ce au prix de ma vie ; mais, en tant que chrétien et prêtre, je ne pourrai jamais approuver ces choses ». L'évêque de Fossano, qui le connut bien, atteste dans son éloge funèbre : « Parmi ceux qui l'ont approché nul n'a jamais entendu dans sa bouche une parole qui ne fût empreinte de la docilité d'un *enfant innocent* envers le Pape ». Nous avons entendu ses déclarations sur son lit de mort.

Prêtre avec les évêques. Il vénérât en eux et faisait vénérer la plénitude du sacerdoce. Il donna des preuves sublimes de sa dévotion aux Pasteurs de l'Eglise, aux glorieux persécutés politiques : l'archevêque Franzoni de Turin qui connut la prison et l'exil, le Cardinal de Angelis, évêque de Fermo et l'évêque Rota di Guastella, condamnés à la résidence forcée à Turin. Don Bosco considérait comme une grande chance de donner l'hospitalité à un évêque à l'Oratoire. Il annonçait sa venue, l'attendait à la porte, le présentait aux enfants et l'entourait de mille attentions. Dans le décret sur l'héroïcité des vertus transparait une allusion aux difficultés qui surgirent entre Don Bosco et l'archevêque

Gastaldi. L'histoire montre jusqu'à quel point, en des circonstances invraisemblables, Don Bosco se conduisit en prêtre avec son évêque.

Prêtre avec les prêtres. Le caractère sacerdotal qu'il respectait en sa propre personne était pour lui objet de vénération dans les autres. Avec quelle cordialité tous les prêtres étaient reçus à l'Oratoire ! Toutefois Don Bosco n'oubliait jamais d'être prêtre aussi avec eux et ne perdait pas leur âme de vue. Selon les cas, fleurissait sur ses lèvres l'une au l'autre de ses maximes : « Le prêtre doit s'occuper du salut des âmes, mais d'abord de la sienne ... Un prêtre ne va jamais seul en paradis ou en enfer — *Salve, salvando salvati* (Bonjour, sauve-toi en sauvant les autres) ». Quelle déférence dans ses relations avec les curés. Mais quel déchirement quand il entendait dire que des prêtres déshonoraient leur caractère ! Pourtant il ne se perdait pas en lamentations stériles. Avec une respectueuse charité, tantôt de sa propre initiative, tantôt sur la recommandation des évêques, il s'ingéniait à les réhabiliter, en les exhortant, en ayant avec eux de longs entretiens, en leur accordant des secours d'argent, en les accueillant chez lui pendant un certain temps ! Il combattait saintement les prêtres et les anciens prêtres politiques et hostiles au Pape, dans le seul but de les amener à résipiscence. Le célèbre Passaglia, ancien jésuite et grand théologien, retourné à l'état laïc, a dit que Don Bosco, possédait tous les charismes de l'Esprit-Saint, et il évitait de le rencontrer de peur d'avoir le dessous³. Il espéra gagner le fameux ex-chanoine Gioberti. Il lui rendit visite avec l'abbé Borel, sonda son âme en entrant dans le sujet brûlant, mais la tentative charitable et sacerdotale échoua contre l'orgueil de l'homme⁴. Tout de même il ramena sur le droit chemin bon nombre de dévoyés. De son zèle pour la vocation sacerdotale nous avons déjà parlé.

³ *ibidem*, VII, 175.

⁴ *ibidem*, III, 423 et 526.

Celui qui songe à l'idée que Don Bosco se faisait du sacerdoce, le sien et celui des autres, ne se scandalisera pas de savoir la douloureuse impression qu'il éprouvait devant la figure de Don Abbondio des *Promessi sposi*. Le chef-d'œuvre littéraire ne comptait pas pour lui quand il voyait ce pauvre prêtre conduit à travers tout le roman à amuser les lecteurs avec une faiblesse bien peu digne d'un ministre de Dieu. Il n'hésita pas à s'en plaindre aimablement à l'auteur lorsqu'il lui rendit visite.

C'est encore à l'action sacerdotale qu'appartient sa féconde activité littéraire ; nous l'avons étudiée. Rappelons ici une de ses règles d'écrivain, qui fait toucher du doigt combien délicate était sa conscience sacerdotale sur ce point. En parlant avec des salésiens de son *Histoire ecclésiastique*, il disait : « Quant à moi, je n'écris pas pour les savants mais pour le peuple et les enfants. Si, en racontant un fait peu honorable et controversé, je troublais la foi d'une âme simple, ne serait-ce pas la tromper ? Si j'exposais à un esprit fruste le défaut d'un membre d'une Congrégation, ne jetterais-je pas la suspicion sur toute la communauté ? Et n'est-ce pas là une erreur ? Seul celui qui a sous les yeux l'histoire entière de deux mille ans peut voir que les fautes, même des hommes les plus éminents, n'offusquent pas la sainteté de l'Eglise, mais sont une preuve de sa divinité... Les mauvaises impressions reçues dans l'âge tendre par la faute de paroles imprudentes entraînent souvent des conséquences déplorables pour la foi et les bonnes mœurs ».

Fra Angelico disait que celui qui fait les choses du Christ doit toujours être avec le Christ. Excellente règle d'art religieux, sans nul doute ; mais ce sera une loi encore plus fondamentale du ministère sacerdotal de dire que celui qui essaie de former le Christ lui-même dans les âmes, doit vivre habituellement du Christ (Gal 4, 19 ; Phil 1, 21 ; Gal 2, 20). En effet, Don Bosco serait une sérieuse énigme si nous pouvions simplement douter que sa merveilleuse efficacité sacerdotale découle d'ailleurs que de son intense vie d'union avec Jésus-Christ ; ce Christ dont il

voulut être et dont il fut en tous temps le ministre, rien de plus et rien de moins que le ministre fidèle. Il s'est trouvé quelqu'un qui, impressionné par le travail énorme que Don Bosco faisait continuellement, se demanda en présence de Pie XI quand il trouvait le moment de se recueillir avec Dieu dans la prière. Mais le Pape, qui connaissait bien Don Bosco, répondit qu'il fallait plutôt chercher, non quand il priait, mais quand il ne priait pas. Si l'on veut dire qu'il ne s'adonnait pas à de longues méditations comme l'ont fait d'autres saints, c'est vrai ; mais il est vrai aussi que sainte Thérèse nous avertit : « Croyez-moi, ce n'est pas le long temps donné à la prière qui fait progresser l'âme ; si elle emploie plusieurs heures en bonnes œuvres par charité ou par obéissance, son amour s'enflamme plus en quelques minutes qu'à la suite de longues heures de méditations. Tout doit venir de la main de Dieu »⁵.

Par conséquent il faudrait traiter ici de la prière ; mais ne l'avons-nous pas fait tout au long de ce volume ! Je voudrais simplement insister sur le caractère particulier de sa prière, déjà signalé. Au fond, ce genre de prière ne lui est pas tellement personnel ; on le retrouve dans la doctrine et la pratique des anciens. Par exemple, c'est la pensée de St Grégoire le Grand que la contemplation doit aller étroitement de pair avec l'amour actif. Il a sur ce sujet des pages très profondes⁶. Ainsi écrit-il : « Notre charité doit être enflammée de l'amour de Dieu et du prochain, de sorte que pour le repos de la contemplation et de l'amour de Dieu on ne doit pas omettre la charité envers le prochain, ni, ensuite, ne pas vouloir qu'on laisse éteindre en soi la flamme de l'éternel amour ». C'est précisément ainsi que vécut Don Bosco, son action fervente ne se sépara pas d'une contemplation intense. Il réalisait parfaitement en lui l'état décrit par

⁵ Ste Thérèse, *Œuvres complètes*, trad. par les Carmélites de Paris, t. III, p. 109.

⁶ Migne, *Patrologie latine*, t. 75, p. 761.

St Bernard quand il enseignait que la contemplation constitue ce réservoir d'idées d'amour et d'énergie, dont la surabondance se déverse dans l'action. C'est le même avis qu'exprime un auteur moderne d'ascétique qui aperçoit en Don Bosco « une unification parfaite de la méditation et de la contemplation », si bien qu'on peut l'appeler « un contemplatif actif »⁷.

L'idée de la sainteté sacerdotale de Don Bosco dominait l'esprit de Pie XI lorsque, parlant à un groupe nombreux de séminaristes, il commença par dire : « L'année sainte s'est achevée avec la figure d'un prêtre éminent qui eut la conscience vraie et agissante d'être l'instrument de la Rédemption, spécialement auprès de la jeunesse si menacée, si abandonnée et si nécessiteuse ». Il développa sa pensée en expliquant comment le nouveau saint devait être proposé en modèle aux futurs prêtres, qui l'écoutaient »⁸. Don Bosco reste et restera d'autant plus le modèle des prêtres qu'ils consumeront chaque jour leurs forces à promouvoir la gloire de Dieu et le salut des âmes ; il est, en effet, *gemma sacerdotum*, « la perle des prêtres », comme l'Eglise le proclame de saint Martin de Tours.

Si Don Bosco fut la perle des prêtres, cela ne signifie pas que c'est aux prêtres seuls qu'on puisse le proposer pour modèle. Pie XI, « le Pape de Don Bosco », en de nombreuses audiences publiques, après la béatification et la canonisation, tout en distribuant sa parole ou des médailles du nouveau Saint aux groupes les plus disparates, trouvait toujours un aspect spécial à leur présenter. Il le faisait sans efforts dialectiques mais avec des remarques toute naturelles et fondées en réalité. Après avoir lu les relations de ces audiences, j'en viens presque à penser que la sainteté de Don Bosco est, pour ainsi dire, une sainteté encyclo-

⁷ Don Portaluppi, *La spiritualità di Don Bosco*, dans « Scuola Cattolica », janvier 1930.

⁸ *Osservatore Romano* du 15 avril 1934.

pédique, c'est-à-dire de caractère universel. C'est ce que démontrent en effet, l'enthousiasme général, qui salua son élévation à l'honneur des autels, la diffusion de son culte à travers le monde, et la dévotion qu'ont pour lui des personnes de toutes classes. Il apparaît vraiment comme le Saint de tous.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Présentation</i>	5
<i>Avant-propos</i>	7
<i>Introduction</i>	13
1 – En famille	21
2 – Aux écoles	29
3 – Au séminaire	37
4 – Les débuts de sa mission	47
5 – La deuxième étape de sa mission	53
6 – Au siège stable de sa mission	59
7 – La période des grandes fondations	71
8 – Dans les épreuves de la vie	91
9 – Dans les contretemps de toutes sortes	101
10 – Le confesseur	113
11 – Le prédicateur	121
12 – L'écrivain	127
13 – L'éducateur	135
14 – L'homme de foi	153
15 – L'apôtre de la charité	167
16 – Le don de conseil	181
17 – Songes, visions, extases	195
18 – Le don d'oraison	211
19 – Dans la paix du couchant	223
20 – Prêtre	239
	253

DANS LA MÊME COLLECTION

Quand le Seigneur parle au cœur, par Gaston Courtois
L'Esprit-Saint viendra sur vous, par Louis Comte
Sous l'éclat de Ta Face, par Marcel Driot, osb
La source des eaux vives, par Pierre Duvignau
Mes jours dans Ta main, par Jeanne-Berthe Laur
Qu'un même amour nous rassemble, par Alain Duboin
A l'image de Son Fils, par Louis Charlier
Dans la joie, par Mathilde Landercy
La petite voie aujourd'hui, par Barbara Markmiller
Dieu, mythe ou réalité? par Marcel Marquigny
Le temps d'un sourire : Jean Paul I^{er}
Jean-Paul II tout à tous, par Maria Winowska
Edmond Bojanowski, par Maria Winowska
Notre vie dans le Christ, par Serge Wroblewski
Si j'avais trois minutes, par Richard Wurmbrand

Achevé d'imprimer le 20 mai 1980
Imprimerie Rosada à Turin (Italie)

Reg. Ed. n° 738 - Dép. lég. 2^e trim. 1980

DON BOSCO n'est pas, à proprement parler, un auteur spirituel. Pourtant, tous ceux qui l'ont connu, ou qui ont pratiqué ses écrits, reconnaissent en lui un véritable maître spirituel.

Tel est bien l'avis du PERE CERIA, dont nous présentons au public français le «DON BOSCO AVEC DIEU», qui est un manuel classique de la spiritualité de St Jean Bosco.

DON BOSCO est mort en 1888, soit depuis bientôt un siècle. Depuis lors, le monde a beaucoup changé; les jeunes d'aujourd'hui, qui restent cependant les jeunes. Différent sur beaucoup de points de ceux que St Jean Bosco a connus.

VATICAN II a fait passer sur l'Eglise le souffle puissant de l'Esprit... Si DON BOSCO revenait parmi nous, que ferait-il? que dirait-il?

Il resterait St Jean Bosco, fidèle à sa spiritualité essentielle, tout en s'adaptant aux besoins actuels des âmes et aux orientations de l'Eglise d'aujourd'hui.

C'est tellement évident que nous pensons que chaque lecteur fera la même démarche; sans s'arrêter à tel ou tel détail, il trouvera ici une nourriture authentiquement évangélique, qui fut et demeure celle d'une foule de jeunes, de religieux, de religieuses et de laïcs engagés dans l'apostolat.

APOSTOLAT DES ÉDITIONS

ÉDITIONS PAULINES
